

Le parfait fort en roman commun

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de Docteur ès lettres

par

Robert de DARDEL

de

Neuchâtel

Thèse N° 163

GENÈVE
IMPRIMERIE H. STUDER S.A.
1958

LE PARFAIT FORT
EN
ROMAN COMMUN

Le parfait fort en roman commun

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de Docteur ès lettres

par

Robert de DARDEL

de

Neuchâtel

Thèse N° 163



GENÈVE

IMPRIMERIE H. STUDER S.A.

1958

La Faculté des Lettres de l'Université de Genève, sur le préavis d'une commission composée de MM. les professeurs R. Bezzola, de l'Université de Zurich, A. Burger et H. Frei, autorise l'impression de la thèse présentée par M. Robert de Dardel, intitulée « Le parfait fort en roman commun », sans exprimer d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.

Genève, le 15 octobre 1958.

Le Doyen :
Paul COLLART

Thèse N° 163

À MON PÈRE

Ouvrage honoré d'une subvention de
la Faculté des Lettres de l'Université
de Genève (Fonds Casaubon)

Nous tenons à exprimer ici notre profonde gratitude envers M. André Burger, professeur à l'Université de Genève, qui a non seulement été le plus scrupuleux, le plus patient des directeurs de thèse mais aussi qui a su nous encourager au moment où nous pouvions nous sentir écrasé par l'ampleur de l'étude entreprise et par la complexité des problèmes surgissant tout au long de notre travail. Notre reconnaissance va également aux membres du jury, M. Reto Bezzola, professeur à l'Université de Zurich, et M. Henri Frei, professeur à l'Université de Genève, qui ont bien voulu faire bénéficier nos recherches de leur dévouement et de leurs très précieux conseils. Nous avons enfin une dette de reconnaissance envers M. Clemente Merlo, professeur honoraire de l'Université de Pise, M. Sever Pop, professeur à l'Université de Louvain, M. Konrad Huber, professeur à l'Université de Zurich, ainsi que MM. Felix Monge et J.A. Peral Ribeiro, lecteurs à l'Université de Zurich, qui ont aimablement accepté de revoir certains chapitres et nous ont permis de rectifier plusieurs erreurs.

Nous remercions la Faculté des Lettres de l'Université de Genève d'avoir contribué généreusement, par une allocation, à la publication de cette thèse.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

AA.	Ausgaben und Abhandlungen, veröffentlicht von E. Stengel, Marburg 1881 suiv.
AGI.	Archivio glottologico italiano, Torino 1873 suiv.
AIS.	K. Jaberg und J. Jud, Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz, Zofingen 1928-1940
AR.	Archivum Romanicum, Genève 1917 suiv.
BSDI.	Bullettino della società dantesca italiana, Nuova serie, Firenze 1893 suiv.
CC.	Clásicos castellanos, Madrid
CFMA.	Classiques français du moyen âge, Paris
CGL.	Corpus glossariorum Latinorum, Leipzig 1888-1923
CIL.	Corpus inscriptionum Latinarum, Berlin 1863-1942
FS.	Französische Studien, Heilbronn 1881, Berlin 1893
GG.	G. Gröber, Grundriss der romanischen Philologie, Bd. 1, Strassburg 1888
GL.	Grammatici Latini, Leipzig 1857-1880
HR.	Hispanic Review, Philadelphia 1933 suiv.
ID.	L'Italia dialettale, Pisa 1924 suiv.
JREL.	Jahrbuch für romanische und englische Literatur, Berlin 1859 suiv., nouvelle série : Leipzig 1874 suiv.
LL.	A. Velleman, Dicziunari scurznieu de la lingua ladina, Samaden 1929
MGH.	Monumenta Germaniae Historica
MPh.	Modern Philology, Chicago 1903 suiv.
R.	Romania, Paris 1872 suiv.
RABM.	Revista de archivos, bibliotecas y museos, Madrid 1871 suiv.
RB.	Romanische Bibliothek, Niemeyer, Halle a. S.
RDR.	Revue de dialectologie romane, Bruxelles 1909-1914
REW.	W. Meyer-Lübke, Romanisches etymologisches Wörterbuch, 3. Auflage, Heidelberg 1935
RF.	Romanische Forschungen, Erlangen 1883 suiv.
RFE.	Revista de Filología española, Madrid 1914 suiv.
RFil.	Revista Filologica, Cernauti 1927 suiv.
RFR.	Rivista di filologia romanza, Roma 1872-1876
RH.	Revue Hispanique, Paris 1894 suiv.
RLR.	Revue de Linguistique romane, Paris 1925 suiv.
RS.	Romanische Studien, Strassburg 1871-1886
SATF.	Société des anciens textes français, Paris
SBAW.	Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Klasse der Akademie der Wissenschaften, Wien
UUA.	Uppsala Universitets Årsskrift, Uppsala 1861 suiv.
ZRPh.	Zeitschrift für romanische Philologie, Halle 1876 suiv.
ZRPh., Bhft.	Beihefte zur ZRPh., Halle 1905 suiv.

Les six formes de chaque temps sont numérotées de 1 à 6. Les formes issues du parfait de l'indicatif latin ne sont pas indiquées spécialement; pour autant que cela nous a paru nécessaire, celles qui sont issues du plus-que-parfait de l'indicatif et du plus-que-parfait du subjonctif latins sont signalées respectivement par les abréviations « pl.-q.-pft. » et « sbj. ».

TABLE DE RENVOI DES AUTEURS AUX DIFFÉRENTES PARTIES DE LA BIBLIOGRAPHIE

ALESSIO	C	GAMILLSCHEG	A	MARCHOT	C
APPEL	E	GARCÍA DE DIEGO	D	H. MEIER	D
ASCOLI	G	GARROTE	D	MEISTER	C
BADÍA MARGARIT	E	GARTNER	F, G	MENÉNDEZ PIDAL	D
BAIST	D	GASPARY	B	K.F.T. MEYER	E
BANTA	A	GASSNER	D	P. MEYER	E
BARTOLI	B	GASTER	F	W. MEYER	A
BARTSCH	C, E	GAUCHAT, etc.	C	MEYER-LÜBKE	A, B, C
BATTAGLIA	A	GOERLICH	C		E, H
BEHRENS	C	GOSSEN	C	MICHAËLIS DE VASC.	D
BERTONI	B	GRANDGENT	B	MILLARDET	A, E
BONNET	A	GRISCH	G	MOHL	A
E. BOURCIEZ	A	GUARNERIO	E, H	DE MOLL	E
J. BOURCIEZ	E	GUTTER	E	MONACI	B
BRUNEL	E	HAAG	A	MOREL-FATIO	E
BRUNOT	C	HAEFELIN	C	MULLER	A
BURGER	A	HANSSSEN	D	MUNTHE	D
CAIX	B	HAUMER	B	MUSSAFIA	B, F
CAPIDAN	F	HETZER	A		
CHABANEAU	C, E	HOFMANN	H	NANNUCCI	B
COELHO	A, D	HORNING	A, C	NAVARRO TOMÁS	D
CORNU	D	HUBER	D, E	NEUMANN	C
CRESCINI	E	IVE	B	NICOLLET	B
CZISCHKE	C	JABERG & JUD	B	NIEDERLÄNDER	C
DELIUS	H	E. KELLER	B	NIEDERMANN	A
DENSUSIANU	F	J. KELLER	D	NUNES	D
E. DIETZ	C	KÖRTING	E	NYROP	C
DIEZ	A	KOSCHWITZ	C, E		
DOUTREPONT	C	KRÜGER	D	OSTHOFF	A
DUBOIS	A	KUHN	A, D	d'OVIDIO & W. MEYER	B
DURAFFOUR	C	KÜHNER	A		
EKBLOM	C	LANGSTROFF	C	PARODI	B
ESSLER	C	DE LAVALLAZ	C	PEI	A
FAHLIN	C	LEITE DE VASC.	D	PETROCCHI	B
FLECHIA	B	LINDSAY	A	PHILIPON	C
FOERSTER	A	LINSKILL	C	PIETSCH	D
FOTH	A	LÖFSTEDT	A	PIRSON	A
FOUCHÉ	C, D, E	LOMBARD	F	POP	F
FREUND	C	LORCK	B	POPE	C
		LUCHAIRE	E	PROCOPOVICI	F
		LUTTA	G	PUSCARIU	F

RABOTINE	E	SCHRÖDER	A	TIKTIN	F
RAPHAEL	B	SCHUCHARDT	A	TOBLER	B
VON REINSBERG-		SCHULZ-GORA	E		
DÜRINGSFELD	H	SCHÜRR	F	UGOLINI	B
REMACLE	C	SCHWAN	C	UMPHREY	D
RICHARDSON	D	SCHWAN-BEHRENS	C		
RISOP	C	SECHEHAYE	C	VELLEMAN	G
ROHLFS	A, B, E	ŞIADBEI	F	VORETZSCH	C
RÖNSCH	A	SPAULDING	D	WAGNER	H
RYDBERG	A	STAAFF	D	WAHLGREN	A
		STENGEL	E	VON WARTBURG	A, B
SALVIONI	B	STOREY	C	WEIGAND	F
SAVJ-LOPEZ & BARTOLI	B	STÜNKEL	A	WIESE	B
SCHENKER	E	STÜRZINGER	C, G	WILLIAMS	D
SCHIAFFINI	B	SVENNUNG	A	WILMOTTE	C
SCHMID	A	SUBAK	H		
SCHMITZ	D	SUCHIER	C	ZAUNER	D, E

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CONSULTÉS

A. *Latin, latin vulgaire, bas-latin, langues romanes en général*

- F. G. BANTA, *Abweichende spät- und vulgärlateinische Perfektbildungen*, Diss. Bern Freiburg in der Schweiz 1952.
- S. BATTAGLIA, *Introduzione alla linguistica romanza*, Napoli 1946.
- M. BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris 1890.
- E. BOURCIEZ, *Eléments de linguistique romane*, seconde édition, Paris 1923.
- A. BURGER, *Etudes de phonétique et de morphologie latines*, thèse de Neuchâtel, Neuchâtel 1928.
- F. A. COELHO, *Os dialectos românicos ou neo-latinos na Africa, Asia e America*, Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa, 2a serie — No 3, Lisboa 1880.
- F. DIEZ, *Grammatik der romanischen Sprachen*, I-III, 2. Auflage, Bonn 1856-1860.
- A. DUBOIS, *La latinité d'Ennodius*, Paris 1903.
- W. FOERSTER, *Beiträge zur romanischen Lautlehre*, ZRPh. 3 (1879), 481 ss.
- K. FOTH, *Die Verschiebung lateinischer Tempora in den romanischen Sprachen*, RS. Heft 8 (1876).
- E. GAMILLSCHEG, *Besprechung von J. Svennung*, Compositiones Lucenses (1941), RF. 60 (1947), 787.
- E. GAMILLSCHEG, *Studien zur Vorgeschichte einer romanischen Tempuslehre*, SBAW. 172. Bd. (1912).
- O. HAAG, *Die Latinität Fredegars*, Diss. Freiburg im Breisgau, Erlangen 1898.
- K. HETZER, *Die Reichenauer Glossen*, ZRPh., Bhft. 7 (1906).
- A. HORNING, *Ein vulgärlateinisches Betonungsgesetz*, ZRPh. 7 (1883), 572-573.
- A. KUHN, *Romanische Philologie*, Erster Teil: *Die romanischen Sprachen*, Bern 1951.
- R. KÜHNER, *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache*, 2. Aufl., Hannover 1912.
- W. M. LINDSAY, *The Latin Language*, Oxford 1894.
- E. LÖFSTEDT, *Syntactica*, Zweiter Teil, Lund 1933.
- W. MEYER, *Beiträge zur romanischen Laut- und Formenlehre*, ZRPh. 9 (1885), 223 ss.
- W. MEYER, *Die lateinische Sprache in den romanischen Ländern*, GG. 351 ss.
- W. MEYER-LÜBKE, *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, 3. Auflage, Heidelberg 1920.
- W. MEYER-LÜBKE, *Grammaire des langues romanes*, 4 vol., Paris 1890-1906.
- W. MEYER-LÜBKE, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 3. Auflage, Heidelberg 1935.
- G. MILLARDET, *Linguistique et dialectologie romanes, problèmes et méthodes*, Montpellier et Paris 1923.
- F. G. MOHL, *Introduction à la chronologie du latin vulgaire*, Bibliothèque de l'Ecole des hautes études, sciences philosophiques et historiques, Paris 1899.
- H. F. MÜLLER, *A Chronology of Vulgar Latin*, ZRPh., Bhft. 78 (1929).
- M. NIEDERMANN, *Über einige Quellen unserer Kenntnis des späteren Vulgärlateinischen*, Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur und für Pädagogik, Band 29 (1912), 313 ss.

- H. OSTHOFF, *Zur Geschichte des Perfects im Indogermanischen, mit besonderer Rücksicht auf Griechisch und Lateinisch*, Strassburg 1884.
- M. A. PEI, *The Language of the Eighth Century Texts in Northern France*, New York City 1932.
- J. PIRSON, *La langue des inscriptions latines de la Gaule*, Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège. Fascicule 11, Bruxelles 1901.
- G. ROHLFS, *Das romanische habeo-Futurum und Konditionalis*, AR. 6 (1922), 105 ss.
- G. ROHLFS, *Romanische Philologie*. 1. Teil, Heidelberg 1950; 2. Teil, Heidelberg 1952.
- H. RÖNSCH, *Itala und Vulgata*, 2. Auflage, Marburg 1875.
- G. RYDBERG, *Le développement de facere dans les langues romanes*, thèse d'Upsal, Paris 1893.
- H. SCHMID, *Zur Formenbildung von dare und stare im Romanischen*, Bern 1949.
- B. SCHRÖDER, *Romanische Elemente im Latein der Leges Alamannorum*, Diss. Rostock, Schwerin 1898.
- H. SCHUCHARDT, *Der Vokalismus des Vulgärlateins*, I-III, Leipzig 1866-1868.
- L. STÜNKEL, *Flexion der Verba in der Sprache der Lex Romana Utinensis*, ZRPh. 5 (1881), 41 ss.
- J. SVENNING, *Compositiones Lucenses*, UUA. 1941, vol. 1.
- E. G. WAHLGREN, *Etude sur les actions analogiques réciproques du parfait et du participe passé dans les langues romanes*, UUA. 1920.
- W. VON WARTBURG, *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, Bern 1950.

Textes

- Claudii Hermeri Mulomedicina Chironis*, éd. E. Oder, Leipzig 1901.
- Charisius, Ars grammatica*, éd. Barwick, 1925.

B. Italien

- M. G. BARTOLI, *Das Dalmatische*, Kaiserliche Akademie der Wissenschaften, Schriften der Balkankommission, Linguistische Abteilung, vol. IV-V, Wien 1906.
- G. BERTONI, *Italia dialettale*, Milano 1916.
- C. N. CAIX, *Le origini della lingua poetica italiana*, Pubblicazioni del r. istituto di studi superiori pratici e di perfezionamento in Firenze, Sezione di filosofia e filologia, vol. II, Firenze 1880.
- C. N. CAIX, *Il Contrasto di Ciullo d'Alcamo*, RFR. 2 (1875), 177 ss.
- G. FLECHIA, *Annotazioni genovesi*, AGI. 10 (1886-1888), 141 ss.
- A. GASPARY, *Die sizilianische Dichterschule des XIII. Jh.*, Berlin 1878.
- C. H. GRANDGENT, *From Latin to Italian*, an historical outline of the phonology and morphology of the Italian language, Cambridge (Mass.), Harvard University Press 1927.
- H. HAUMER, *Syntax und Flexion des Verbums in den aquilanischen Chroniken*, Leipzig 1934.
- A. IVE, *L'antico dialetto di Veglia*, AGI. 9 (1886), 115 ss.
- K. JABERG und J. JUD, *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, Zofingen 1928-1940.
- E. KELLER, *Die Reimpredigt des Pietro Barsegapè*, 2. Auflage, Beilage zum Bericht der thurgauischen Kantonschule, Schuljahr 1934-35, Frauenfeld.
- J. E. LORCK, *Altbergamaskische Sprachdenkmäler*, RB., 1893.
- W. MEYER-LÜBKE, *Grammatica storica della lingua italiana e dei dialetti toscani*, Nuova ediz., Torino, s.d.
- W. MEYER-LÜBKE, *Italienische Grammatik*, Leipzig 1890.
- E. MONACI, *Crestomazia italiana dei primi secoli*, Città di Castello 1912.

- A. MUSSAFIA, *Darstellung der altnordischen Mundart*, SBAW. 59. Bd. (1868), 5 ss.
 A. MUSSAFIA, *Darstellung der romagnolischen Mundart*, Wien 1871.
 A. MUSSAFIA, *Ein altneapolitanisches Regimen Sanitatis*, SBAW. 106. Bd. (1884), 507 ss.
 A. MUSSAFIA, *Monumenti antichi di dialetti italiani*, SBAW. 46. Bd. (1864), 113 ss.
 V. NANNUCCI, *Analisi critica dei verbi italiani investigati nella loro primitiva origine*, Firenze 1843.
 N. NICOLET, *Der Dialekt des Antronatales*, ZRPh., Bhft. 79 (1929).
 F. D'OVIDIO und W. MEYER, *Die italienische Sprache*, GG. 489 ss.
 E. G. PARODI, *La rima e i vocaboli nella Divina Commedia*, BSDI. 3 (1895-1896), 131 ss.
 E. G. PARODI, *Studj Liguri*, AGI. 14 (1898), 1 ss.; 15 (1901), 1 ss.
 P. PETROCCHI, *Grammatica della lingua italiana*, terza edizione, Milano 1895.
 A. RAPHAEL, *Die Sprache der Proverbia que dicuntur super natura feminarum*, Diss., Berlin 1887.
 G. ROHLFS, *Historische Grammatik der italienischen Sprache*, 3 vol., Bern 1949-1954.
 C. SALVIONI, *Annotazioni lombarde*, AGI. 14 (1898), 201 ss.
 P. SAVI-LOPEZ und M. BARTOLI, *Altitalienische Chrestomathie*, Strassburg 1903.
 A. SCHIAFFINI, *Testi fiorentini del dugento e dei primi del trecento*, Firenze 1926.
 A. TOBLER, *Das Spruchgedicht des Girard Pateg*, Berlin 1886.
 F. A. UGOLINI, *Testi antichi italiani*, Torino 1942.
 W. VON WARTBURG, *Raccolta di testi antichi italiani*, Berna 1946.
 B. WIESE, *Altitalienisches Elementarbuch*, 2. Auflage, Heidelberg 1928.

C. Français

- , *Le patois neuchâtelois*, recueil de dictons et de morceaux en prose et en vers, Neuchâtel 1895.
 G. ALESSIO, *Grammatica storica francese*, parte seconda: *Morfologia*, Bari 1955.
 K. BARTSCH, *Chrestomathie de l'ancien français*, 12^e édition, Leipzig 1927.
 D. BEHRENS, *Unorganische Lautvertretung innerhalb der formalen Entwicklung des französischen Verbalstammes*, FS. 3. Bd., 6. Heft, Heilbronn 1882.
 F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, vol. I, Paris, s.d.
 C. CHABANEAU, *Histoire et théorie de la conjugaison française*, nouvelle édition, Paris 1878.
 L. CZISCHKE, *Die Perfektbildung der starken Verba der si-Klasse im Französischen (XI.-XVI. Jahrhundert)*, Diss. Greifswald, Greifswald 1888.
 E. DIETZ, *Zur Geschichte der französischen si- und i-perfecta nach Texten des 14. und 15. Jahrhunderts*, Diss. Heidelberg, Darmstadt 1911.
 G. DOUTREPONT, *Tableau et théorie de la conjugaison dans le wallon liégeois*, Liège 1891.
 A. DURAFFOUR, *La survivance du plus-que-parfait de l'indicatif latin en franco-provençal*, R. 60 (1934), 145 ss.
 R. EKBLOM, *Etude sur l'extinction des verbes au prétérit en -si et en -ui en français*, thèse d'Upsal, Upsal 1908.
 W. ESSLER, *Zur Geschichte der ui-Perfecta aus Texten vom 13. Jh. bis zum Ausgang der altfranzösischen Zeit*, Diss., Heidelberg 1905.
 C. FAHLIN, *Etude sur le ms. de Tours de la Chronique des ducs de Normandie*, thèse, Uppsala 1937.
 P. FOUCHÉ, *Le verbe français*, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fascicule 56, Paris 1931.
 H. FREUND, *Über die Verbalflexion der ältesten französischen Denkmäler bis zum Rolandslied einschliesslich*, Diss. Marburg, Marburg 1878.

- L. GAUCHAT, J. JEANJAQUET, E. TAPPOLET, *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*, Neuchâtel 1925.
- E. GOERLICH, *Der burgundische Dialekt im XIII. und XIV. Jahrhundert*, FS. 7. Bd., 1. Heft (1889).
- E. GOERLICH, *Die nordwestlichen Dialekte der langue d'oïl. Bretagne, Anjou, Maine, Touraine*. FS. 5. Bd., 3. Heft (1886).
- C. T. GOSSEN, *Petite grammaire de l'ancien picard*, Paris 1951.
- F. HAEFELIN, *Les patois romans du canton de Fribourg*, Leipzig 1879.
- A. HORNING, *Die ostfranzösischen Grenzdialekte zwischen Metz und Belfort*, FS. 5. Bd., 4. Heft (1887).
- E. KOSCHWITZ, *Commentar zu den ältesten französischen Sprachdenkmälern*, I, Heilbronn 1886.
- E. KOSCHWITZ, *Les plus anciens monuments de la langue française*, 2^e édit., Leipzig 1907.
- A. LANGSTROFF, *Die Verbalflexion der Quatre Livres des Rois*, Diss. Giessen, Giessen 1884.
- L. DE LAVALLAZ, *Essai sur le patois d'Hérémence*, Paris 1935.
- J. LINSKILL, *Saint Léger*, thèse de Strasbourg, Paris 1937.
- P. MARCHOT, *Les verbes forts en wallon pré littéraire*, AR. 6 (1922), 340 ss.
- J. H. MEISTER, *Die Conjugation im Oxforde Psalter*, Erster Teil: *Die Flexion*, Diss. Zürich, Halle 1877.
- W. MEYER-LÜBKE, *Historische Grammatik der französischen Sprache*, 1. Teil, 2. und 3. Auflage, Heidelberg 1913.
- F. NEUMANN, *Die Entwicklung von Consonant + w im Französischen*. Miscellanea in memoria Caix e Canello, Firenze 1886, 167 ss.
- F. NEUMANN, *Über einige Stazdoppelformen der französischen Sprache*, ZRPh. 8 (1884), 243 ss., 363 ss.
- J. NIEDERLÄNDER, *Die Mundart von Namur*, ZRPh. 24 (1900), 251 ss.
- K. NYROP, *Grammaire historique de la langue française*, II, Copenhague 1903.
- E. PHILIPON, *Les parlers du duché de Bourgogne aux XIII^e et XIV^e siècles*, II. *La Bourgogne occidentale*, R. 41 (1912), 541 ss.
- E. PHILIPON, *Morphologie du dialecte lyonnais aux XIII^e et XIV^e siècles*, R. 30 (1901), 213 ss.
- M. K. POPE, *From Latin to Modern French with especial consideration of Anglo-Norman*, Manchester University Press, Revised Edition, Manchester 1952.
- L. REMACLE, *Le problème de l'ancien wallon*, Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, fascicule 109, Liège 1948.
- A. RISOP, *Die analogische Wirksamkeit in der Entwicklung der französischen Conjugation*, ZRPh. 7 (1883), 45 ss.
- A. RISOP, *Studien zur Geschichte der französischen Conjugation auf -ir*, Halle 1891.
- E. SCHWAN, *Zur Lehre von den französischen Stazdoppelformen*, ZRPh. 12 (1888), 192 ss.
- SCHWAN-BEHRENS, *Grammaire de l'ancien français*, traduction française par O. Bloch, 3^e édition, trois parties, Leipzig 1923.
- C. A. SECHEHAYE, *Eléments de grammaire historique du français*, trois parties, Genève 1909.
- C. STOREY, *Saint Alexis*, étude de la langue du manuscrit de Hildesheim suivie d'une édition critique du texte d'après le manuscrit L avec commentaire et glossaire, Paris 1934.
- J. STÜRZINGER, *Remarks on the Conjugation of the Wallonian Dialect*, Transactions of the Modern Language Association of America, 1884-5, vol. I, 204 ss., Baltimore 1886.
- H. SUCHIER, *Aucassin und Nicolette*, Kritischer Text mit Paradigmen und Glossar, 10. Auflage, Paderborn 1932.

- H. SUCHIER, *Die französische und provenzalische Sprache und ihre Mundarten*, GG. 561 ss.
 H. SUCHIER, *Die Mundart des Leodegarliedes*, ZRPh. 2 (1878), 255 ss.
 K. VORETZSCH, *Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache*, 7. Auflage, Halle/Saale 1951.
 M. WILMOTTE, *Etudes de dialectologie wallonne*, R. 17 (1888), 542, ss.; 18 (1889), 209 ss.; 19 (1890), 73 ss.

Textes

- La vie de saint Alexis*, publ. par G. Paris, nouvelle édition, Paris 1903.
La chanson d'Aspremont, publ. par L. Brandin, CFMA., I, 1919.
Doon de la Roche, publ. par P. Meyer et G. Huet, SATF., 1921.
Gormont et Isembart, publ. par A. Bayot, CFMA., 1914.
Das anglonormannische Lied vom wackern Ritter Horn, publ. par R. Brede et E. Stengel, AA. 8 (1883).
Le livre de Marco Polo, publ. par Pauthier, Paris 1865.
Piramus et Tisbé, publ. par C. de Boer, CFMA., 1921.
La Queste del saint Graal, publ. par A. Pauphilet, CFMA., 1923.
Raoul de Cambrai, publ. par P. Meyer et A. Longnon, SATF., 1882.
La Chanson de Roland, publ. da G. Bertoni, Firenze 1935.
La Somme du code, publ. par L. Royer et A. Thomas, Notices et extraits, t. 42 (1929).
La chastelaine de Vergi, publ. par G. Raynaud, CFMA., 1910.
Ysopet de Lyon, Bibliothèque de Lyon, 1923.
 BENOIT, *Chronique des ducs de Normandie*, publ. par C. Fahlin, I, Upsal 1951.
 CHRÉTIEN DE TROYES, *Cligès*, herg. von W. Foerster, 3^e Ausgabe, RB., 1910.
 CHRÉTIEN DE TROYES, *Yvain*, herg. von W. Foerster, Halle 1887.
 CHRÉTIEN DE TROYES, *Erec et Enide*, herg. von W. Foerster, Halle 1890.
 CORTEBARBE, *Les trois aveugles de Compiègne*, publ. par G. Gougenheim, CFMA., 1932.
 GUERNES DE PONT-SAINT-MAXENCE, *La vie de saint Thomas Becket*, publ. par E. Walberg, CFMA., 1936.
 Guillaume DE LORRIS et Jean DE MEUNG, *Le Roman de la Rose*, publ. par E. Langlois, 5 vol., SATF., 1914-1924.
 Robert DE CLARI, *La conquête de Constantinople*, publ. par E. Lauer, CFMA., 1924.
 WACE, *Le roman de Brut*, SATF., 1938.

D. Espagnol et portugais

- G. BAIST, *Die spanische Sprache*, GG. 689 ss.
 F. A. COELHO, *Theoria da conjugação em latim e portuguez*, Lisboa 1870.
 J. CORNU, *Die portugiesische Sprache*, GG. 715 ss.
 P. FOUCHÉ, *Etudes de philologie hispanique*, III. *Le parfait en castillan*, RH. 77 (1929), 45 ss.
 V. GARCÍA DE DIEGO, *Gramática histórica española*, Madrid 1951.
 S. A. GARROTE, *El dialecto vulgar leonés hablado en Maragateria y tierra de Astorga*, segunda edición, Madrid 1947.
 A. GASSNER, *Das altspanische Verbum*, Halle 1897.
 A. GASSNER, *Die Sprache des Königs Denis von Portugal*, RF. 22 (1908), 399 ss.
 F. HANSSSEN, *Gramática histórica de la lengua castellana*, Halle 1913.
 F. HANSSSEN, *Über die altspanischen Präterita vom Typus ove pude*, Valparaiso 1898.

- J. HUBER, *Altportugiesisches Elementarbuch*, Heidelberg 1933.
- J. KELLER, *Contribución al vocabulario del Poema de Alixandre*, Memoria doctoral, Zurich; Madrid 1932.
- F. KRÜGER, *El perfecto de los verbos -ar en los dialectos de Sanabria y de sus zonas colindantes*, RFE. 38 (1954), 45-82.
- A. KUHN, *Das aragonische Perfekt*, ZRPh. 59 (1939), 73-78.
- A. KUHN, *Der hocharagonische Dialekt*, RLR. 11 (1935), 1-312.
- J. LEITE DE VASCONCELLOS, *Esquisse d'une dialectologie portugaise*, Paris 1901
- J. LEITE DE VASCONCELLOS, *Lições de filologia portuguesa*, Lisboa 1926.
- H. MEIER, *A evolução dos pretéritos fortes em português*, Ensaios de filologia românica, Lisboa 1948, 31-54.
- R. MENÉNDEZ PIDAL, *Cantar de mio Cid*; texto, gramática y vocabulario; I-III, Madrid 1944-1946.
- R. MENÉNDEZ PIDAL, *El dialecto leonés*, RABM. 14 (1906), 128-172, 294-311.
- R. MENÉNDEZ PIDAL, *Documentos lingüísticos de España*, I. *Reino de Castilla*, Madrid 1919.
- R. MENÉNDEZ PIDAL, *Manual elemental de gramática histórica española*, 2^e éd., Madrid 1905.
- R. MENÉNDEZ PIDAL, *Orígenes del español*, Madrid 1926.
- C. MICHAËLIS DE VASCONCELLOS, *Zur Cibdáreal-Frage*, RF. 7 (1893), 123 ss.
- Å. MUNTHE, *Anteckningar om folkmälet i en trakt af vestra Asturien*, Upsala 1887.
- T. NAVARRO TOMÁS, *El perfecto de los verbos -ar en aragonés antiguo*, observaciones sobre el valor dialectal de los documentos notariales, RDR. 1 (1909), 110-121.
- J. J. NUNES, *Compêndio de gramática histórica portuguesa*, 2^e éd., Lisboa 1930.
- K. PIETSCH, *Two Old Spanish Versions of the Disticha Catonis*, The Decennial Publications of the University of Chicago, First Series, vol. 7, 191 ss., The University of Chicago Press 1903.
- H. B. RICHARDSON, *An Etymological Vocabulary to the Libro de Buen Amor of Juan Ruiz, arcipreste de Hita*, Yale University Press, New Haven 1930.
- M. SCHMITZ, *Über das altspanische « Poema de José »*, RF. 11 (1901), 315 ss.
- R. K. SPAULDING, *On the Introduction of the Preterites in u (hube and its congeners)*, HR. 1 (1933), 161.
- E. STAAFF, *Etude sur l'ancien dialecte léonais d'après des chartes du XIII^e siècle*, Uppsala et Leipzig 1907.
- G. W. UMPHREY, *The Aragonese Dialect*, RH. 24 (1911), 5 ss.
- E. B. WILLIAMS, *The Portuguese and Spanish Preterite*, MPh. 27 (1929-30), 297.
- E. B. WILLIAMS, *From Latin to Portuguese, Historical Phonology and Morphology of the Portuguese Language*, Philadelphia 1938.
- E. B. WILLIAMS, *The Preterite of Portuguese* ter, HR. 1 (1933), 243 ss.
- A. ZAUNER, *Altspanisches Elementarbuch*, 2. Auflage, Heidelberg 1921.

Textes

- Poema de mio Cid*, publ. par R. Menéndez Pidal, CC., 1913.
- Libro de los fechos et conquistas del Principado de Morea*, publ. par A. Morel-Fatio, Genève 1885.
- Poema de Fernán González*, publ. par A. Zamora Vicente, CC., 1946.
- Poema de Yuçuf*, RABM. 7 (1902), 91 ss.
- BERCEO, *Milagros de Nuestra Señora*, publ. par A. G. Solalinde, CC., 1922.
- Juan RUIZ, arcipreste de Hita, *Libro de Buen Amor*, publ. par Julio Cejador y Frauca, 2 vol., CC., 1913.

E. Provençal, gascon et catalan

- C. APPEL, *Provenzalische Chrestomathie*, 2. Auflage, Leipzig 1902.
- A. BADIA MARGARIT, *Gramática histórica catalana*, Barcelona 1951.
- K. BARTSCH, *Chrestomathie provençale*, 4^e édit., Elberfeld 1880.
- J. BOURCIEZ, *Recherches historiques et géographiques sur le parfait en Gascogne*, thèse de Paris, Bordeaux 1927.
- C. BRUNEL, *Les plus anciennes chartes en langue provençale*, recueil de pièces originales antérieures au XIII^e siècle; Paris 1926; Supplément, Paris 1952.
- C. CHABANEAU, *Grammaire limousine*, Paris 1876.
- V. CRESCINI, *Manualetto provenzale*, Verona-Padova 1892-1894.
- P. FOUCHÉ, *Morphologie historique du Roussillonnais*, thèse de Toulouse, Toulouse et Paris 1924.
- P.E. GUARNERIO, *Il dialetto catalano d'Alghero*, AGI. 9 (1886), 261 ss.
- H. GUTER, *La morphologie catalane du parfait de l'indicatif*, Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées Orientales, 62 (1944), 143-152.
- J. HUBER, *Katalanische Grammatik*, Heidelberg 1929.
- J. KÖRTING, *Die starken Perfecta auf -c im Altprovenzalischen*, ZRPh. 22 (1898), 258 ss.
- E. KOSCHWITZ, *Grammaire historique de la langue des Félibres*, Greifswald-Paris-Avignon 1894.
- A. LUCHAIRE, *Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon*, Paris 1881.
- K. F. T. MEYER, *Die provenzalische Gestaltung der mit dem Perfectstamm gebildeten Tempora des Lateinischen*, AA. 12 (1884).
- P. MEYER, *L'imparfait du subjonctif en es*, R. 8 (1879), 155 ss.
- W. MEYER-LÜBKE, *Das Katalanische*, Heidelberg 1925.
- G. MILLARDET, *Recueil de textes des anciens dialectes landais*, Paris 1910.
- F. B. DE MOLL, *Gramática histórica catalana*, Biblioteca Romanica Hispanica; III, manuales; Madrid 1952.
- A. MOREL-FATIO, *Das Catalanische*, GG. 669 ss.
- R. RABOTINE, *Le « Boèce » provençal*, étude linguistique, thèse de Strasbourg, Strasbourg 1930.
- G. ROHLFS, *Le gascon*, ZRPh., Bhft. 85 (1935).
- E. SCHENKER, *Über die Perfectbildung im Provenzalischen*, Diss. Zürich, Aarau 1883.
- O. SCHULZ-GORA, *Altprovenzalisches Elementarbuch*, Heidelberg 1906.
- E. STENGEL, *Die beiden ältesten provenzalischen Grammatiken*, « Lo Donatz proensals » und « Las rasos de trobar », nebst einem provenzalisch-italienischen Glossar, Marburg 1878.
- A. ZAUNER, *Die Konjugation im Béarnischen*, ZRPh. 20 (1896), 433 ss.

Textes

- La chanson de sainte Foi d'Agen*, publ. par A. Thomas, CFMA., 1925.
- Le roman de Flamenca*, publ. par P. Meyer, I, Paris 1901.

F. Roumain

- T. CAPIDAN, *Meglenoromâni*, I. *Istoria și graiul lor*, Academia română, studii și cercetări, VII, București 1925.
- O. DENSUSIANU, *Histoire de la langue roumaine*, I (*Les origines*) Paris 1901, II (*Le XVI^e siècle*) Paris 1938.
- Th. GARTNER, *Darstellung der rumänischen Sprache*, Halle 1904.
- M. GASTER, *Chrestomathie roumaine*, 2 vol., Leipzig et Bucarest 1891.

- A. LOMBARD, *Le verbe roumain, étude morphologique*, Acta Reg. Societatis Humaniorum Litterarum Lundensis, LII : 1 (Lund 1954), LII : 2 (Lund 1955).
- A. MUSSAFIA, *Zur rumänischen Formenlehre*, JREL. 10 (1869).
- S. POP, *Grammaire roumaine*, Berne 1948.
- A. PROCOPOVICI, *Din morfologia și sintaxa verbului românesc : aoristul în raport cu celelalte timpuri și moduri*, RFil. 2 (1928), 1-48.
- S. PUȘCARIU, *Studii istroromâne*, II. *Introducere - gramatică - caracterizarea dialectului istroromân*, Academia română, studii și cercetări, XI, București 1926.
- F. SCHÜRR, *Die u-Perfecta im Rumänischen und Altfranzösischen*, ZRPh. 41 (1921), 117 ss.
- I. ȘIADBEI, *Le sort du préterit roumain*, R. 56 (1930), 331 ss.
- H. TIKTIN, *Rumänisches Elementarbuch*, Heidelberg 1905.
- H. TIKTIN, *Die rumänische Sprache*, GG. 438 ss.
- G. WEIGAND, *Die Aromunen*, ethnographisch - philologisch - historische Untersuchungen über das Volk der sogenannten Makedo-Romanen oder Zingaren; I (*Land und Leute*) Leipzig 1895, II (*Volksliteratur der Aromunen*) Leipzig 1894.

G. Rétoroman

- G. I. ASCOLI, *Saggi ladini*, AGI. 1 (1875), 1 ss.
- Th. GARTNER, *Die rätoromanischen Mundarten*, GG. 461 ss.
- Th. GARTNER, *Handbuch der rätoromanischen Sprache und Literatur*, Halle 1910.
- M. GRISCH, *Die Mundart von Surmeir*, Romanica Helvetica, vol. 12, Paris-Zürich-Leipzig 1939.
- C. M. LUTTA, *Der Dialekt von Bergün*, ZRPh., Bhft. 71 (1923).
- J. STÜRZINGER, *Über die Conjugation im Rätoromanischen*, Diss. Zürich, Winterthur 1879.
- A. VELLEMAN, *Dicziunari scurznieu de la lingua ladina*, Samaden 1929.
- A. VELLEMAN, *Grammatica teoretica, pratica ed istorica della lingua ladina d'Engiadin'Ota*; I, Zürich 1915; II, Zürich 1924.

H. Sarde

- N. DELIUS, *Der sardinische Dialekt des dreizehnten Jahrhunderts*, Bonn 1868.
- P. E. GUARNERIO, *I dialetti odierni di Sassari, della Gallura e della Corsica*, AGI. 13 (1892-1894), 125 ss.; 14 (1898), 131 ss., 385 ss.
- P. E. GUARNERIO, *Reliquie sarde del Condizionale perifrastico col Perfetto di habere*, Mélanges Chabaneau, Erlangen 1907, 217 ss.
- G. HOFMANN, *Die logudoresische und campidanesische Mundart*, Diss. Strassburg, Marburg 1885.
- W. MEYER-LÜBKE, *Zur Kenntnis des Altlogudoresischen*, SBAW. 145. Bd. (1902), 5.
- O. VON REINSBERG-DÜRINGSFELD, *Der Dialect von Sassari*, JREL. 10 (1869), 399 ss.
- J. SUBAK, *Zur sardischen Verbalflexion und Wortgeschichte*, ZRPh. 33 (1909), 659 ss.
- M. L. WAGNER, *Flessione nominale e verbale del sardo antico e moderno*, ID. 14 (1938), 93 ss.; 15 (1939), 1 ss.
- M. L. WAGNER, *La lingua sarda*, Berna, s. d. (1951).

INTRODUCTION MÉTHODOLOGIQUE

L'étude qui suit est basée sur la méthode de la grammaire comparée. Rappelons-en les principes. La comparaison systématique d'un fait linguistique (lexicologique, phonétique, morphologique, syntaxique, sémantique) dans diverses langues d'une même famille permet en principe de déterminer la forme hypothétique qui a pu lui donner naissance. Grâce à ce résultat, nous sommes ensuite en mesure de retracer l'histoire du fait en question, dans chaque langue, à partir de la forme primitive supposée. En d'autres termes, on reconstitue d'abord le système linguistique de la langue mère en suivant la perspective rétrospective, puis, selon la perspective prospective, on étudie les rapports qui lient le système de la langue mère à ceux des langues filles.

La grammaire comparée fut appliquée d'abord aux langues indo-européennes dans le but d'en déterminer la langue mère, l'indo-européen. Après y avoir fait ses preuves, cette méthode fut appliquée, non sans succès, à d'autres familles linguistiques. Dans la présente étude, nous appliquons la méthode comparative aux langues romanes.

Nous ne nous dissimulons pas que pareille affirmation peut paraître prétentieuse ou déplacée; elle demande une explication, que nous allons donner dans les pages suivantes sous la forme d'une introduction méthodologique; celle-ci nous fut dictée premièrement par le fait que, dans cette étude de linguistique romane, la méthode suivie présente en effet quelque chose d'insolite, qui risque de surprendre, de désorienter ou même de détourner certains romanistes, deuxièmement par la crainte que, notre méthode n'étant pas comprise, notre thèse tout entière ne le soit pas non plus.

La méthode comparative appliquée aux langues romanes

On objectera tout d'abord que nous n'innovons rien du tout en soumettant les langues romanes à une étude comparative et que d'autres, bien avant nous, en ont fait autant. Il faut s'entendre sur le sens précis du terme « méthode comparative » ou « grammaire comparée »; son interprétation varie souvent d'une école à l'autre. Il y a comparaison et comparaison ! Autre chose est la comparaison chez les indo-européanistes, autre chose la comparaison chez la plupart des romanistes. Le but de la recherche ainsi que les résultats diffèrent sensiblement selon qu'on se sert de la grammaire comparée telle qu'elle a été décrite tout à l'heure, c'est-à-dire dans le but de déterminer un système primitif commun, ou que l'on confronte des systèmes

aux fins d'une délimitation et d'une caractérisation plus précises de chaque langue d'une famille. Or, à l'exception de l'ouvrage de SCHUCHARDT sur le vocalisme du latin vulgaire et de dictionnaires étymologiques des langues romanes, celui de MEYER-LÜBKE par exemple, où il est fait usage de la comparaison dans le but de déterminer un point de départ commun, la plupart des travaux importants sur l'ensemble des langues romanes et sur leur origine ne vont pas au-delà d'une simple confrontation des divers systèmes. Les grammaires monumentales de DIEZ et de MEYER-LÜBKE sont du nombre; c'est pourquoi, tout en reconnaissant leur prix et le mérite de leurs auteurs, nous nous en écarterons en ce qui concerne la méthode. Nous prétendons au contraire, en matière morphologique, appliquer aux langues romanes la méthode comparative telle qu'elle fut appliquée aux langues indo-européennes.

Si la méthode comparative est indiquée pour reconstituer une langue hypothétique comme l'indo-européen, elle l'est moins, nous dira-t-on, dans le cas des langues romanes, puisque celles-ci descendent toutes d'une langue bien attestée, le latin, et que leurs lois phonétiques sont à peu près toutes connues et abondamment prouvées. En effet, dans la plupart des cas, les rapports entre latin d'une part et langues romanes d'autre part sont parfaitement clairs; que l'italien *vita*, le français *vie* et l'espagnol *vida* dérivent du latin *vita* ne fait de doute pour personne.

Cependant bien des cas ne s'expliquent pas par le latin. En voici un exemple. La diphtongue latine *au* en position protonique est représentée dans les langues romanes par *au*, *o* ou *u*. C'est le cas dans le latin *auricula*, qui donne en roumain *ureche*, en rétoroman *uraglia*, *ureglia*, en italien *orecchia*, en français *oreille*, en provençal *aurelha*, en catalan *orella*, en espagnol *oreja* et en portugais *orelha*. C'est aussi le cas dans *audire*, *ausare*, *aureolus*, *aurata* (cf. REW.). Pourtant deux ou trois mots semblent faire exception; par exemple *augustum*, puisque nous avons en roumain *agust*, en rétoroman *avuost*, en italien *agosto*, en français *août* (*a-oût*), en provençal et en catalan *agost*, en espagnol et en portugais *agosto*. Nous avons évidemment affaire ici à un cas particulier, qui appelle une explication propre; l'archétype des formes des langues romanes ne peut pas être le latin *augustum*, il ne peut être que la forme **agûstu*. Comme ce n'est pas là une forme du latin, les romanistes ont été obligés de la supposer entre le latin et les langues romanes, dans ce qu'on a appelé « latin vulgaire ».

Situer dans le latin vulgaire une forme que le latin rejetait mais que supposaient les langues romanes était juste et conforme aux principes mêmes de la grammaire comparée. D'ailleurs le cas de **agûstu* était trop simple pour qu'on fît fausse route. Mais, dans des cas plus embarrassants, bien des romanistes, peu habitués à manier la comparaison (celle donc que nous entendons utiliser dans cette thèse), n'ont pas toujours su l'appliquer intégralement et ont commis de ce fait des erreurs. Ils ont trop considéré chaque langue romane isolément, comme un tout indépendant, et ils ont expliqué les difficultés de chacune par des formes à astérisque propres à chacune. W. MEYER-LÜBKE, dans sa fameuse Grammaire des langues romanes, s'est surtout livré à une étude

parallèle des langues romanes, bien qu'il se montre meilleur comparatiste, au sens où l'entendent les indo-européanistes, par la suite, dans son *Einführung* (§§ 100, 193, 194). En somme, peu de romanistes semblent avoir cherché à acquérir l'indispensable vision d'ensemble des faits romans, et leurs études comparatives pèchent surtout par le manque d'un système complet de correspondances, qui seul doit permettre au comparatiste d'assigner à chaque fait sa véritable place et sa véritable valeur. Ainsi, pour prendre un exemple courant, l'italien *posso* s'expliquait tout naturellement par le latin *possum*, mais, dans les autres langues, la forme correspondante faisait difficulté; alors on se contentait d'expliquer le provençal *posc* par une forme hypothétique **posco*, le français *puis* par **posseo*, l'espagnol *puedo* et le roumain *pot* par **poto*. Et toutes ces formes hypothétiques étaient renvoyées au latin vulgaire. Celui-ci, sous prétexte qu'il est mal connu, qu'il y règne une grande confusion et qu'on y peut tout supposer, fut gratifié de presque autant de formes diverses qu'il y a de langues romanes. Beaucoup de choses paraissent en effet pouvoir être supposées en latin vulgaire, du moins jusqu'à preuve du contraire, c'est-à-dire tant que, faute de recherches méthodiques, nous ne serons pas à même de nous faire de cette langue une idée plus précise. En attendant, les linguistes vont trop loin et supposent dans le latin vulgaire trop de faits, pêle-mêle, sans esprit critique. Ils projettent purement et simplement des faits des langues romanes sur le latin vulgaire et par conséquent renvoient au latin vulgaire, considéré pourtant comme synchronique, des faits appartenant à des dates différentes. Or, on ne saurait attribuer au latin vulgaire que des formes dont il est prouvé qu'elles ne peuvent pas avoir été créées à une date plus récente, c'est-à-dire dans les langues romanes. Tant qu'on ne soumet pas les faits des langues romanes à l'examen critique qui permet d'isoler ce qui remonte au latin vulgaire de ce qui est de formation ultérieure, on ne résout pas la difficulté, on ne fait que la renvoyer. Voici comment, en bonne méthode, la grammaire comparée procéderait dans ce cas. Le provençal *posc* s'explique en provençal même par l'analogie de *conosc* appuyée par le type *finisc*, le *c* se trouvant souvent à la première personne. En français, la forme *puis* a pu se former selon la proportion :

prés. ind. *vail* : prés. sbj. *vaille* = x : *puisse*

faz : *face*

taz : *tace*

x = *puis*

En espagnol, *puedo* s'explique aisément d'après la 3^e personne *puede*, qui est phonétique; la même explication vaut sans doute pour le roumain *pot*. Les formes roumaine, française, provençale et espagnole s'expliquent toutes par des actions analogiques à l'intérieur de leur langue; il est donc faux de supposer leur origine en latin vulgaire et aucune d'elle ne saurait entrer en ligne de compte comme forme primitive des langues romanes. L'italien *posso*, au contraire, qui ne s'explique pas dans le système italien, a seul des chances d'être ancien. Il convient

donc de poser **póssu*, le descendant du latin *possum*, non seulement pour l'italien mais aussi pour les autres langues romanes, c'est-à-dire dans le latin vulgaire.

Les romanistes qui ont posé à l'origine des langues romanes des formes hypothétiques comme **agústu* et **póssu* entendaient donc bien que ces formes étaient employées d'un bout à l'autre de l'Empire romain de langue latine, mais dans le latin vulgaire seulement, et qu'elles remontent à une période précédant le morcellement linguistique qui a produit les langues romanes, mais postérieure à l'époque classique. Nous nous trouvons là en présence d'une constatation primordiale : le latin n'est pas pour tous les faits linguistiques la langue mère immédiate des langues romanes, il est plus ancien. Le dernier idiome commun à tous les pays de langue romane est une forme évoluée du latin. On l'a souvent désigné par les termes de « latin vulgaire » ou de « bas-latin » ; nous leur préférons cependant, surtout dans cette étude de grammaire comparée, l'appellation plus précise et plus suggestive de « roman commun », réservant, afin d'éviter toute ambiguïté, le terme de latin vulgaire pour désigner le latin parlé par le peuple pendant et après l'époque classique et celui de bas-latin pour désigner le latin corrompu des textes post-classiques.

Nous définirons le roman commun : la forme prise par le latin entre l'époque classique et la séparation des langues romanes. Loin d'être le lieu de rencontre fortuit de quelques formes latines aberrantes, le roman commun doit être considéré comme une étape de l'évolution du latin qui joue un rôle essentiel dans la genèse des langues romanes et dont la connaissance est par conséquent de première importance pour les romanistes. Car les langues romanes remontent directement au roman commun et seulement indirectement au latin. Abstraction faite des mots savants ou termes empruntés ultérieurement au latin (p. ex. le français *auguste*), tout ce qui est latin dans les langues romanes vient du roman commun. *Vita*, *vie* et *vida* dérivent du latin pour autant que *vita* du latin a passé tel quel en roman commun.

**Agústu* et **póssu*, que nous avons cités plus haut, appartiennent au roman commun. Cependant le roman commun ne se distingue pas du latin par quelques faits isolés seulement. Comme toute langue, il a dû avoir son système, lequel est encore mal connu. Le roman commun, dont il s'agit de retrouver le système, n'a pas encore été exploré méthodiquement ; il ne pourra l'être qu'au moyen de la grammaire comparée, et c'est ici qu'apparaît l'utilité, voire la nécessité de la méthode comparative dans l'étude des langues romanes, et que tombe aussi l'objection qui consiste à dire que la présence du latin rend cette méthode superflue.

Le problème de l'unité du roman commun

Ce que nous venons d'exposer donne à penser que le roman commun constitue, linguistiquement parlant, une unité. Avant que ne surgissent des malentendus à ce sujet, nous voulons préciser notre point de vue.

Une langue, de par sa nature même, est appelée à évoluer, et le roman commun n'échappe pas à cette loi. Etant donné que l'évolution d'une langue, sur l'axe du temps, diffère d'un point géographique à un autre et entraîne par conséquent une différenciation dans l'espace, il est évident que le roman commun, en supposant qu'il a connu à l'origine un système relativement uniforme, n'a pu éviter, avec les siècles, un morcellement linguistique. Le problème de l'unité et du morcellement se présente sous deux aspects, étroitement liés : l'évolution chronologique et l'évolution spatiale. La tâche des romanistes est donc double. Il s'agit d'une part de dresser, à l'aide des documents dont nous disposons (inscriptions, manuscrits), la chronologie des faits qui constituent l'évolution du roman commun dans le temps (p. ex. la palatalisation de *k+i/e*, la chute de certaines consonnes finales, l'apparition des futurs périphrastiques); il s'agit d'autre part de s'assurer si une onde d'innovation s'est étendue à l'ensemble de la Romania, auquel cas celle-ci conservait son unité, ou si elle n'en a touché qu'une partie, ce qui consacrait un premier morcellement. Les romanistes paraissent avoir tout mis en œuvre pour éclairer ce problème de l'unité et du morcellement du roman commun. Outre les documents linguistiques, ils ont parfois étudié le rôle que peuvent avoir joué certains facteurs externes, tels que le substrat, le superstrat, la date et le genre de la colonisation romaine, l'isolement de certaines parties de l'Empire (Dacie, Sardaigne), les frontières naturelles et les voies de communication (cf. p. ex. BARTOLI; MOHL; W. VON WARTBURG, *Die Ausgl.*). Tant de questions soulevées n'ont guère apporté de réponses définitives, et, même sur le plan plus restreint de la linguistique interne, ce problème est encore entouré de beaucoup de mystères et donne lieu à mainte controverse; les conclusions sont très théoriques et souvent contradictoires.

Il paraît évident, en tous cas, que le morcellement de la Romania s'est fait graduellement; il semble que se soient produites cependant des ruptures plus importantes que les autres, par lesquelles le système du roman commun a été touché plus fortement (chute de l'*s* final), ou que, plusieurs ondes d'innovation ayant atteint à peu près les mêmes limites, il se soit formé un faisceau de lignes isoglosses (tels les faits qui ont incité certains romanistes à distinguer dans la Romania une partie occidentale et une partie orientale). Selon les points de vue et les critères, les uns, par exemple H. F. MULLER, situent la formation des langues romanes au IX^e siècle, d'autres (ROHLFS, *Rom. Phil.*, I, 18) parlent de l'apparition, au III^e siècle déjà, de traits linguistiques propres à certaines provinces. La vérité est que le passage du roman commun aux langues romanes s'opère au cours d'une période assez longue, que les langues romanes se sont séparées les unes des autres à des moments différents et que par « langues romanes » il faut naturellement encore entendre « dialectes romans » (wallon, picard, gascon, aragonais, vénitien, etc.) ou « groupe de dialectes romans unis par quelques traits communs » (franco-provençal, langue d'oïl, etc.) et non pas « langues communes » (français, espagnol, etc.), lesquelles ne sont devenues une réalité que beaucoup plus tard.

Il ressort bien de tout cela — pour en revenir au problème qui nous occupe — que l'unité de la Romania à l'époque du roman commun n'a été que relative.

S'il faut se garder de considérer l'unité du roman commun comme absolue, il faut éviter aussi de tomber dans l'excès contraire, qui consiste à ne plus voir, entre le 3^e et le 9^e siècle, qu'une sorte de lente désagrégation du système linguistique latin. Il est bien vrai que l'on constate certaines failles dans l'édifice, des ruptures qui semblent irréductibles (le pluriel en *s* des noms par exemple). Mais, avant d'interpréter ces ruptures, il faut les dater; or elles ne sont pour la plupart pas bien anciennes; puis il faut se demander ce que représente une de ces ruptures, résultat d'une seule onde d'innovation, en regard de tout le reste du système demeuré intact. Elles n'ont en effet pas toutes sur le système roman d'aussi fortes répercussions que la chute de l'*s* final en Italie et en Dacie. Et il y a assez de traits à leur opposer qui parlent en faveur de l'unité romane, parce que, tout en étant le produit d'innovations post-classiques, ils sont communs à la plupart des parlers romans: la substitution, dans certains cas, du complément prépositionnel avec *ad* au complément d'attribution classique et celle du complément de nom avec *de* au complément que le latin classique rendait par le génitif, le remplacement de la construction «*accusativus cum infinitivo*» (*dicit terram rotundam esse*) par la construction avec *quod* (*dicit quod terra rotunda est*), la création du futur périphrastique, enfin le parfait fort, qui fait l'objet de cette étude. Le fait est que, en ce qui concerne le système du parfait fort, nous n'y avons trouvé, au cours de nos recherches, la trace d'aucune rupture, d'aucun morcellement certains à l'époque romane. Qui d'ailleurs pourrait raisonnablement nier, après la démonstration que nous en ferons au chapitre I, qu'il y ait une forme unique à l'origine du vieil-italien *podesti*, du vieux-français *podist*, du vieil-espagnol *podiste* et du vieux-portugais *podeste*, et que cette forme unique, différente de la forme latine, soit une forme du roman commun? Osera-t-on attribuer cette correspondance entre les paradigmes italien, français, espagnol et portugais au hasard? Inversement, il est évident que le parfait fort du roman commun a dû avoir une existence solide et prolongée pour se transmettre de façon si durable à tous les parlers romans. Or, ce qui est vrai du parfait fort en roman commun l'est sans doute dans une certaine mesure du roman commun tout entier, qui a dû rester une entité, un système linguistique distinct, pendant une période respectable, tout en présentant d'une région à l'autre d'inévitables variantes d'«*accent*» et de vocabulaire et tout en évoluant naturellement avec le temps.

Malgré tout ce qui a été dit et écrit au sujet de la période du roman commun, on a généralement de la peine à s'en faire une idée précise; la confusion règne dans les esprits et l'on défend avec la meilleure foi du monde les thèses les plus opposées. L'actuelle diversité des parlers romans, la distance qui sépare maintenant leurs systèmes respectifs, l'étude poussée des dialectes et des faits de parole font perdre de vue à bien des romanistes la notion, voire la possibilité d'une langue primitivement uniforme, alors que les comparatistes, habitués à chercher dans

la diversité des langues les éléments d'une unité et d'un système, tombent peut-être parfois dans l'excès contraire. D'un côté on en vient à méconnaître, dans le roman commun, le rôle de langue commune, et de l'autre à négliger par trop des ruptures d'unité indéniables et anciennes. De pareilles divergences de vues n'ont en somme rien d'étonnant tant qu'on n'adopte pas une commune mesure pour évaluer le degré d'unité ou de diversité des langues; cette mesure, nous pourrions la trouver dans la distinction saussurienne entre la parole et la langue. Tant que les faits de parole ne changent rien au système, nous avons affaire à une même langue; en roman commun, il y avait un système qui était cohérent, mais il y avait des différences de réalisation dans la parole, entraînant des variantes secondaires. — Une objection qui nous a été faite à propos de notre étude se fonde sur des différences entre l'argentin et le mexicain, différences qui ne s'expliqueraient pas par les substrats mais seraient d'origine nettement espagnole et se retrouveraient jusque dans les textes du XVI^e siècle. S'il est impossible de reconstituer un espagnol vulgaire pour le XVI^e s., nous dit-on, comment faudra-t-il s'y prendre pour expliquer par une origine unique (il s'agit ici du parfait fort en roman commun) des différences remontant au début de notre ère? A quoi nous répondons : Ou bien les différences entre parlers hispano-américains sont des différences de détail, de parole, comme il s'en trouve entre le parisien et le marseillais, différences qui n'empêchent pas les individus de se comprendre et qui n'entament pas le système; et le roman commun connaissait un état de choses semblable, qui n'empêchait pas l'unité du système. Ou bien, le castillan n'étant pas encore langue commune à l'époque des grandes découvertes, les colons espagnols, venant de provinces différentes, ont importé en Amérique un espagnol multiple dont les écarts ont pu s'accuser à la longue au point d'atteindre peut-être le système lui-même; et, dans ce cas, il ne convient pas de comparer l'espagnol du XVI^e siècle au roman commun; le premier était fait de dialectes juxtaposés, le second était une langue commune avec un système cohérent.

Le roman commun parlé et le roman commun reconstitué

Pour achever de dissiper ou de prévenir certains malentendus qui pourraient surgir à la lecture de cette étude, nous croyons bon de préciser encore ceci. Il y a le roman commun au sens large du terme, c'est-à-dire la langue qui fut parlée selon nous pendant quelques siècles entre le latin et l'apparition des langues romanes et que nous venons de définir dans les pages précédentes. Mais il y a aussi, dans notre étude surtout, le roman commun pris dans un sens plus étroit, le roman commun reconstitué par la grammaire comparée, et c'est ce sens-ci du roman commun qu'il nous faut encore expliquer pour justifier notre position et notre méthode.

Les linguistes qui, par leur formation, ont l'habitude de travailler sur un matériel concret et tangible, le mot écrit des textes ou le mot vivant observé sur place et consigné dans les atlas linguistiques, nous reprocheront de quitter le terrain des faits, du mot parlé, du langage

en tant que phénomène nuancé, changeant et complexe, et d'édifier, sous le nom de roman commun, une chose rigide, un système arrêté et absolu, d'une simplicité tout artificielle. Ils nous reprocheront aussi de nous servir de la loi phonétique comme si elle ne devait souffrir aucune exception. Ce sont eux enfin qui mettront le plus en doute l'unité romane. Nous l'avons dit, de pareilles objections n'ont rien que de très naturel de la part de certains romanistes qui ne sont pas comparatistes, et, à cet égard, nous nous attendons à être mieux compris des indo-européanistes, pour qui la grammaire comparée est une méthode qui va de soi.

Il est parfaitement normal que le roman commun que nous reconstituons ne se compose que des grandes lignes, des traits essentiels du système, qu'il ne soit qu'un schéma. Indépendamment du fait qu'il faudrait encore de longues recherches pour en faire le tour, le roman commun reconstitué ne saurait comprendre des nuances et des détails qui ne nous sont pas donnés par la comparaison des langues romanes. A ce titre, le roman commun restera forcément toujours, à un certain degré, fragmentaire.

Le roman commun s'étend sur une période de plusieurs siècles, pendant laquelle il n'a cessé d'évoluer. La méthode comparative à elle seule ne peut avoir pour tâche de débrouiller la chronologie et de dater les divers traits de la langue commune qu'elle permet de reconstituer. Il est vrai que sa tâche peut être de reconstituer des systèmes successifs se rapportant à diverses étapes du morcellement de la langue commune; par exemple, la comparaison aboutira à des résultats différents selon qu'elle reconstruira le système qui précède ou celui qui suit la séparation du sarde et du roumain, le roman commun ayant évolué entre temps. Mais il est bien évident que chacun des systèmes successifs reconstruits au moyen de la comparaison sera synchronique. Et c'est bien ce qui fait paraître rigide le roman commun ou toute langue commune reconstituée par cette méthode.

Malgré de nombreuses exceptions, dont beaucoup d'ailleurs ont été expliquées de façon satisfaisante, les développements phonétiques présentent une régularité évidente. Or, en grammaire comparée, on n'aboutirait à rien si l'on ne s'appuyait pas sur cette régularité des développements phonétiques et sur ce qu'on appelle très justement des règles de correspondance. La valeur des règles de correspondance est un postulat de la méthode comparative. Il est clair, par exemple, qu'il ne sera possible d'admettre **pótwi* à l'origine de l'italien *potti*, du vieux-français *poi* et de l'espagnol *pude* qu'en admettant du même coup une série de lois phonétiques fixant l'évolution de chaque phonème de **pótwi* dans chacune des langues romanes. Si certaines de ces lois (celle, par exemple, qui concerne l'évolution du *p* initial) sont bien connues pour être illustrées par une quantité de faits, il en est d'autres (spécialement celles qui ont trait à l'évolution du groupe consonne + *w*) qui ne se laissent pas étayer d'un nombre d'exemples suffisant ou ne présentent pas un caractère général, mais que nous devons admettre quand même.

Il n'est pas question — cela va sans dire — de nier l'unité du roman commun pris dans son sens étroit de produit de la comparaison linguistique; l'unité de la langue reconstituée découle de la méthode comparative elle-même.

Les moyens dont dispose le comparatiste sont donc limités et présentent des lacunes qu'il est souvent impossible de combler; le roman commun reconstitué, bien que parfaitement réel, n'est que le schéma, synchronique et uniforme, du roman commun parlé effectivement. Ce n'est pas là une raison pour que nous renoncions à la méthode comparative. Elle peut se réclamer de succès assez retentissants dans le domaine des langues indo-européennes et ailleurs pour justifier son emploi dans notre cas. Du reste, le but de la grammaire comparée ne réside nullement dans la reconstitution plus ou moins complète du système linguistique de la langue mère — si la grammaire comparée s'arrêtait là, sa valeur serait discutable — mais tout son intérêt consiste dans la possibilité qu'elle nous donne de comprendre mieux le développement des langues filles. Et, dans notre étude, ce sont précisément certains résultats obtenus par l'explication historique des langues romanes — résultats qu'aucune autre méthode n'avait permis d'obtenir — qui justifient le mieux, nous semble-t-il, la tentative de poser une théorie du roman commun par l'application aux langues romanes de la méthode comparative. Le moins qu'on puisse donc dire, c'est que le résultat justifie le moyen.

L'utilité des

textes bas-latins

Nous avons dit plus haut que la présence du latin antérieurement au roman commun ne nous dispense pas d'une étude méthodique de celui-ci au moyen de la comparaison des langues romanes et que cette voie est la seule qui puisse nous permettre de reconstituer le système du roman commun. Cependant, si le latin ne saurait remplacer les données de la grammaire comparée, il ne faut pas non plus se figurer qu'il soit pour nous quantité négligeable. La distinction que nous venons d'établir entre roman commun reconstitué et roman commun langue vivante permettra de mieux faire comprendre notre pensée. Nous avons vu que la reconstitution d'une langue par la grammaire comparée ne fournit jamais qu'un schéma, les grandes lignes du système originellement commun à toutes les langues qui en découlent. Par exemple, en matière de morphologie, la reconstitution pose un archétype; ce faisant, elle ne nous donne évidemment pas une image fidèle de la langue parlée, qui est complexe, changeante et comporte parfois pour un mot donné plusieurs formes simultanément. Ceci vaut aussi pour le roman commun. L'aspect complexe de cette langue, qui fut parlée environ du 3^e au 9^e siècle, ne nous est pas révélé par la comparaison des langues romanes; il se reflète en revanche, jusqu'à un certain point, dans les textes latins et surtout dans les textes du bas-latin, où un mot apparaît non seulement avec des graphies diverses, mais sous plusieurs aspects morphologiques ou du moins sous un aspect morphologique autre que celui qui est donné par la grammaire comparée. On y trouve des formes dues à des personnes

incultes ou, au contraire, des survivances du classicisme dues à des écrivains plus ou moins bons latinistes; on y trouve enfin des hyperurbanismes ou fautes dues à un excès de souci de correction.

Le problème qui se pose maintenant consiste à évaluer ces textes quant à l'intérêt qu'ils peuvent présenter pour nous autres comparatistes, à choisir dans la foule des formes celles qui ont quelque chose à nous dire et enfin à les interpréter correctement.

Une comparaison avec la langue française actuelle permettra de mieux saisir les données du problème et la portée du résultat. Quelque chose de tout à fait analogue à ce que nous venons de montrer se produira le jour où les savants, utilisant la même méthode que nous, chercheront à se faire une idée du français parlé du XX^e siècle. Nous avons actuellement deux formes de la langue parlée pour désigner le même chiffre : *soixante-dix*, la forme dite correcte de la grammaire traditionnelle, et *septante* (sur *sept*, d'après l'analogie de *cinq* — *cinquante*), forme régionale qu'on entend dans la bouche d'enfants ou de personnes dont le parler ne repose pas sur la norme parisienne. Supposons que *soixante-dix* disparaisse de la langue parlée à plus ou moins brève échéance et que *septante* au contraire se généralise, s'impose et se maintienne longtemps dans tous les dialectes en lesquels le français d'aujourd'hui se serait diversifié. Que trouveront alors les savants futurs? Par la comparaison de ces dialectes, ils ne trouveront qu'une seule forme, celle qui l'aura emporté, *septante*. Dans les textes français du XX^e siècle, ils trouveront en tous cas *soixante-dix*. Devront-ils croire les résultats de la comparaison ou les données de ces textes? A n'en pas douter, ils se fieront avant tout à la méthode comparative, puisqu'elle donne une forme de la langue parlée. Mais, comme elle ne dit qu'une partie de la vérité, il appartiendra aux documents du XX^e siècle de compléter le tableau. La forme *soixante-dix*, attestée dans d'innombrables écrits provenant de toutes les régions du domaine linguistique français, sera probablement encore et avec raison considérée comme une forme vivante de la langue française. On peut dire dans ce cas que les textes d'aujourd'hui auront donné aux comparatistes des informations complémentaires fort intéressantes sur le français du XX^e siècle. Cependant ils peuvent leur apporter mieux encore : dans quelques textes imprégnés de provincialismes, la forme *septante* elle-même, c'est-à-dire une confirmation écrite ancienne, contemporaine de la langue parlée qu'ils cherchent à reconstruire, d'une forme qu'ils n'auront pu que supposer par la comparaison des dialectes.

En roman commun, mutatis mutandis, même situation, mêmes données et mêmes résultats. Il est vrai que la valeur des textes du bas-latin est très variable et dépend dans une large mesure de l'origine, de la tradition et du genre du texte, des qualités et du degré d'instruction de l'écrivain ou du copiste; la plupart des textes en bas-latin, dus à des savants ou écrivains pénétrés de culture et de langue classiques, sont des textes peu sincères; pas plus que le roman commun, qui n'est qu'une reconstitution schématique, ils ne représentent vraiment la langue parlée de l'époque. Le roman commun reconstitué et la langue des

textes nous livrent évidemment deux aspects très différents de la langue. Le roman commun représente ce qui, de la langue parlée, était appelé à subsister dans les langues romanes, alors que, dans les textes, certains auteurs laissent échapper, çà et là, des formes de leur temps à travers leur effort de bien écrire. Le roman commun et la langue des textes, même s'ils sont contemporains, ne se recouvrent qu'en partie; et c'est entre autres choses cette différence qui fait l'intérêt des textes, en ce qu'ils peuvent compléter les données de la grammaire comparée, en quelque sorte élargir la fenêtre qu'elle a percée. Il n'est pas rare enfin — et c'est là où nous voulions en venir — que des formes non classiques des textes coïncident avec les formes hypothétiques posées par la comparaison des langues romanes. A ce moment, les textes du bas-latin, cessant de constituer un simple complément d'information pour la méthode comparative, viennent confirmer les thèses de celle-ci.

Ne perdons pas de vue que les textes à eux seuls, si riches soient-ils en formes intéressantes, ne nous livrent jamais un système, que les traits qu'ils présentent ne peuvent être correctement interprétés que grâce aux résultats de la comparaison. Mais les deux sources se complètent avantageusement, et les textes constituent, dans la mesure où nous nous en servons avec la précaution voulue, un document précieux dont les comparatistes ne disposent pas pour l'indo-européen et dont nous nous proposons de faire largement usage dans certains chapitres de cette étude.

Le problème du parfait fort Dans la présente thèse, nous appliquons la méthode comparative à un problème particulier et très délicat, dans lequel elle pourra seule, pensons-nous, permettre de voir clair; il s'agit du problème que pose le parfait fort dans les langues romanes.

On est convenu d'appeler « fort » un parfait ou son paradigme lorsque l'accent tonique se trouve tantôt sur le radical, tantôt sur une autre syllabe (*hábui*, *habúerunt*, *habuísti*; *díxi*, *dixísti*; *bíbi*, *bibísti*); on l'oppose au parfait « faible », dont l'accent ne se trouve jamais sur le radical (*amávi*, *amásti*). En principe, les parfaits en *u*, les parfaits en *s* et les parfaits radicaux sont forts en latin et restent forts en roman commun. Les autres parfaits forts du latin — les parfaits à redoublement (*momórdi/momordísti*), les parfaits en *-didi* (*crédidi/credidísti*) — rejoignent en roman commun l'un de ces trois types de parfait fort ou bien passent à un type faible. A ce point de vue, *fui*, qui est fort en latin (*fu-* étant considéré comme le radical), occupe une place à part en roman commun puisqu'il y est toujours accentué sur le radical.

Dans les parfaits forts, on distingue habituellement les « formes fortes », accentuées sur le radical (*hábui*, *díxi*, *bíbi*), et les « formes faibles », accentuées sur une des syllabes suivantes (*habuísti*, *dixísti*, *bibísti*); quant aux formes accentuées sur le suffixe *u* (*habúimus*, *habúerunt*, *habúeram*, etc.), qui représentent simplement une variante des formes faibles mais que, dans cette étude, nous sommes obligé de traiter à

part, nous proposons de les appeler « formes médianes ». En latin, les 1^{re} et 3^e personnes du singulier sont fortes dans tous les parfaits forts. Les 1^{re} et 3^e personnes du pluriel du parfait de l'indicatif, les trois personnes du singulier et la 3^e du pluriel du parfait du subjonctif, du plus-que-parfait de l'indicatif et du futur parfait sont fortes dans les parfaits radicaux et sigmatiques, médianes dans les parfaits en *u*. Sont faibles la 2^e du singulier et du pluriel du parfait de l'indicatif, la 1^{re} et la 2^e du pluriel du parfait du subjonctif, du plus-que-parfait de l'indicatif et du futur parfait et toutes les formes du plus-que-parfait du subjonctif de tous les parfaits forts. La 3^e personne du pluriel du parfait de l'indicatif des parfaits radicaux sera traitée d'emblée du point de vue de la forme qu'elle présente en roman commun d'une part et chez Plaute d'autre part, c'est-à-dire avec l'accent sur le radical, respectivement avec la pénultième brève, et non pas telle qu'elle se présente en latin classique, avec la pénultième longue.

		Parfaits en <i>u</i>	Parfaits en <i>s</i>	Parfaits radicaux
Pft. ind.		<i>habui</i> habuisti <i>habuit</i> HABUIMUS habuistis HABUERUNT	<i>dixi</i> dixisti <i>dixit</i> <i>diximus</i> dixistis <i>dixerunt</i>	<i>bibi</i> bibisti <i>bibit</i> <i>bibimus</i> bibistis <i>biberunt</i>
Pl.-q.-pft. sbj.	1	habuissem	dixissem	bibissem
Pl.-q.-pft. ind.	1	HABUERAM	<i>dixeram</i>	<i>biberam</i>
	4	habueramus	dixeramus	biberamus
Futur pft.	1	HABUERO	<i>dixero</i>	<i>bibero</i>
	4	habuerimus	dixerimus	biberimus
Pft. sbj.	1	HABUERIM	<i>dixerim</i>	<i>biberim</i>
	4	habuerimus	dixerimus	biberimus

Précisons d'emblée que ni en latin ni en roman commun ni dans les langues romanes, la différence entre parfaits forts et parfaits faibles et la différence de place de l'accent entre formes fortes, formes médianes et formes faibles du parfait fort ne sont pertinentes. Que le parfait soit faible ou fort, cela ne change en effet rien à sa valeur, à la place qu'il occupe dans le système des temps. L'opposition entre *pótui*, *potúimus* et *potuísti*, par exemple, réside dans les désinences *-i*, *-imus*, *-isti*, qui sont pertinentes; mais l'accent est ici superfétatoire.

Le parfait fort dans les langues romanes pose plusieurs problèmes particuliers. Les voici en bref.

Quel était le suffixe d'un parfait fort en roman commun? On sait, et nous le verrons encore en détail, que le système des suffixes du parfait, tel que nous l'avons en latin, a subi de profonds changements. Le problème est de savoir, pour chaque verbe, quelle est la forme du roman commun.

Dans la plupart des cas, la question se résout sans peine par la comparaison des langues romanes. Mais il se présente, parmi quelques autres, le cas épineux du parfait du latin *volo*. Les langues romanes semblent nous indiquer deux types, celui qui serait basé sur **bólwi* et celui qui serait basé sur **ból̥si*. En faisant la critique des formes, comme nous l'avons faite plus haut pour *posso*, *puedo*, *pot*, *puis* et *posc*, nous devons examiner ce qui est du roman commun et ce qu'il convient de considérer comme un produit tardif de l'une ou de l'autre des langues romanes. Un examen approfondi montrera que le type **ból̥si*, dans les deux langues où nous le trouvons, le vieil-italien et le vieux-français, a été amorcé différemment, donc indépendamment, à savoir en italien dans les formes fortes seulement et en français dans les formes faibles d'abord et ensuite dans les formes fortes. C'est dire que le vieil-italien *volsi* et le vieux-français *vols* sont des créations tardives dont le parallélisme est fortuit et que seul **bólwi* mérite d'être situé en roman commun (cf. p. 43 ss.).

En vieux-français et en roumain, les formes faibles de beaucoup de parfaits forts en *ui* présentent un suffixe *u* (vieux-français *tu valus*, roumain 2 *ținuși*), alors que partout ailleurs, même en français à côté du thème en *u*, on rencontre essentiellement des thèmes de formes faibles dont le suffixe remonte à un *ĩ* latin (vieux-français *poĩs*, italien *potesti*, vieil-espagnol *podiste*, vieux-portugais *podeste*). Qu'est-ce que nous sommes en droit de considérer comme appartenant au roman commun? D'aucuns ont établi un rapprochement entre la forme roumaine et la forme française en *u* et considéré qu'il y a là une origine commune et par conséquent un fait du roman commun. Peut-être ont-ils abouti à cette conclusion par des raisonnements empruntés à la méthode de la géographie linguistique et en considérant le français et le roumain comme deux aires latérales conservant des faits anciens et émergeant d'une formation plus récente, celle que caractérise le suffixe *i*. Peut-être aussi le fait qu'en roumain et en français le suffixe *u* semble dû à la même cause, l'influence du participe passé en *-utum*, a-t-il fait croire à un état ancien, remontant au roman commun. Or, précisément le fait que ce suffixe s'explique à l'intérieur du roumain et à l'intérieur du français par une action analogique et que dans les deux langues il apparaît aujourd'hui comme parfaitement régulier lui enlève bien des chances d'être ancien. Ce qui est ancien, c'est le participe passé en *-utum*, que nous retrouvons en Gaule, en Italie et en Dacie, mais seuls le français et le roumain en ont fait usage, en développant parallèlement mais indépendamment le thème à suffixe *u* du parfait. Le thème ancien, qui remonte au roman commun, est au contraire celui en *i*, anomal en vieux-français et inexistant en roumain, mais qu'attestent les autres langues romanes.

Les formes médianes, qui en latin portent l'accent sur le suffixe *u* (*habúimus*, *habúeram*, etc.), posent aussi un problème. L'évolution de *ui* à *wi* en latin vulgaire suppose dans ces formes-là un déplacement de l'accent soit sur la voyelle suivante soit sur la voyelle du radical. Qu'en a-t-il été? Et qu'est-il advenu du suffixe? Quel rôle a pu jouer l'analogie

des formes correspondant aux formes médianes dans les parfaits radicaux et sigmatiques (*bibimus, biberam; diximus, dixeram*)? Ce sont là des questions qui nous touchent de près et que pourtant les romanistes ne se posent guère, du moins sur le plan du roman commun. Nous essaierons d'y répondre au chapitre IV.

Le problème principal posé par le parfait fort des langues romanes concerne l'opposition des formes fortes et des formes faibles. En effet, si les formes fortes, par exemple de l'italien (*potti, tenni, tacqui, dissi*), découlent tout naturellement de la forme correspondante du latin, il n'en va pas de même des formes faibles (*potesti, vieil-italien podesti, tenesti, tacesti, dicesti*), dont le développement phonétique à partir du latin pose un problème qui n'a encore trouvé aucune solution satisfaisante. Des difficultés du même ordre surgissent dans les autres langues romanes. Des formes faibles comme le vieux-français *podist, pois, tenis, taisis, desis*, ne sont en aucun cas issues des formes qui leur correspondent en latin. Ceci est vrai également de *podiste* et de *teniste* en vieil-espagnol, de *sabes* et *aucies* en vieux-provençal. On le voit, il se pose là un problème semblable à celui qui fut résolu par **agŭstu*; une forme intermédiaire entre celle du parfait fort du latin et celle du parfait fort des langues romanes doit expliquer ces dernières. C'est donc, ici encore, la grammaire comparée qui la fournira.

Chose curieuse et significative, ce problème central, dont la solution dépend de la grammaire comparée, fut posé pour la première fois par un indo-européaniste, M. A. BURGER (Etudes, 101 ss.), à propos de formes anormales du latin. M. BURGER esquisse une solution du problème, mais son hypothèse exige d'autres preuves que celles qui sont tirées du latin. « Il faudrait, pour la justifier, conclut-il (p. 123), examiner le détail, d'une extrême complexité, des faits romans; on laissera aux romanistes la tâche de le faire, si l'idée leur paraît utilisable. » Et c'est précisément à cette idée que se rattache la présente étude.

De nombreuses recherches ont été consacrées à ces problèmes et à d'autres touchant le parfait fort. Cependant, presque toutes passent à côté du but. C'est-à-dire que leurs auteurs, ne prenant en considération qu'une seule langue à la fois, manquent de vue d'ensemble et aboutissent, du point de vue du roman commun, à des résultats qui sont fatalement contradictoires et par conséquent insuffisants pour déceler l'origine des formes anormales. Parmi les études spécialement consacrées à la morphologie du verbe, ou plus particulièrement du parfait, il convient de citer celles de I. ŠIADBEI, A. PROCOPOVICI, A. LOMBARD et de F. SCHÜRR pour le roumain, de J. STÜRZINGER pour le rétoroman, de V. NANNUCCI pour l'italien, de J. SUBAK et de M. L. WAGNER pour le sarde, de H. SUCHIER, C. CHABANEAU, A. RISOP, F. NEUMANN, L. CZISCHKE, W. ESSLER, R. EKBLOM, E. TRARBACH et P. FOUCHÉ pour le français dans son ensemble, de J. STÜRZINGER, G. DOUTREPONT et P. MARCHOT pour le dialecte wallon, de E. SCHENKER et K. F. T. MEYER pour le vieux-provençal, de J. BOURCIEZ pour le gascon, de A. ZAUNER pour le béarnais, de A. GASSNER, P. FOUCHÉ et R. K. SPAULDING pour le vieil-espagnol,

de A. KUHN pour l'aragonais et de F. A. COELHO, E. B. WILLIAMS et H. MEIER pour le portugais. E. G. WAHLGREN, K. FOTH, H. SCHMID et G. RYDBERG, parmi d'autres, envisagent certains aspects du parfait fort pour l'ensemble des langues romanes. F. G. BANTA a publié une étude richement documentée sur les formes du bas-latin. Il ne nous a pas été possible de consulter les ouvrages de F. HANSEN sur la conjugaison du vieil-espagnol, du léonais et de l'aragonais.

Si l'emploi de la grammaire comparée semble souhaitable pour l'étude du parfait fort en roman commun, il ne va pas sans de sérieuses difficultés et sur certains points nous n'arrivons pas à des solutions définitives. — Malheureusement pour nous, le parfait fort contient un groupe de phonèmes, *ui*, qu'on retrouve très difficilement en dehors de ce parfait qui est précisément l'inconnue du problème. Des mots comme *aqua*, *tenuis*, *bellua*, **ekkw-istu*, *manuarium*, *jenuarium* ne nous sont que d'un faible secours parce qu'ils ne présentent que rarement la même suite de phonèmes et la même accentuation que les formes du parfait fort. En outre, l'évolution phonétique des désinences et des formes verbales s'opère souvent en dehors des lois normales.

Le plan et le champ de cette étude

Le plan de cette étude a été conçu de la façon suivante : Nous avons prévu deux parties bien distinctes. Dans la première, nous tâcherons d'établir ce que fut le parfait fort en roman commun, par la comparaison du parfait fort de quelques verbes bien attestés dans les principales langues romanes. L'image que nous obtiendrons ainsi du parfait fort en roman commun sera confrontée avec des formes anormales tirées de textes en bas-latin. Dans la seconde partie, nous retracerons brièvement l'histoire du parfait fort dans chaque langue romane, en prenant comme base et comme point de départ le parfait fort du roman commun.

Disons d'emblée que sous aucun rapport nous ne prétendons offrir une étude complète du parfait fort dans l'ensemble des langues romanes et en roman commun. Le sujet est vaste et notre documentation présentera forcément des lacunes. Il va sans dire que nous ne nous sommes pas borné à l'étude des langues communes et que nous devons fonder nos recherches également sur les dialectes. Cependant — bien que pleinement conscient qu'en méthode comparative plus les termes de comparaison sont nombreux, plus les inductions sont précises — nous n'avons pas pu songer, dans le domaine dialectal, à dépouiller entièrement la masse considérable des monographies qui ont paru et qui continuent de paraître; et, pour tout dire, nous n'avons pas cru de notre devoir de le faire. Partant du principe que, pour la reconstitution du roman commun, ce sont les faits anciens qui sont les plus instructifs et que les faits actuels à eux seuls ne suffisent pas, nous nous sommes contenté d'examiner de près quelques dialectes qui sont particulièrement intéressants à cet égard (par exemple le wallon, l'aragonais, l'aquiléen) et avons ainsi rassemblé dans la première partie de cette étude le matériel qui nous semblait strictement nécessaire pour établir solidement notre

thèse. Nous ne doutons guère que de plus amples recherches sur le plan dialectal, loin d'infirmier notre thèse, en eussent fourni bien d'autres confirmations; mais ces recherches, auxquelles nous ne nous sommes pas livré, sans rien ajouter d'essentiel, auraient tout au plus contribué à faire de cet ouvrage un catalogue, ce qui n'était pas notre but. Cette remarque vaut aussi pour le choix des textes du bas-latin qui ont fourni les exemples à notre deuxième chapitre.

Qu'on ne s'étonne pas, dans la seconde partie, de ne trouver aucune mention de quantité de faits et de problèmes que relèvent et reprennent pourtant toutes les grammaires depuis de nombreuses années. La raison en est que, en retraçant l'évolution du parfait fort dans chaque langue romane, nous n'avons traité que les questions que notre thèse est susceptible d'éclairer directement, c'est-à-dire ce qui s'explique par le système du parfait fort en roman commun, mais avons laissé de côté tout ce qui ressortit plus particulièrement à l'histoire et au système de chaque langue romane.

La notation phonétique Nous avons adopté pour les formes hypothétiques du roman commun une notation phonétique qui tienne compte du système phonologique de cette langue. Nous notons par *w* la semi-voyelle provenant de l'ancienne voyelle *u* en hiatus (**pôtwi*), par *k'* et *g'* la mouillure de *k* et *g* devant *i* ou *e* (**k'éra*, **tak'ísti*, **trag'ísti*), par *ɥ* la mouillure d'une consonne devant *y* (**mulére*, **dúrnu*, **maşóne*), par *b̥* un *b* affaibli en fricative bilabiale (**debére*) ou l'aboutissement du *u* latin (**b̥əlwi*). Nous supprimons le *h* initial (**abére*) et le *m* final (**gránde*) et nous signalons explicitement la voyelle ouverte (**abísti*) et la voyelle fermée (**débwi*) sous l'accent.

PREMIÈRE PARTIE

LE PARFAIT FORT EN ROMAN COMMUN

CHAPITRE I

LE PARFAIT FORT EN ROMAN COMMUN

Il s'agit ici d'analyser une série de formes verbales dans les langues romanes afin de déterminer le système flexionnel du parfait fort en roman commun. De tous les parfaits que nous allons analyser, le plus instructif par rapport au problème qui nous occupe et le mieux attesté nous paraît être celui de *posse*; c'est par lui que nous commençons.

Les formes fortes de *potui*

Considérons d'abord les formes fortes du parfait, le vieil-italien 1 *potti*, 3 *potte*, le vieux-français 1 *poi*, 3 *pout* et *pot*, le vieil-espagnol 1 *pude*, 3 *pudo*, le portugais 1 *pude*, 3 *pôde*, le vieux-provençal 1 et 3 *poc*.

En italien, le *u* latin devant voyelle, devenu la labio-vélaire *w* en roman, a entraîné le redoublement de la consonne précédente, à laquelle il s'est assimilé : *tenui* : *tenni*, comme *manuaria* : *mannaia* (=« hache »), *jenuarium* : *gennaio* ; après gutturale, l'assimilation n'a pas eu lieu : **ekkw-îstu* : *questo*, *tacui* : *tacqui*. Dans le cas de *potui*, nous avons affaire à une autre consonne que dans les exemples précédents, mais le redoublement de cette consonne dans le vieil-italien 1 *potti* et 3 *potte* semble bien indiquer qu'il y avait à l'origine 1 **pôtwi* et 3 **pôtwit*.

Nous ne pouvons guère analyser le vieux-français 1 *poi*, faute d'exemples autres que les formes parallèles *toi*, *oi*, etc., *cruï*, *dui*, etc. En revanche, 3 *pout* (attesté dès la Vie de saint Alexis), dont le *u* semble être un reflet du suffixe *w* (cf. *saup* en vieux-provençal), et *pot*, courant en francien, représentent certainement l'aboutissement de **pôtwit*; il ne fait dès lors guère de doute que *poi* est également l'aboutissement normal de **pôtwi*.

Le vieux-provençal *poc* doit-il son *c* final à l'évolution phonétique du groupe *-ui* — c'est la thèse de SCHULZ-GORA (p. 96/97) — ou bien le tient-il, par analogie, des verbes présentant le groupe *-cui* (type *tacui*, provençal *tac*), comme le soutient KÖRTING (p. 258)? Cela importe peu; il nous suffit de savoir que *poc* représente **pôtwi*, **pôtwit*.

Les formes fortes de l'espagnol et du portugais ont fait couler beaucoup d'encre. Cela tient à l'apparente incohérence qui règne dans les voyelles radicales des parfaits forts. De nombreux romanistes se sont efforcés d'y mettre de l'ordre et de trouver une raison à cet état de

choses. — Dans le parfait *potui*, toutes les formes fortes espagnoles sont du même type : 1 *pude*, 3 *pudo*, c'est-à-dire du type à radical en *u*. Ce *u* est-il phonétique ou analogique? S'il est analogique, il ne peut l'être selon un autre verbe, car aucun parfait fort en vieil-espagnol, à part *pude*, ne présente régulièrement *u* aux formes fortes. Ce n'est que plus tard, au XVI^e siècle, que le *u* se généralise, et, semble-t-il, d'après *pude*. Y a-t-il analogie d'après les formes faibles? Un peu plus bas, nous serons en mesure de le nier catégoriquement. Il suffit pour l'instant de constater que les formes faibles sont en *o* ou en *u* et que, s'il y a eu une action analogique entre formes fortes et formes faibles de ce verbe, elle part par conséquent plutôt de celles-là que de celles-ci. Il ne semble donc pas que le *u* du radical des formes fortes soit dû à une analogie. Deux thèses expliquent le type *pude-pudo* par des faits phonétiques. L'une, qui a été émise à plusieurs reprises (FOERSTER, Beitr., 506/7; FOUCHÉ, Parf. cast., 77-78; GARCÍA DE DIEGO, 209; HANSSEN, Gram. hist., § 251), attribue dans ce parfait et dans d'autres un certain rôle à l'infléchissement de la voyelle radicale sous l'influence soit du *i* final de la première personne du singulier, soit du groupe *ie* de la 3^e personne du pluriel, soit des deux à la fois. L'influence du *i* de la première personne pourrait certes expliquer l'alternance *u/o* dans *pude/podiste*, mais point l'alternance *o/a* que nous trouvons dans les types *ove/aviste*, *sope/sapiste* des premiers textes. L'autre thèse, proposée par MEYER-LÜBKE (Gr. d. l. r., II, § 284), ZAUNER (Altsp. El., § 16), GASSNER (Das altsp. V., § 402) et MENÉNDEZ PIDAL (Gr. hist. esp., § 120), est basée sur le fait qu'en espagnol le *u* suffixal des parfaits en *ui* peut affecter par métathèse la voyelle radicale. Dans le cas de *potui*, elle transforme le *o* du radical en un *u*, d'où 1 *pude* et 3 *pudo* (cf. vieux-portugais *poude*); les parfaits *habui* et *sapui* y trouvent aussi leur compte, comme nous le verrons plus loin. C'est par conséquent cette dernière thèse qui l'emporte et que nous adoptons pour les formes fortes espagnoles. Mais, comme le problème des voyelles radicales touche aussi les formes faibles et s'éclaire surtout par elles, nous nous réservons d'en poursuivre et clore l'examen plus loin. Nous posons donc à la base de *pude* et *pudo* les formes **pōtwi* et **pōtwtit*.

Le portugais offre des faits plus complexes que l'espagnol. En vieux-portugais, chez Constancio, le paradigme est encore (selon FOERSTER, Beitr., 506/7)

pude
pudeste ou *podeste*
poude (seule forme)
pudemos ou *podemos*
podestes (seule forme)
puderão ou *poderão*,

tandis qu'aujourd'hui la voyelle radicale est uniformément *u*, sauf à la 3^e personne du singulier où elle est *ô* : *pude pudeste pôde pudemos...*

— On a expliqué le *u* du radical par l'influence du *i* final de la 1^{re} personne du singulier (FOERSTER, Beitr., 506/7; Nunes, cité par KUHN, Rom. Phil., I, 429). H. MEIER (Ensaïos, 31-54) repousse cette thèse en alléguant que la première personne du parfait portugais montre au contraire une tendance très marquée à abandonner son individualité et à s'adapter aux formes des autres personnes; pour lui, le radical en *u* dans les parfaits *pude* (*potui*) et *pus* (*posui*) viendrait des formes faibles, dans lesquelles il suppose, avec MEYER-LÜBKE (Gr. d. l. r., II, § 284), un passage normal de *o* inaccentué à *u*. KUHN (Rom. Phil., I, 429) fait remarquer que ce passage de *o* à *u* n'apparaît normalement pas dans l'orthographe (*dobrar*, *sorriso*) ni dans les autres formes des verbes en question (*poder*, *podido*, *podendo*, *podia*) mais précisément dans les parfaits forts et les temps qui en sont dérivés (plus-que-parfait, imparfait du subjonctif, futur du subjonctif). — Ce qui nous paraît instructif, c'est le paradigme de Constancio, qui montre bien que les formes fortes ont dû avoir le radical en *u* avant les formes faibles. Le même paradigme nous donne une forme très intéressante, 3 *poude*, dans laquelle, semble-t-il, la voyelle radicale est affectée par la métathèse du *w*, comme en espagnol. A la première personne, nous pouvons supposer un procès analogue, **pôtwi* devenant **poudi*, auquel se sera cependant ajoutée l'influence du *i* final, d'où *pude*. Le *u* radical phonétique de cette forme se sera ensuite étendu par analogie aux autres formes du parfait, à l'exception de la 3^e personne du singulier, qui garde la diphtongue phonétique, sans doute à cause du danger d'homonymie avec la 1^{re} personne. — C'est ainsi que nous interprétons les données du vieux-portugais, où il y aurait donc eu à l'origine une évolution analogue à celle du vieil-espagnol, puis, en plus, l'influence du *i* final de la 1^{re} personne :

portugais :	* <i>pôtwi</i>	—————>	* <i>poudi</i>	—————>	<i>pude</i>
	* <i>pôtwit</i>	—————>	<i>poude</i>		
espagnol :	* <i>pôtwi</i>	—————>	<i>pude</i>		
	* <i>pôtwit</i>	—————>	* <i>pude</i> / <i>pudo</i>		

Dans les deux langues, les formes faibles évoluent à part. — La forme moderne 3 *pôde* en face de 1 *pude*, comme 3 *pôs* en face de *pus*, est refaite d'après 1 *fiz* / 3 *fêz*, 1 *estive* / 3 *esteve*, etc.

Ces considérations nous amènent à poser au départ du portugais les formes **pôtwi* et **pôtwit*.

Des formes probantes nous font défaut pour le rétoroman, le sarde et le roumain.

L'accord de cinq langues, à savoir le vieil-italien *potti*, *potte*, le vieux-français *poi*, *pout*, *pot*, le vieux-provençal *poc*, le vieil-espagnol *pude*, *pudo* et le vieux-portugais *pude*, *poude*, nous permet d'affirmer que les formes fortes en question remontent toutes au roman commun **pôtwi*, **pôtwit*, latin *potui*, *potuit*.

Les formes faibles

de *potui*

Considérons à présent les formes faibles de
potui : l'italien 2 *potesti* (dialectal : *podesti*), sbj.
potesse (dialectal : *podesse*), le vieux-français
 2 *poïs*, *poüs*, sbj. *poïsse*, *poüsse*, le provençal 2 *poguist*, sbj. *pogues*, le
 gascon sbj. 6 *podesen*, le vieil-espagnol 2 *podiste*, *pudiste*, sbj. *podiesse*,
pudiesse, le vieux-portugais 2 *podeste*, *pudeste*, et le rétoroman ancien
 sbj. *podess*.

On explique couramment l'italien *potesti* par une chute du *u* suffixal devant l'accent (cf. MEYER-LÜBKE, It.Gr., 256; ROHLFS, Hist.Gr.d.it. Spr., I, 481; II, 358), à cause de la consonne radicale simple, qui contraste avec la double consonne des formes fortes. Cette explication paraît juste en ce sens que, si le *u* n'était pas tombé, la consonne radicale aurait été redoublée comme c'est le cas de *gennaio* (*jenuarium*), *mannaia* (*manuaria*) tandis que *venisti*, sans *u*, aboutit à *venesti*; ou bien le *u* aurait laissé des traces après gutturale sous forme d'une semi-voyelle *w* telle que nous la trouvons dans *questo* (**ekkw-îstu*) et *iguale* (*aequalem*). Tout se présente en effet comme si le latin classique *potuisti* avait passé, avant que le groupe - *tw* - ne fût devenu - *tt* -, par un stade intermédiaire **potîsti* pour aboutir au toscan *potesti*, à l'émilien *podesse* (MONACI, 197.3), au vénitien *podesse* (VON WARTBURG, Racc., 14. 71) et au milanais *podes* (Girard Pateg, TOBLER, Das Sprg.d.G.P., 35). Le *d* intervocalique de l'italien du nord atteste bien un *t* intervocalique latin, qui s'est sonorisé et qui est ensuite tombé dans certaines régions (cf. le vieux-lombard *poesse* SALVIONI, Annot. Lomb., 260; *poissi* ibid., 217; le vieux-ligurien *poëissemo* PARODI, Stud. Lig., 15, 26; *poes* Fra Giacomino da Verona, WIESE, § 175; *poesse* Bonvesin, VON WARTBURG, Racc., 7.96). En résumé, la forme faible italienne est basée sur un **potîsti*.

Le vieux-français présente pour ce verbe deux types de formes faibles : le type *poïs*, attesté de bonne heure par le sbj. *podist* (Fragment de Valenciennes, 11, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.) et le type *poüs*. — On a tenté d'expliquer les deux types en les faisant dériver respectivement de **potuisti* et de **potûisti* (cf. SUCHIER, Leod., 268-270). Cette hypothèse est mal fondée. Après la période classique, le *u* latin en hiatus était devenu semi-voyelle; il n'était plus possible que l'accent se reportât sur ce *u* puisque celui-ci formait avec la voyelle suivante une seule syllabe. L'Appendix Probi censure *uaqua* et recommande de prononcer *uacua*. Que *lui* (Floriant et Florete, 998, 2835) soit accentué sur le *u* et *lui* (Roman du Mont Saint-Michel, 3237) le soit sur le *i* (SUCHIER, Leod., 269) ne constitue pas un argument suffisant. Effectivement, les deux accentuations sont possibles, la diphtongue descendante *úi* peut passer à une diphtongue ascendante *uí*, et dans la Chanson de Roland *ui* assonne aussi bien avec *u* qu'avec *i*. Mais ce n'est là qu'un fait du vieux-français, c'est-à-dire un fait relativement récent, qu'on aurait tort de mettre en parallèle avec une forme latine comme *potuisti*. En outre un *u* bref latin aboutit normalement en roman à un *o* fermé et n'explique pas le *u* français dans *poüs*. Ajoutons enfin que le type *poüs* représente un développement particulier au français et plus précisément au dialecte francien.

On ne saurait donc le rattacher par une origine commune aux formes faibles en *u* du roumain (cf. p. 31). On l'a fréquemment expliqué par l'analogie du parfait *fui* (SCHWAN, 205; SCHWAN-BEHRENS, § 342.3; CHABANEAU, Hist. et th., 108; MEYER-LÜBKE, Gr.d.l.r., II, § 281; Hist. Gr.d.fr.Spr., § 334; MILLARDET, Ling., 419). Mais il s'explique sans doute aussi par l'analogie du participe passé **potûtu* (SUCHIER, Die fr.u.pr.Spr., § 51; NYROP, § 174; POPE, § 985); qu'on se reporte, pour s'en convaincre, à l'ouvrage de WAHLGREN qui traite de l'influence réciproque du participe passé et du parfait dans les langues romanes. Comme *poûs*, sur le participe passé ou sur *fui*, a été formé *volut* qui est, fait significatif, postérieur à *volst*. — Le type *poûs* est plus anciennement attesté (Fragment de Valenciennes); on le rencontre encore régulièrement chez Chrétien de Troyes, dans le Roman de la Rose et la Vie de saint Thomas; par la suite, son domaine se rétrécit et il ne se trouve bientôt plus que dans quelques dialectes de la périphérie : wallon sbj. *powissent* (NIEDERLÄNDER, 283), franco-provençal moderne sbj. *pwîšo* (DE LAVALLAZ, 235). En outre, et ceci est capital pour prouver son ancienneté, *poûs* est dans le système verbal français un type anomal. L'expliquer par une action analogique des formes fortes ou d'autres classes de verbes, comme le voudrait MEYER-LÜBKE (Gr.d.l.r., II, § 281 et W. MEYER, Beitr., 255/6), ou par celle de *podir* (KOSCHWITZ, Comm., 144) paraît en effet difficile; comme les formes faibles italiennes, on ne peut l'expliquer de façon valable que par l'amuïssement du suffixe *w* (CHABANEAU, Hist. et th., 127; SUCHIER, Die fr.u.pr.Spr., § 51; POPE, § 1024), donc en posant à l'origine du français la forme hypothétique **potûsti*.

Il faut que nous mentionnions ici les formes faibles wallonnes et picardes, dont l'interprétation est d'autant plus difficile que nous n'en connaissons pas la prononciation exacte. *Powissent* (NIEDERLÄNDER, 283) en est une, à laquelle nous pouvons ajouter celles d'autres verbes avec des graphies plus ou moins divergentes : 5 *awistes* (Geste de Liège, 15609, ESSLER, 5), *sauist* (Dial. Grég., SUCHIER, Leod., 258), *seuist* (Mousket, ibid., 285), *sawissent* (Stavelot, ibid., 279), etc. WILMOTTE (17, 562/3), DOUTREPONT (p. 91) et REMACLE (§ 25 et p. 194) observent dans le dialecte wallon qu'un *w* est introduit dans le voisinage de voyelles labiales afin de combler un hiatus : *auowerie*, *vowerie* (= *voerie*), *awost* (*augustum*), *owes* (*opus*). GOSSEN (§ 54) signale un fait identique dans l'ancien picard. Or WILMOTTE ajoute qu'il serait tenté d'interpréter de la même manière les parfaits *owist* et *powist* s'ils n'étaient pas expliqués déjà par SUCHIER. L'explication de SUCHIER, basée sur la distinction entre **potûisti* et **potuisti*, ne nous satisfaisant pas, nous préférons celle de WILMOTTE, en prenant donc pour point de départ la forme hypothétique que nous supposons pour le français : **potûsti*. Il n'est naturellement pas exclu que certaines formes faibles aient été refaites sur des formes fortes, par exemple *sauist* sur *sau*, *powist* sur *pof*, *vowist* sur *vof* (les deux derniers exemples nous ont été suggérés par M. K. Huber de Zurich). Mais il est des cas où cette explication n'est pas probante : 1) les cas très anciens où une action analogique des formes fortes sur les formes faibles semble quelque peu prématurée (*auuisset* Eulalie, 27,

KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.; *sauist* au XII^e siècle, Dial. Grég., SUCHIER, Leod., 258); 2) les cas où, en face d'une forme forte (3 *buit* de **bŷbwit*), nous trouvons deux formes faibles, dont l'une (*buist*) est manifestement refaite sur le thème de la forme forte, alors que l'autre (*bewist*) ne peut être que phonétique ou due à l'influence d'un autre verbe. On pourrait d'ailleurs aussi supposer une influence inverse, de la forme faible *sauist* sur la forme forte, ce qui aurait eu pour résultat *sau*. — Il reste une dernière explication : *dewist* et *bewist*, où *w* serait phonétique, auraient influencé *powist*, où le *w* serait par conséquent non phonétique. — Une grande prudence est nécessaire en ce qui concerne les formes faibles du wallon et du picard; toutes ne sont pas purement phonétiques, nous ne pouvons nous appuyer pleinement que sur un très petit nombre. En revanche, nous pouvons faire état de toutes pour le suffixe *i*, qui correspond donc à celui du type du vieux-français *pois*.

Le vieux-provençal a 2 *poguis*, sbj. *pogues*, mais l'analogie de *poc* peut facilement l'expliquer. En fait le gascon, dont le parfait fort est étroitement lié à celui du provençal, atteste des formes du type **potŷsti* : sbj. 4 *podesem* (MILLARDET, Rec., § 83), sbj. 6 *podesen* (Tarbes, charte de 1285, LUCHAIRE). Par ces trois dernières formes, nous sommes amené d'une part à voir en effet dans le provençal *pogues* une forme analogique et d'autre part à supposer une fois de plus, entre la forme du latin, type *potuisti*, et celles des langues romanes, une forme intermédiaire sans *u* suffixal : **potŷsti*.

La plupart des textes en vieux-castillan présentent pour ce verbe indifféremment et sans règle apparente *o* ou *u* au radical des formes faibles du parfait et des temps dérivés. Toutefois, dans plusieurs textes, et parmi les plus importants, nous constatons qu'aux formes fortes en *u* s'opposent assez régulièrement des formes faibles en *o*; c'est ainsi que le Libro de Buen Amor n'a que deux formes faibles en *u* (*pudiera* 254 b et *pudieres* 550 c) contre 13 en *o* (selon le lexique de H. B. RICHARDSON), Berceo, dans Milagros, 3 contre 18, le poème de Fernán González, 12 contre 31, les formes fortes étant généralement du type *pude* - *pudo* sauf chez Berceo, qui emploie aussi les formes refaites *podí* - *podió*. Dans le Cid, l'analogie a déjà agi, mais rappelons-nous l'état fâcheux de la tradition de ce texte; on n'en peut pas tirer de conclusions bien certaines. L'ancien dialecte léonais, qui est à bien des égards plus archaïque que le castillan, offre également un paradigme où les formes faibles tendent à conserver le *o* du radical : les documents du XIII^e siècle publiés par STAAFF en témoignent : l'unique forme forte du verbe en question est *pudo*; sur les onze formes faibles, sept ont conservé la voyelle radicale *o* (cf. STAAFF, 303). — Il est évident que les formes faibles en *o* sont les plus anciennes, non pas uniquement à cause de leur grand nombre dans les textes que nous venons de citer, mais aussi à cause de leur caractère anomal au sein du parfait espagnol; mais comment expliquer alors, du point de vue historique ou phonétique, l'opposition entre formes faibles en *o* et formes fortes en *u*? HANSEN (Gram. hist., § 251) dit : « Vacilan las formas de la clase de *pudieron*, *podieron*.

La *o* aparece particularmente en aquellos dialectos que no conocen la mutación de la vocal inacentuada. » MEYER-LÜBKE (Gr. d.l.r.II., § 284) et A. GASSNER (Das altsp. V., § 385) estiment que, dans le parfait *ove/oviste*, la voyelle radicale de la 3^e personne du pluriel s'est fermée sous l'influence de l'élément *-ie-* de la terminaison. *Ovieron* serait donc devenu *uvieron* et les autres formes faibles de ce verbe auraient été contaminées. Cette hypothèse, sans doute valable dans le cas de *uvieron* et dans quelques autres, ne donne cependant pas entière satisfaction; elle n'explique pas les formes faibles les plus anciennes de ce même verbe, celles que nous rencontrons déjà au X^e siècle dans les Gloses de Silos : *abieret*, *auieret*, *abierat* (MENÉNDEZ PIDAL, Orig., § 75.6), et à Oña : *abimos* (ibid.), ni une forme faible de *sapui*, également dans les Gloses de Silos : *sapieret* (ibid.); elle n'explique pas le passage de ces formes au type à voyelle radicale *o*; elle est infirmée par une étude de SPAULDING, qui démontre, en s'appuyant sur une statistique détaillée, que la voyelle *u* se généralise plus rapidement dans les formes fortes que dans les formes faibles; enfin le verbe qui nous occupe, *potui*, avec ses formes faibles en *o*, reste mystérieux. — Si en revanche, reprenant la loi phonétique citée à propos des formes fortes et que caractérise l'influence du suffixe *w* sur la voyelle radicale, nous l'appliquons au type des formes faibles en *o*, *podiste*, qui est manifestement le plus ancien, nous devons supposer un point de départ **potĩsti*, car *potuisti* aboutirait, aux termes de cette loi, à *pudiste*. **Potĩsti*, comme archétype des formes faibles de l'espagnol, est d'autant plus vraisemblable que nous avons été amené à le supposer également pour les formes faibles du gascon, du vieux-français et de l'italien.

En portugais, les faits sont moins explicites, mais ce que nous venons de constater en espagnol permet d'y voir plus clair. Les formes en *u*, *pudeste*, *pudemos*, etc., qui sont les formes actuelles, sont dues à l'analogie de 1 *pude*. Les anciennes formes faibles avaient la voyelle radicale *o* (cf. CORNU, Die port. Spr., § 323; NUNES, 321 ss.), exactement comme *poder*, *podido*, *podendo*, et étaient issues, au même titre que celles-ci, de formes romanes sans suffixe *w*. Aux formes faibles tirées de *Constancio* et citées plus haut, nous pouvons ajouter *podesse* (ZRPPh. 25,304; cité par GAMILLSCHEG, Stud., 296 ss.).

Citons encore les formes rétoromanes sbj. *podess* (Alton, Proverbi, tradizioni ed aneddoti delle valli ladine orientali, Innsbruck 1883; cité par GAMILLSCHEG, Stud., 201), sbj. *pudessan* (AGI. 7,149 ss.; cité par GAMILLSCHEG, ibid., 203), sbj. *pudes* (Bifrun, VELLEMAN, 1077) et sbj. 1 *podess* (texte engadinois de 1744, VELLEMAN, 1077). Ces formes semblent bien faire partie d'un type dérivé de **potĩsti*; elles s'opposent à une forme forte aujourd'hui disparue, 3 *pous* (Bifrun, Mc. 6.5 VELLEMAN, 1076), influencée par *vous* (de *volui*, passé au type sigmatique).

L'accord des formes faibles de l'italien, *potesti* (dans le nord *podesti*), du français, *podist*, *pois*, de l'espagnol, *podiste*, du portugais, *podeste*, du gascon, *podesen*, et du rétoroman, *podess*, établit qu'en roman commun la forme faible de *potui* devait être sans suffixe : **potĩsti*. — Enfin,

l'analyse des formes fortes d'une part, des formes faibles d'autre part, nous autorise à poser, pour le parfait *potui*, le paradigme roman commun **pôtwi/*potĩsti* en face du paradigme latin *potui/potuiſti*.

Il est donc erroné de supposer, avec MEYER-LÜBKE et ROHLFS, que la chute du suffixe *u* aux formes faibles ne s'est produite qu'en italien. Cette chute, comme nous venons de le démontrer, les autres langues romanes la supposent aussi. D'ailleurs, dans une réédition italienne de sa grammaire, en 1927 (Gr. stor. d. l. it., 196/7), MEYER-LÜBKE envisage ce problème sous un angle plus large et annonce dans une certaine mesure notre point de vue lorsqu'il pose, pour expliquer l'italien, le paradigme

tacui
tac(u)isti
tacuit
tac(u)imus
tac(u)istis
tacuerunt

et remarque à ce sujet : « ... le quali basi son richieste oltre che dall'italiano, anche da altri idiomi neolatini. »

volui Soumettons au même examen le parfait de *velle* : *volui*.

Il convient cependant de déterminer d'abord l'origine des formes sigmatiques qui caractérisent ce parfait en vieux-français et en vieil-italien.

L'italien *volsi* (pour *vल्ली*) est, d'après ROHLFS (Hist. Gr. d. it. Spr., II, § 581), une formation par analogie faite en italien, comme *dolsi*, *tolsi*, *valsi*, *solsi*, sur des parfaits sigmatiques latins ou romans. La même explication vaut sans doute pour les formes sigmatiques de *volui* en vieux-français : 3 *volst*, sbj. *volsisse*, *volsist* (Vie de saint Alexis); sbj. *volsist*, *volsisses*, *volsissiez* (Vie de saint Thomas); *volsist*, 5 *volsistes* (Wace, Brut). Nous ne croyons pas qu'il soit possible d'admettre un paradigme **bōlsi/ *bolsĩsti* en roman commun, parce que les formes sigmatiques françaises et italiennes se sont constituées différemment et sans rapport direct entre elles. En vieux-français, le suffixe *s* s'est d'abord introduit aux formes faibles (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 289), tandis que les formes fortes sans *s* prédominent jusqu'à la fin du XII^e siècle. La langue de la Chanson de Roland, du Psautier d'Oxford, des sermons de saint Bernard (ms. de Paris), de la Vie de saint Thomas et la langue de Wace (dans le roman de Brut) opposent systématiquement les formes fortes sans *s* aux formes faibles avec *s*. La Séquence de sainte Eulalie ne présente que des formes fortes, toutes dépourvues de l'*s*. La Vie de saint Alexis fait toutefois exception, l'opposition y est moins nette, ce qui ne prouve du reste rien contre l'ensemble; la 3^e personne du singulier *volst* s'y trouve à plusieurs reprises (aux vers 54, 80, 95, 286, 384), mais STOREY signale (§ 92) que le manuscrit de Hildesheim ne connaît que la graphie *volt*, qui est de beaucoup la plus fréquente

en anglo-normand. L'italien, s'opposant sur ce point au français, n'introduit l's que dans les formes fortes conformément au paradigme régulier des parfaits sigmatiques (cf. plus loin) : 1 toscan *volsi* (MONACI, 85⁷.39), vieux-milanais *vos* (Girard Pateg, TOBLER, Das Sprg. d. G. P., 35), 3 piémontais du XII^e siècle *vols* (MONACI, 10.74), lombard *volse* (MONACI, 47.183), émilien *volse* (MONACI, 132.43), aquiléen *volse* (MONACI, G. 160), ombrien *volse* (MONACI, 146⁶.198), *volse* (Dante, PARODI, La rima; Cellini), 6 romagnol *volzero* (MONACI, 125.98), *volsero* (Pulci, MEYER-LÜBKE, It. Gr., § 472). On ne rencontre pas l's dans les formes faibles : émilien 2 *volisti* (MONACI, 101¹.22), milanais *voliste* (MUSSAFIA, Darst. d. altmail. M., 28), sbj. toscan *volesse* (MONACI, 82².171), vieux-lombard *uolisse* (SALVIONI, Annot. lomb., 217), *voles* (Girard Pateg, TOBLER, Das Sprg. d. G. P., 35), *volese* (Prov. que dic., RAPHAEL, § 52), *volese* (Piceno, XII^e s., SAVI-LOPEZ, 5). Ces exemples démontrent que le parfait sigmatique de *volui* s'est amorcé différemment en vieux-français et en vieil-italien. Dans les deux cas, il est dû simplement à des actions analogiques tardives. Il n'affecte donc en rien la forme de ce parfait en roman commun, où nous supposons **bôlwi*.

L'évolution des formes fortes **bôlwi* et **bôlwit* dans les langues romanes est claire, bien qu'elle ne soit pas identique à celle d'autres mots présentant le groupe -*lw-* + voyelle (cf. latin *calvus* = italien *calvo*, français *chauve*, provençal *calv*, espagnol et portugais *calvo*; latin *malva* = italien *malva*, français *mauve*, provençal, catalan, espagnol et portugais *malva*, roumain *nalbă*; latin *silva* = italien *selva*, vieux-français *seuve*, provençal, catalan, espagnol et portugais *selva*, vieux-logoudorien *silva*; selon REW., n° 1532, 5274, 7920). En italien, l'l du radical est redoublé au même titre que le t de **pôtwi*: 1 *volli*, 3 *volle*. En français, **bôlwi*, en passant par **bolli*, **bol'i*, aboutit à 1 *voil*, et **bôlwit* aboutit à *volt*, à quoi correspond le gascon 3 *bolt* (Gontaud, XIV^e siècle, J. BOURCIEZ, 127). Les formes provençales *volc* et *volg*, la forme wallonne *vof* (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 281) sont également régulières. Pour le rétoroman, nous ne disposons, en fait de formes fortes, que d'un type sigmatique, aujourd'hui disparu, 3 *uous* (Bifrun, Math. 27.34; Mc. 3.13; Hébr. 12.17; 11.24; VELLEMAN, 1091). En espagnol, ce verbe a été remplacé par *querer*. — En ce qui concerne les formes faibles, la comparaison de *volesti*, forme courante et normale en italien, du vieux-français sbj. 3 *uolissie* (Horn, ms. 0, 1144), *voulisse* (Faits merv. de Virg., BRUNOT, 449), *volist* (Dial. Grég., SUCHIER, Leod., 260), *volist* (Partonop., FOUCHÉ, Le v. fr., § 171), *volissent* (Villehardouin, ibid.), du franco-provençal moderne sbj. *ulišo* (DE LAVALLAZ, 236), de l'engadinois ancien sbj. 3 *uules* (Bifrun, Math. 5.40, VELLEMAN, 1092), sbj. *uulessen* (Bifrun, Act. 13.43, VELLEMAN, 1092) ainsi que du gascon sbj. 6 *bolessan* (Bordères, charte de 1252, LUCHAIRE) et de la forme à désinence analogique *bolosen* (doc. de Bagnères, 1260, J. BOURCIEZ, 72) indique bien un prototype **volŕsti*. Vu la concordance de toutes ces formes faibles, le provençal *volgues* ne peut être qu'une forme créée par voie analogique sur *volg* pour uniformiser le paradigme. — L'explication habituelle du type français *volis*, ainsi que du type

tenis, que nous verrons plus loin, est basée sur l'hypothèse que le *w* de **bolwǫsti* est tombé ou s'est assimilé à la consonne précédente (POPE, § 1011; SUCHIER, *Die Fr. u. pr. Spr.*, § 51). NEUMANN au contraire (Ü. e. Satz Doppelf., 406, note; *Die Entw.*, 171-173) prétend que le *w* n'a pas du tout disparu et que nous devons supposer en vieux-français **volvis* et **tennis*, qui auraient laissé des traces dans les formes fortes du type *tinvet*, *vinvet*, qu'il considère comme refaites. Quant aux formes faibles du type *volis*, elles seraient dues à l'analogie de formes fortes phonétiques comme *voil*, *volt*, *tin*, *tint*. A ces deux explications de vieux-français *volis*, nous préférons la nôtre, parce qu'elle est basée sur la comparaison des langues romanes et qu'elle permet d'intégrer *volis* au système du roman commun. — Le parfait dont sont issues, soit directement soit en subissant une action analogique postérieure, les formes de ce verbe dans les langues romanes doit donc être posé sous la forme de **bōlwi*/**bōlǫsti*.

valui Du parfait *valui* on attend une évolution parallèle à celle de *volui*, mais elle s'en écarte beaucoup en français. Le vieux-provençal *valg* est la forme attendue; en italien, ce parfait a passé au type sigmatique *valse* (Boccace), *valse* (Barsegapè, E. KELLER, § 66), ligurien *valsse* (PARODI, *Stud. Lig.*, 15, 25) et aquiléen *valse* (HAUMER). En espagnol, *valui* a passé de très bonne heure à un paradigme entièrement faible, tandis qu'en vieux-portugais la forme forte **valve* peut sans doute être déduite du plus-que-parfait *valvera*, du subj. *valvesse* et du futur parfait *valver* (HUBER, *Altport. El.*, § 403). En vieux-français, **vail* et **valt*, qui eussent été l'aboutissement normal de *bālwi* et *balwit*, se confondaient avec 1 *vail* et 3 *valt* du présent, tandis que *vueil* de **bōlo* et *vuelt* de **bōlet* étaient distincts de 1 *voil* et 3 *volt* du parfait. Ils ont donc été éliminés et ne sont attestés nulle part. Peut-être ont-ils d'abord été remplacés par des formes sigmatiques **vals* et **valst*, qui ne sont cependant pas attestées à notre connaissance (une forme *chalst*, latin *caluit*, est citée par SCHWAN-BEHRENS, § 404, mais sans référence). En tous cas, ils ont été finalement remplacés par le type faible en *u*, *valúi* (Wace, *Brut*, 1943), *valút* (Chrétien, *Yvain*, 3323), qui résulte comme *poüs* d'une action analogique tardive proprement française et non, comme le pense SUCHIER (*Leod.*, 269), d'un prototype roman **valú(i)sti*. Malgré ces transformations successives, il reste quelques formes faibles qui représentent l'état ancien : subj. *valissent* (Barl. Jos., 177.8, FOUCHÉ, *Le v. fr.*, § 167), *Ne l'empira qui valist un boton* (Aspremont, 2594), *valist* (Renclus de Moiliens, 207, FOUCHÉ, *Le v. fr.*, § 167), *valist* (Geste de Liège, III.490.27255, FOUCHÉ, *Le v. fr.*, § 173), *valisse* (Geste de Liège, E. DIETZ, 96) et *valist* (Myst. V. Test., I, 3142, FOUCHÉ, *Le v. fr.*, § 173). Elles sont d'autant plus probantes qu'elles sont isolées et anormales. Le type auquel elles appartiennent se retrouve dans d'autres langues, dans le vieux-castillan *valiestes* (Cid, 2867, 3238, 3314), *valiesse* (Berceo, *Milagros*, 9 d), *valist* (Fernán González, 105 d), *valiese* (ibid., 216 c), dans le vieil-aragonais *balexe* (Yuçuf, 11 b), dans le vieux-léonais *ualiesen* (STAAFF, § 66), dans le vieux-portugais *valeste* (NUNES, 334 ss.),

dans le vieux-gascon subj. *balos* (Soule, 1252, J. BOURCIEZ, 150), dans l'italien *valesti* et dans certains dialectes franco-provençaux modernes subj. 1 *vališo* (DE LAVALLAZ, 237). Le provençal *valgues* est dû à l'analogie de *valg*. — Il est permis de poser pour le roman commun le paradigme **bálwi*/**balísti*.

sustuli *Sustuli* latin a été remplacé par **tóllwi* refait sur *tollo*, comme l'attestent le vieil-italien *tulle* (MONACI, 50.209), le romain *tolle* (VON WARTBURG, Racc., 30.247), le vieux-français *toil* (Horn, ms. 0, 1419), *tult* (Fragment de Valenciennes, r^o, 28), que KOSCHWITZ (Comm., I, 151) considère cependant comme un présent, *tolrent* (DIEZ, II, 230), le vieux-provençal *tolc* (Flamenca, 290) et le vieux-gascon *torc* (Cartulaire de Bigorre, J. BOURCIEZ, 151). — En fait de formes faibles, le vieux-français nous donne *tolissent* (Ps. de Cambridge, 30.14, WAHLGREN, 206), *tolist* (Wace, Brut, 202), *tolis* (ibid., 2378), *tolistes* (Gerars de Viane, 2250, WAHLGREN, 206), *tolist* (Marie de France, I, 80, éd. Roquefort). Nous avons en outre le gascon *toros* (Bagnères, 1260, LUCHAIRE, 34), l'italien *togliesse* (Boccace, II, 16). — L'opposition *toil*/*tolist* en français, *torc*/*toros* en gascon, *tulle*/*togliesse* en italien est probante et nous amène à poser pour le roman commun le paradigme **tóllwi*/**tollísti*. Dès lors on s'explique facilement l'espagnol *tolliesse* (Cid, 1788) et *tolliste* (Berceo, Milagros, 230 d). — Aux formes françaises du type *tolust* (Brut, 9325, WAHLGREN, 207), nous attribuons la même origine qu'à *pois*. Mentionnons que des formes sigmatiques de ce verbe se rencontrent d'une part dans des documents médiévaux italiens, *tolse* (Cron. deli Imperadori, VON WARTBURG, Racc., 11.27), romain *tulze* (ibid., 29.55), toscan *tolse* (MONACI, 112.159) et d'autre part en vieux-français, par exemple dans le Roman de la Rose, *tousis* (10330). En vieil-italien, le suffixe *s* ne se trouve que dans les formes fortes, en vieux-français, dans la règle, que dans les formes faibles. Il s'agit donc, comme dans le cas de *volui*, de formations tardives et indépendantes l'une de l'autre.

tenui A 1 *tenni* et 3 *tenne* s'oppose régulièrement en italien *tenesti*, qui, phonétiquement, ne peut remonter à *tenuisti*; de même à 1 *ting* et 3 *tint* du vieux-français, dont la voyelle a été influencée par celle de 1 *ving* et de 3 *vint*, s'oppose tout aussi régulièrement *tenis* (cf. *detenist* Doon de la Roche, 1448; *tenissent* Wace, Brut, 1255; 2 *tenis* Ps. d'Oxford, 72.23, MEISTER, 48/49; *tenisse* Horn, 2367; *tenist* Horn, 1342; *tenist* C. Nouv., 1.91, BRUNOT, 450; *tenimes*, GOERLICH, Der burg. D., 138). En face de l'espagnol *tuvo* ou *tuvo*, qui n'est pas forcément phonétique (cf. WILLIAMS, Pret. of P. ter, 243-244), se trouve *teniesse* (Berceo, Milagros, 720); en face du vieux-provençal *tinc* se trouve subj. 3 *tenes* (Donat prov., STENGEL, 26.35-36). Citons encore l'aragonais *tenieron* (S. Juan de la Peña, UMPHREY, 37) et en rétoroman moderne le subj. *taness* (STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 49). Nous en déduisons que le paradigme du roman commun devait être du type **ténwi*/**tenísti*.

sapui

Dans le parfait de *sapere*, *sapui* et *sapuit* forment le point de départ de toutes les formes fortes, avec cette particularité que dans la Romania occidentale le suffixe est déplacé par anticipation, d'où les formes très typiques du vieux-provençal : *saup* (Flamenca, 100), *saub* (Sainte Foi d'Agen, 230). Le même phénomène se trouve à la base de l'espagnol *sope* (Cid), *sopo* (Cid), *sobo* (Alexandre, 213), du portugais *soube*, du vieux-milanais *sope* (MUSSAFIA, Darst. d. altmail. M., 29) et du vieux-piémontais *sof* (MONACI, 10.46). *Sapui* est représenté en vieux-français par *soi*, *sapuit* par *sot*, dès la Vie de saint Léger, ou *sout* (Vie de saint Alexis, 273; Roland, 1024). *Sappe*, attesté en génois (FLECHIA, 160), en romagnol (MONACI, 50.237) et dans le sud, serait la forme attendue pour l'italien en général. Le toscan *seppi* est un simple accident. — L'italien ne connaît pas plus le redoublement de la consonne radicale aux formes faibles de *sapui* qu'à celles des parfaits forts étudiés précédemment. Nous trouvons couramment des formes telles que le sicilien *sapissinu* (MONACI, 133.72), le toscan *sapesti* et le ligurien *sapem* (PARODI, Stud. lig., 15.25). Dans le nord, le vocalisme n'a pas subi l'altération qui caractérise les formes fortes : le piémontais *savesen* (MONACI, 10.68) s'oppose au type *sof*. De cette forme piémontaise, nous pouvons rapprocher sbj. 1 *saves* et sbj. 2 *savisi* dans la vallée d'Antrona (NICOLET, § 188), le bergamasque *savese* (LORCK, 54-60), le vénitien *savissi* (VON WARTBURG, Racc., 13.35), le rétoroman ancien sbj. 1 *saues* (Bifrun, 1 Cor. 13.2, VELLEMAN, 1070) et moderne *savess* (STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 49) et le frioulan *se o saves*, *o lares* («= wenn ich wüsste, ginge ich », Paluzza, Friaul; cité par ROHLFS, Das rom. habeo-Fut., 143). En vieil-espagnol, nous nous trouvons en présence de deux types de formes faibles, le type **sapiste* et le type *sopiste*. Le premier, attesté dans les textes les plus anciens, *sapieret* (Gloses de Silos, MENÉNDEZ PIDAL, Orig., § 75.6), dans le poème d'Alexandre, *sabieron* (1715 c, J. KELLER), *sapiessen* (ibid., 900, FOTH, 250) et en vieil-aragonais, *sabiesse* (Princ. de Morea, 387), *xabieron* (Yuçuf, 61 b), cadre tout à fait, par la façon dont il s'oppose au thème des formes fortes et pour peu que nous partions d'un **sap̃sti* et non d'un *sapuisti*, avec la loi phonétique que nous avons appliquée déjà au parfait espagnol et qui est basée sur l'influence qu'exerce le suffixe *w* sur la voyelle radicale. Le second type, répandu dans tous les textes castillans, doit donc être considéré comme analogique des formes fortes. Les formes phonétiques de l'espagnol sont appuyées par celles du gascon *sabom* (J. BOURCIEZ, 72), sbj. 1 *sabossi* (MILLARDET, Rec., § 85), pl.-q.-pft. *sabora* (Comptes de Riscle de 1482, J. BOURCIEZ, 93), du provençal *sabes* (Cercalmont, BARTSCH, Chr. pr., 47.29), *sabessa* (Peire de Vilamur, BARTSCH, Chr. pr., 406.29) et du catalan 2 *sabist* (DE MOLL, § 332; toutefois sans référence), sbj. *sabessi* (GUARNERIO, Dial. cat. d'Alghero, § 150), type que FOUCHÉ (Morph. hist. Rouss., 154 ss.) explique par un amuïssement du suffixe *w*. Le français présente ici également deux types : le type francien en *u* (*saiüs*, *seüs*, *soüs*) et le type à suffixe *i* que nous trouvons essentiellement dans les dialectes picard et wallon (*sauist* Dial. Grég., SUCHIER, Leod., 258; *sawissent* Stavelot, ibid., 279). Le franco-provençal nous

fournit aussi des formes de ce type; parmi les patois valaisans (cf. GAUCHAT, JEANJAQUET, TAPPOLET, T. phon., col. 339 et 317), celui de Nendaz (25) et celui de Savièse (26) ont *šăěšđ* (= *sapuissem*), infinitif *šă.i*; celui d'Evolène (30) a *šă(v)igšđ* tendant vers *šăvikšđ*, infinitif *šăvēi* (*š* vient de *s* latin; la terminaison *o* est analogue). Les autres patois de la Suisse romande offrent des formes correspondant au français moderne *je susse*, qui remonte au type francien. — Le parfait de *sapere* est donc représenté dans plusieurs langues romanes par des formes faibles que caractérise l'absence de suffixe et qui remontent à un archétype roman commun **sapłsti*, alors que toutes les formes fortes se réclament de **sápwi*.

habui

La forme forte issue de *habui* se signale dans l'Italie centrale et méridionale par le maintien de la voyelle radicale et le redoublement de la consonne : toscan *abbe* (MONACI, 142.214), ombrien *abbi* (MONACI, 4.11), romain *habbe* (VON WARTBURG, Racc., 30.58), sicilien *appe* (ibid., 40.1). Le sarde *appit* (MONACI, 8.4) se rattache à ce groupe. En piémontais, *habui* suit la même voie que *sapui* et aboutit à 3 *of* (MONACI, 10.14); en frioulan, nous avons *ob* dans un texte de 1355 (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 280). Quant à la forme toscane usuelle, *ebbi*, et aux formes de l'Italie septentrionale, *heve* (MEYER-LÜBKE, It. Gr., § 455), et méridionale, *ippe* (ibid.), dont on l'a rapprochée, elles ne remontent sans doute pas directement à *habui* (cf. à ce sujet MEYER-LÜBKE, It. Gr., § 455; Gr. d. l. r., II, § 280; OSTHOFF, 183-187; MOHL, § 103; D'OVIDIO et W. MEYER, § 95; CAIX, Orig., § 236; E. BOURCIEZ, El., § 91 c; ROHLFS, Hist. Gr. d. it. Spr., II, § 584). En provençal, la voyelle du radical est conservée (*ac*, *ag*, *aig*) de même qu'en gascon (*ac*, *hagro*). Elle subit en revanche l'influence du *w* en français et en espagnol, tout comme dans *sapui*. Nous avons donc en vieux-français *oi*, *ot*, *out*, *orent*, *ourent*, en vieil-espagnol *ove*, *ovo* et enfin en portugais *houve*, dans l'archipel du Cap-Vert *hóbe* (= « tén habido », COELHO, Os. dial., 140). — En italien, les formes faibles, toscan *avesti*, lombard *hauissi* (SALVIONI, Annot. lomb., 14, 217), *aves* (Fra Giacomino da Verona, WIESE, § 175), romagnol 2 *avest* (MUSSAFIA, Darst. d. rom. M., § 272), bergamasque 5 *aveseſ* (LORCK, 54-60), 2 *avisi* (Barsegapè, E. KELLER, § 60), *avissi* à Modica (A. Guastella, Canti pop. del circondario di Modica, Modica 1870; cité par ROHLFS, Das rom. habeo-Fut., 144), sicilien *avissi* (VON WARTBURG, Racc., 40.121), romain *havesse* (ibid., 30.110), se distinguent nettement par leur consonantisme des formes fortes *abbi* ou *ebbi* ainsi que des formes faibles refaites sur celles-ci, *ebbesti* à Pistoie (MEYER-LÜBKE, Gr. stor. d. l. it., § 217), *sbj. 2 appisse* à Naples (MUSSAFIA, Ein altneap. Reg. San., § 102). La même constatation peut être faite en ce qui concerne les formes faibles *auissi* et *auesse* du vieux sarde (WAGNER, Fl., 15, 22-23). En français, nous rencontrons d'une part les formes courantes *eüs*, *oüs* et d'autre part le type en *i* qui s'est conservé dans les parlers du nord, *auisset* (Sainte Eulalie, 27, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.), *avisse* (cité par MARCHOT, 344), namurois *auist* (WILMOTTE, 19, 84) et les variantes *ewist* (MARCHOT, 344) et *ouist* (Saint Léger,

88, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.), analogiques l'une du type *dewist* et l'autre des formes fortes *out* ou *ot*; il ne reste pas moins, dans ces diverses formes faibles, le suffixe *i*, sur lequel nous insistons parce qu'il nous autorise à ranger ces formes dans le type *pois* du vieux-français. Le bourguignon 2 *havest* et sbj. *haissions* (GOERLICH, Der burg. D., 137) et le franco-provençal sbj. 3 *aest* (DURAFFOUR, 148) représentent sans doute exactement des formes romanes sans suffixe, **abĭsti*, **abĭssemus* et **abĭsset*. Il en est de même pour sbj. 1 *avesse* (Cligès, 2323), qui se trouve dans le ms. S (Paris, B. N. 1374, début du XIII^e siècle), dont l'éditeur, W. Foerster, dit (p. XXVII): « Die Handschrift ist in Südfrankreich geschrieben, von einem Copisten, der mitunter die Vorlage nicht verstand, sich aber auch dann begnügt, die Zeichen der Vorlage mechanisch nachzumalen. » En espagnol, la forme faible du type **aviste* se rencontre dès les premiers textes et s'est maintenue par endroits jusqu'à la fin du moyen âge : *auieret* (Gloses de Silos, MENÉNDEZ PIDAL, Oríg., § 75.6), *abieret* (ibid.), *abimos* (Oña, ibid.), *auimos* (Rimado de Palacio, 1420, GASSNER, Das altsp. V., § 388), *avier* et *avieres* (Astronomie d'Alphonse le Sage, STAAFF, 312), léonais *auiesemos* (STAAFF, 312); elle est fréquente en aragonais : *auieron* (Princ. de Morea, 75, 260), *auieses* (ibid., 263), *auiesse* (ibid., 263, 277), *habieron* (Lettre du roi Pedro d'Aragon, 1343/46, UMPHREY, 37), *habiesse* (ibid.), *habiessen* (ibid.). HANSEN (Ü. d. altsp. Pr.) cite *avieron*, *aviesses*, *avies*, *aviessen*, *avieres* et *avier*. Le type *oviste*, analogique des formes fortes, prend une grande extension, mais les textes des « Orígenes » n'en donnent qu'un seul exemple, *ouisti* (document léonais de 1061), et prouvent par là que cette extension ne peut guère être antérieure au XI^e siècle. — Le portugais du Brésil et de Madère a conservé le pl.-q.-pft. *havera* : *si me contasses occulto, meu reino havera dar* (Romero, Cant. pop. do Brazil, I, 14; cité par ROHLFS, Das rom. habeo-Fut., 144), *de tudo qu'eu lhe pedisse, nada m'havéra negar* (« il ne me refuserait rien », Azevedo, Romanceiro de Madeira, 279; ibid.), alors que le portugais européen n'a aujourd'hui de formes faibles que celles qui se sont alignées sur *houve*. En ce qui concerne le catalan, GUARNERIO (Dial. cat. d'Alghero, § 148) nous donne le sbj. *avessi*. Le rétoroman possède aussi quelques formes du type en *i* : *tü havist* (Bifrun, Math. 18.32, STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 22), *havest* (Griti, Math. 18.33; 25. 27; ibid., 22), sbj. *hauessen* (Bifrun, 1 Cor. 11.31, VELLEMAN, 510), sbj. 3 *vess* (cité par GAMILLSCHEG, Stud., 202) et le sbj. moderne *avess* (STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 7). Pour le dalmate sbj. 1 *avás*, BARTOLI (II, col. 403) suppose un *hab(u)issem*. — Dans toutes les langues romanes, sauf le roumain, des formes faibles de *habui* sont attestées qui se rattachent par leurs traits phonétiques à un type **abĭsti*. Nous sommes ainsi en droit d'établir pour le roman commun le paradigme **ábwi*/**abĭsti*.

natus sum

Les parfaits de déponents latins ont disparu du système verbal à l'époque du roman commun. *Natus sum* dut être remplacé par une autre forme. Toutes les langues romanes démontrent par leur accord que la forme choisie en roman commun

fut basée sur le thème de l'inflectum, *nasc-*. Nous ne disposons que de trois formes fortes, celle du vieil-espagnol, *nasco* (Cid, 202, 245), celle du vieux-provençal, *nasc* (Giraud Riquier, éd. Pfaff, 17.109, DIEZ, II, 205), et celle du catalan, *nasc* (DE MOLL, § 332; sans référence), qui semblent venir toutes trois d'une forme à suffixe *u* : **náskwi*. Cependant ce type de forme forte semble avoir laissé des traces dans des formes faibles refaites comme vieux-français *nasqui* (Tristran, BARTSCH, Chr. anc. fr.; Huon de Bordeaux, *ibid.*), provençal *nasquet*, gascon *nasco* (J. BOURCIEZ, 156), vieil-espagnol *nasqué*, roumain *născuț*, et jusque dans le participe passé *nascu* du vieux-français (Chron. des ducs de Norm.) et *nascóit* du dalmate (BARTOLI, II, col. 404). Mais les formes faibles *naisceset* (Gloses de Silos, MENÉNDEZ PIDAL, Orig., § 75.5), *naiseren* (*ibid.*), *nasciste* (Hita, 713, W. MEYER, Beitr., 253) et d'autres de ce type en vieil-espagnol, *tu nassis* en bergamasque (LORCK, 54-60), *sbj. 3 naschiss* de l'engadinois moderne (VELLEMAN, 912) ainsi que les réfections sur ce thème, l'italien *nascette* et *nasceo*, le rétoroman *ell naschett* (STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 23) à rapprocher de *increschett*, le catalan 1 *naixi* (HUBER, Kat. Gr., § 211), l'asturien 3 *nacégo* (MUNTHE, 46), 1 *necín* dans le dialecte de Sanabria (KRÜGER, 65), le limousin 3 *naissé* (CHABANEAU, Gr. lim., 254), le provençal moderne 1 *neisseguère* (KOSCHWITZ, Gr. Hist. Fél., § 109) supposent en roman commun la forme faible sans suffixe **nask'ísti*. Ainsi, nous remplaçons, à l'origine des langues romanes, *natus sum* / *natus es* par **náskwi* / **nask'ísti*.

Après avoir passé en revue les principaux parfaits du type en *ui*, nous abordons quelques représentants du type sigmatique, où nous retrouverons une opposition des formes fortes et des formes faibles parallèle à celle qui caractérise les parfaits en *ui*.

dixi *Dixi* et *dixit* se sont maintenus sans altération notable; toutes les langues romanes en ont gardé des descendants directs : l'italien 1 *dissi*, 3 *disse*; le français ancien 1 *dis*, 3 *dist*; l'espagnol 1 *dixe*, 3 *dixo*; le portugais ancien 1 et 3 *disse*; le vieux-provençal 1 et 3 *dis*; le rétoroman ancien 3 *diss*; le vieux-roumain 1 *ziș*, 3 *zise*. — On a voulu voir dans l'italien *dicesti*, qui naturellement ne saurait être le résultat phonétique de *dixisti* (cf. latin *maxilla* : italien *mascella*; latin *exire* : italien *uscire*), une forme analogique d'après *tacesti*, *piacesti*, etc. (MEYER-LÜBKE, Gr. stor. d. l. it., § 217; WIESE, § 179). Cette hypothèse, capable sans doute d'expliquer l'état de choses en italien même, ne nous satisfait pas, car l'italien *dicesti* n'est pas la seule forme problématique; les autres parlers romans en ont aussi, pour le même verbe, que cette hypothèse n'éclaire nullement; le vieux-français *desist* (Roland, 1760), *desis* (Vie de saint Thomas, 3381), *disis* (Ps. d'Oxf., 88.3, FOUCHÉ, Le v. fr., § 146), *maldisis* (Ps. d'Oxf., BARTSCH, Chr. anc. fr.), *desist* (Raoul de Cambrai, 1604), *desistes* (Quatre Livres, 40, LANGSTROFF,

41 ss.), et le bourguignon *disimes* (GOERLICH, Der burg. D., 135), pas plus que l'italien *dicesti*, ne représentent du point de vue phonétique le latin *dixisti*. En effet, *dixisti* aboutirait en vieux-français à **dessist* ou **deissist* (cf. *exire*, *examen*, *exagium*, qui donnent respectivement *eissir*, *essaim*, *essai*); sbj. 3 *dissetz* (Passion, 179, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.) ne remonte pas, comme le croit E. DIETZ (pp. 11-12), à un *dixisti* mais appartient au provençal, où la forme faible est régulièrement refaite sur le thème de la forme forte *dis* (cf. *agues*, *pogues*, etc.), comme nous le montrerons par la suite; seule donc une forme romane sans suffixe **dik'isti* rend compte à la fois des formes italiennes et françaises; elle explique du même coup le vieil-aragonais *dizieron* (Yuçuf, 8 a, 25 d) et le vieux-provençal *dizessan* (Barlaam et Josaphat, BARTSCH, Chr. pr., 358.31). — Le témoignage de l'italien, du français, de l'aragonais et du provençal est suffisant pour nous permettre de conclure en faveur d'un parfait originairement basé sur un paradigme fort **dik'si*/**dik'isti*.

risi La forme forte *risi* du latin se maintient dans l'italien *risi*, *rise*, le français 1 *ris*, 3 *rist*, l'espagnol 3 *riso* et le macédo-roumain 1 *aruş*, 3 *aryse* (WEIGAND, 294; *u* = *i/â*). Mais les formes faibles sbj. 3 *reîst* (Chrétien de Troyes, Cligès, 824), *riest* (Sermons de saint Bernard, ms. de Paris, 19.20, FOUCHÉ, Le v. fr., § 172) de même que l'italien *ridesti*, sbj. *ridesser* (Boccace, VII, 7) et le rétoroman moderne sbj. 3 *riess* (VELLEMAN, 885) s'expliquent tout naturellement par **rid'isti*, c'est-à-dire par une forme sans *s* suffixal.

occidi Il en va inversement de *occidi/occidisti* dont les formes fortes, dans les langues romanes, dépendent d'un archétype avec suffixe, **okk'isi*: français 3 *occist* (Vie de saint Léger, 12), 3 *ocist* (Chrétien de Troyes, Yvain, 1200; Erec et Enide, 5343; Doon de la Roche, 220; Chron. des ducs de N., 3028; Raoul de Cambrai, 473; Chanson de Roland, 1390; Roman de la Rose, 5643), 6 *ocistrent* (Horn, 1138), *occistrent* (Livre de Marco Polo, 486), provençal 3 *aucis* (cf. APPEL; BARTSCH, Chr. pr.), italien moderne 3 *uccise*, italien ancien *aucise* (Prov. que dic., 30 a, 41 a, RAPHAEL, 34 ss.), *aucis* (ibid., 46 a), aquiléen *occise* (HAUMER), vénitien 3 *aucis* (MONACI, 53.181), sarde *ockisit* (WAGNER, Fl., 15, 16), megléno-roumain 1 *uţiş* (CAPIDAN, 165), tandis que rien n'indique que le *s* se soit introduit aux formes faibles en roman commun: italien *uccidesti*, français *ociessent* (Sermons de saint Bernard, ms. de Berlin, 385, 86, FOUCHÉ, Le v. fr., § 172), 2 *oceis* (Piramus et Tisbé, 744; Quatre Livres, 71.84, LANGSTROFF, 41 ss.), sbj. *oceist* (ibid., 135), *oceist* (Wace, Brut, 1374), *oceissent* (ibid., 2270), *oceist* (Chrétien, Erec, 243), *oceissent* (Chrétien, Yvain, 1108), *oceis* (Raoul de Cambrai, 2801), *oceissant* (Turpin, I, 280, 4, FOUCHÉ, le v. fr., § 172), 4 *oceïmes* (Roman en prose de Joseph d'Arimathée, RISOP, Stud., 126), 5 *oceïtes* (ibid.), provençal sbj. *aucies* (Le Parnasse Occitanien, 106; Rohegude, Toulouse 1819; DIEZ, II, 201), *Mas eu no'm mogra ges enguers Qui m'ausizes* (Guill. IX, Chansons, V, 72; éd. Jeanroy) = « Mais je

n'eusse pas bougé, quand on eût dû me tuer» (trad. Jeanroy) = littéralement « qui m'aurait tué = si quelqu'un m'avait tué, quand on m'aurait tué ».

**La syncope de l's
dans le vieux-
français *desis***

Nous sommes maintenant en mesure d'expliquer le passage en vieux-français du type *desis* au type *deïs* (*deïstes* Tristran, BARTSCH, Chr. anc. fr.; *deïst* Chrétien de Troyes, Erec, 2472; etc.).

Il est clair que *desis* ne pouvait pas aboutir à *deïs* par une évolution phonétique. Il y a donc eu une action analogique. L'analogie de *vi/veïs* a été suggérée mainte fois (CZISCHKE, 25-27; SUCHIER, Die fr. u. pr. Spr., § 51; EKBLOM, 8-10; FOUCHÉ, Le v. fr., § 148; MEYER-LÜBKE, Hist. Gr. d. fr. Spr., § 336; NYROP, § 182; POPE, § 1019; E. DIETZ, 12-14), mais elle n'est pas convaincante parce que *vidi* et *dixi* offrent trop peu de ressemblance (1 *vi/dis*, 3 *vit/dist*, 6 *vidrent/distrent*) pour expliquer une action analogique de l'un sur l'autre. On a aussi invoqué l'influence analogique des formes faibles syncopées du type *feïs*, qui apparaît déjà dans la Vie de saint Léger (*feïssent*, au vers 54). Or nous ne voyons pas comment ce parfait, d'un caractère si anomal (*fis/feïs*), aurait à lui seul entamé le type beaucoup plus cohérent de *dis/desis*, avec lequel il présente par ailleurs peu d'analogie et qui est appuyé par le type *duis/duisis*. Si une action analogique avait eu lieu entre ces deux types, elle se serait plutôt faite dans l'autre sens. — Une analogie rétablit en général une régularité; or, dans le cas de *deïs*, elle semble au contraire ajouter une irrégularité au paradigme *dis/desis*. Seule peut expliquer le passage de *desis* à *deïs* la présence de verbes où l's manquait dès l'origine aux formes faibles du parfait et qui, aux autres formes du parfait et aux autres temps, présentent une certaine analogie avec le verbe *dire*. *Voir* et *faire* n'entrent donc pas en ligne de compte, mais il reste, pour remplir ces conditions, le parfait de *rire* et de *occire*, *ris/reïs* et *occis/ocœïs*, auxquels s'ajoutent d'autres parfaits, que nous n'avons pas analysés dans ce chapitre, en particulier *sis/seïs* (*assist* saint Alexis, 97; Chrétien, Yvain, 255; *sist* Quatre Livres, 288, LANGSTROFF; *Queste del saint Graal*, 76.4; *seïst* Chrétien, Yvain, 3696; *Voy. de Charlemagne*, VORETZSCH, 301; *seïmes* Ps. d'Oxford, MEISTER, 49-50; *Quatre Livres*, 337, LANGSTROFF; *aseïst* *ibid.*, 31; *aseïssent* *Queste del saint Graal*, 75.22). L'influence analogique de ce groupe de parfaits explique fort bien le passage de *desis* à *deïs* et la généralisation de cette syncope, de proche en proche, à d'autres parfaits d'aspect semblable : *pris* et *mis*.

L'analogie du type *dui/deïs* a probablement joué aussi un rôle dans le passage de *desis* à *deïs*; on comprend dès lors que la syncope n'ait pas eu lieu là où **debïsti* conserve la consonne radicale et devient *dewis*, en particulier dans le domaine picard (Couronnement Renart flamand, SUCHIER, Leod., 285; Mousket, *ibid.*). — E. DIETZ (35-36) propose une autre explication de cette survivance de l's : dans le centre, *-istrent* devient *-irent* (à vrai dire ce fait est bien tardif !) et l's s'amuit dans la 1^{re} et la 3^e personne du singulier, de sorte que l's des formes faibles

n'est plus soutenu; dans le nord-est, la terminaison de la 3^e personne du pluriel est *-isent*, et l'*s* demeure par endroits devant *t* à la 3^e personne du singulier, de sorte que l'*s* des formes faibles est soutenu et reste plus longtemps. — Ces remarques font comprendre pourquoi l'analogie a agi dans un sens différent d'une part en francien, où l'on a *deïs* comme *oceïs*, d'autre part en picard, où l'on a au contraire *ocesis* comme *desis*.

traxi, scripsi
iunxi, tetigi

Les parfaits *traxi, scripsi* et *iunxi* se présentent dans les langues romanes comme *dixi* et *risi*, c'est-à-dire que les formes fortes maintiennent

la caractéristique du parfait, tandis que les formes faibles suivent une voie divergente, cela de manière systématique en italien, sporadique en français, en provençal et en espagnol.

Le vieux-français *trais* de *traxi* s'oppose à *sostraest* (Sermons de saint Bernard, ms. de Berlin, 163.21, FOUCHÉ, Le v. fr., § 172), *traïssent* dans

Tel fais amaine de cauch et de moilon
Ne le traïssent quatre destrier gascon

(Chevalerie Ogier, 10556 ss., éd. Barrois, Paris 1842; cité par Bédier, L. E., II, 320), *traïst* (Wace, Brut, 4071), *traïst* (Chrétien, Yvain, 2660), *retraïssent* (Chron. Val., FOUCHÉ, Le v. fr., § 174); en italien, la forme forte 3 *trasse* s'oppose au toscan *traesse* (Boccace), à l'aquiléen *trahesse* (HAUMER), à *tragese* dans les Marches (VON WARTBURG, Racc., 19.263), à *tracesi* (Prov. que dic., RAPHAEL, § 52; dans ce texte, ç représente g latin devant *e* ou *i*). En vieil-espagnol, nous avons l'opposition de *traxo* et de *rrerayesen* (Alexandre, 728 d, J. KELLER), *trayese* («entre el vulgo», GARCÍA DE DIEGO, 209), léonais *traïstes* (GARROTE, § 58). En provençal, nous ne pouvons pas nous appuyer de façon absolue sur l'opposition de *traiss*, la forme forte courante, et *trages* (Roman de Jaufre; M. Raynouard, Lexique roman, Paris 1838, p. 67), parce que cette dernière forme rime avec *poges* et que l'ancienne graphie provençale admet pour *gu* (de *w*) le simple signe *g*, même devant *i* et *e* (cf. CRESCINI, p. LVI). Cependant le fait que toutes les formes faibles de ce parfait que nous avons pu trouver en vieux-provençal sont du type *traisses*, analogique (cf. chapitre VIII), tend à prouver que n'a jamais existé le type **tragues*, qui serait également analogique et dont notre forme, *trages*, est supposée être une variante graphique. — A défaut de forme probante pour le vieux-provençal, les autres formes faibles que nous avons citées supposent en tous cas en roman commun **trag'ïsti* à la place de *traxisti*. Le rétoroman 3 *target* (STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 51) est sans doute refait sur une forme **targest* issue de **trag'ïsti* par métathèse.

En italien, *scrissi* s'oppose à *scrivesti*; en espagnol, *escriso* s'oppose à *escrivieron* (Berceo, Milagros, 26 d), *escriuieron* (Fernán González, 573 c), léonais *escriuisse* (STAAFF, § 66). Ajoutons le gascon *escrivios* (J. BOURCIEZ, 71), le catalan 2 *escrivires* (HUBER, Kat. Gr., § 211) et le rétoroman 3 *scriwett* (STÜRZINGER, U. die Conj. im Rät., 23), qui est

probablement une forme analogique d'après des formes faibles du type **scriwest*. Cela nous renvoie en roman commun à un paradigme **skrĩpsi*/**skribĩsti*.

En italien, pour *iunxi*, on a régulièrement le type faible attendu, sans *s*, *aggiungesse* (Boccace); en français, ce type est rare: *ajoinnessent* (Sermons de saint Bernard, ms. de Paris, 34.17, FOUCHÉ, Le v. fr., § 172), *joignisse* (document de 1310, BEHRENS, 88). Le provençal moderne semble avoir le même thème sans *s* dans *l jouneguère* (KOSCHWITZ, Gr. hist. Fél., § 109) avec terminaison refaite sur la 3^e personne du pluriel ou sur le plus-que-parfait.

De **tánk̃si* pour *tetigi* descendent directement le vieil-italien *tansi*, le vieux-français *tains*, le provençal *tais*; et de **tánk̃sit* l'espagnol *tanxo* (Cid, 1673); de **tang'ĩsti* et non de **tanksĩsti* descendent le provençal *taignes* (K. F. T. MEYER, 11-13), l'espagnol *tañiste* et le moyen-français *attaighis*.

Nous pouvons poser en principe pour le roman commun les paradigmes **tráksi*/**trag'ĩsti*, **skrĩpsi*/**skribĩsti*, **dũnksi*/**dung'ĩsti* et **tánk̃si*/**tang'ĩsti*.

CHAPITRE II

LE PARFAIT FORT DANS LES TEXTES DU BAS-LATIN

Nous avons relevé dans l'introduction méthodologique l'intérêt que peuvent présenter pour nous les textes latins et bas-latins en tant qu'auxiliaires de la grammaire comparée des langues romanes. Aussi allons-nous, dans le présent chapitre, examiner une série de ces formes écrites, contemporaines du roman commun.

Formes factices

et formes vivantes

L'envergure du remaniement dont le parfait fort fut l'objet entre la période classique et le départ des langues romanes suppose bien entendu un bouleversement des types de parfait, un brassage considérable, la suppression de formes et de types désuets ou périmés et des créations pour les remplacer. Ces créations peuvent être multiples. En effet, outre les formes nouvelles du parfait que suppose l'accord des langues romanes (p. ex. **tanksi*), les textes en offrent souvent d'autres pour le même verbe (p. ex. *tegeris*). Ainsi on rencontre *presi* et *prendiderunt* en face du latin *prehendi*, *parsi* et *parcui* en face de *peperci*, *currerunt* et *corruerunt* en face de *cucurri*, *spondit* et *spondidit* en face de *spopondi*, *tenderit* et *tendiderit* en face de *tetendi*, *eserim* et *ediderit* en face de *edi*. Cette multiplicité de formes n'est pas sans intérêt pour nous. Elle peut être, chez l'écrivain, le symptôme d'une hésitation entre plusieurs formes d'un verbe, au cas, bien entendu, où ces formes sont contemporaines les unes des autres (cf. dans le français d'aujourd'hui : *je m'assieds* et *je m'assois*, *je puis* et *je peux*, *je vais* et *je vas*, *il a passé à toute vitesse* et *il est passé à toute vitesse*). Elle peut aussi représenter les étapes d'une évolution, au cas où les formes en question se succèdent dans le temps. Seuls les textes bas-latins reflètent cette variété de formes si intéressante et si instructive, alors que la reconstruction par la méthode comparative ne nous livre en principe qu'une seule forme, celle qu'adoptèrent les langues romanes après avoir abandonné ou rejeté toutes les autres. En revanche, la forme donnée par la comparaison des langues romanes est sûrement une forme parlée, une forme vivante du roman commun, alors que les formes des textes bas-latins, contemporains du roman commun, sont peut-être des formes parlées, mais avant tout des formes écrites. Dans le cas de deux formes non classiques données par les textes

bas-latins (p. ex. *tanxi* et *tegeris*), la méthode comparative permet donc de faire le départ entre celle qu'on peut considérer comme ayant réellement fait partie de la langue parlée de l'époque (par conséquent *tanxi*, qui s'est perpétué dans les langues romanes) et celle qui est artificielle ou qui a pu avoir une existence précaire ici ou là (*tegeris*). Inversement, les formes du bas-latin qui coïncident avec celles que pose la grammaire comparée confirment ses résultats, c'est-à-dire confirment la justesse de ses reconstructions (Le comparatiste n'est pas à l'abri de toute erreur!). Elles donnent en outre des points de repère chronologiques, ce qui est précieux. Mais, quoi que dise MOHL (§ 10) sur la nécessité d'un caractère plus historique et archéologique des études sur le latin vulgaire et quoi que NIEDERMANN (p. 313 ss.) puisse tirer d'écrits rédigés sans prétentions littéraires ou linguistiques, en un bas-latin particulièrement authentique et conscient, comme la *Mulomedicina Chironis*, il ne faut pas songer, croyons-nous, à corriger les résultats de la grammaire comparée par les textes, la grammaire comparée restant une méthode plus sûre et plus rigoureuse que toutes les données basées sur les formes latines et bas-latines, avec lesquelles, vu leur nombre et leur diversité, on prouverait — et on a tenté de prouver — n'importe quoi. Aussi notre intention, dans ce chapitre, est-elle simplement d'étayer de formes écrites bas-latines notre hypothèse développée au chapitre précédent, et, à l'aide de cette hypothèse, de chercher à démêler toutes ces formes et à les placer dans un rapport et dans un ordre logiques.

Mais dans quelle mesure les formes écrites reflètent-elles des formes de la langue parlée? Voilà qui est difficile à dire et qu'il serait pourtant important de savoir. Dans tous les cas, nous devons nous montrer prudent. On surestime facilement la valeur des textes bas-latins, en matière de linguistique, et on est trop souvent enclin à échafauder sur eux de vastes théories et à en tirer de subtiles statistiques. N'oublions tout de même pas que les textes bas-latins ont été rédigés en majeure partie par des écrivains qui avaient l'ambition d'écrire le latin, qu'ils avaient appris à l'école mais qu'ils ne possédaient qu'imparfaitement. De là proviennent de nombreuses formes qui veulent être classiques mais ne le sont pas et qui n'appartiennent pas pour autant à la langue parlée; ce qui n'est pas classique, dans ces textes, n'est donc pas forcément du latin vulgaire. Une proportion importante peut-être des formes écrites qu'on relève avec empressement et qui font l'objet de spéculations savantes appartient à cette catégorie, c'est-à-dire n'a jamais eu d'existence réelle en dehors des textes, voire d'un seul texte. Cette réserve étant faite, nous pouvons d'une façon générale considérer les formes écrites dites incorrectes comme un reflet, plus ou moins lointain évidemment, du langage parlé, et cela même s'il se présente, pour un verbe donné, deux types de formes écrites. L'hésitation entre le type *rumpit* et le type *rupuit* apparaît non seulement à l'intérieur de l'œuvre de saint Augustin, où elle pourrait être à la rigueur un accident (*erumperunt* BANTA, 50; *dirrupuerunt* ibid., 48; *corrupuerit* ibid., 49), mais dans d'autres textes aussi; le type *rumpit* se trouve chez saint Jérôme (BANTA, 78), Orose (ibid., 91), Tite-Live (ibid., 87), Cyprien (ibid., 65), dans les

Glossaria Amploniana (ibid., 72), le Glossarium Ansileubi (ibid., 73), les Leges Visigothorum (deux fois, ibid., 86), l'Itala (ibid., 81) et la Mulomedicina Chironis (ibid., 58), — le type *rupuit* dans les Carmina latina epigraphica (*erupuit* ibid., 57) et chez Grégoire de Tours (*pro-rupuerunt* ibid., 76). Le type *rupuit*, moins fréquent que le type *rumpit* il est vrai, a des chances d'être plus qu'un pur accident; il peut avoir été, comme l'autre et en même temps que l'autre, un type vivant, bien que peut-être à un degré différent. Si, pour prendre un autre exemple, l'apparition du thème *fund-* et l'apparition du thème *fus-* se succèdent dans le cadre d'une évolution du parfait de *fundere* — ce qu'il faudrait encore prouver — il est bien possible que les deux thèmes aient fait partie de la langue parlée. Si enfin beaucoup de ces formes écrites n'appartenaient pas à la langue parlée, on ne saurait expliquer qu'il s'y dessine l'évolution générale et les tendances si nettes que nous allons retracer tout à l'heure.

La limite entre les formes factices et les formes vivantes ne peut naturellement pas être tracée maintenant, elle dépend du résultat de cette étude. Pourront être regardées comme vivantes les formes qui font partie de l'évolution du parfait, telle qu'elle résulte de l'aboutissement dans les langues romanes.

L'évolution du parfait fort entre le latin et le roman commun

Dans une refonte importante, comme celle du parfait latin à l'époque du roman commun, il convient de distinguer théoriquement deux aspects essentiels, qui se succèdent à la fois dans le temps et dans l'ordre de cause à effet : 1) la disparition d'éléments anciens; 2) l'apparition d'éléments nouveaux. Pratiquement, bien entendu, les deux aspects sont souvent inséparables, le passage d'une forme à une autre pouvant avoir pour effet à la fois la suppression de l'élément ancien et l'adoption d'éléments nouveaux. Confrontons à présent le parfait fort en latin (point de départ) et en roman commun (aboutissement).

Un bref examen révèle d'une part la disparition, en tant que types, des parfaits redoublés, des parfaits de déponents et de presque tous les parfaits radicaux, d'autre part, comme le chapitre précédent tend à le montrer, diverses modifications du thème et l'adoption d'un système d'oppositions entre formes fortes et formes faibles par la généralisation des suffixes *u* et *s* aux formes fortes et par leur suppression aux formes faibles. Exemples :

latin : <i>tetigi/tetigisti</i>	roman commun : * <i>tánkʰsi</i> /* <i>tang'ʰsti</i>
<i>natus sum/natus es</i>	* <i>náskwi</i> /* <i>nask'ʰsti</i>
<i>habui/habuisti</i>	* <i>ábwi</i> /* <i>abʰsti</i>
<i>occidi/occidisti</i>	* <i>okk'ʰsi</i> /* <i>okk'idʰsti</i> .

Nous allons tenter maintenant de suivre cette évolution dans les formes bas-latines.

**L'accroissement
du type des
parfaits radicaux**

La plus ancienne tendance innovatrice que révèlent les textes bas-latins consiste dans la suppression des types de parfaits archaïques et leur remplacement par d'autres types, plus courants.

Le premier en date à disparaître est sans doute le parfait à redoublement, puisque, déjà en latin, sa disparition est chose faite dans les composés (cf. latin *contudi*) et s'amorce dans les verbes simples (*tenui* remplace l'ancien *tetini*). Les parfaits à redoublement aboutissent d'abord tout naturellement, par haplologie, à

3 currit (Hist. Apollonii regis Tyri, BANTA, 79)

6 currere (Arnob. adv. Gent. IV.4, RÖNSCH, 288)

currenit (Mulomed., 158.5)

currerunt (Gl. de Reichenau, HETZER, 166)

curristi (Tertullien, Fug. 12, RÖNSCH, 288)

currisset (S. Jérôme, BANTA, 78), en face du latin *cucurri*

penderit (Mulomed., 198.1), en face de *pependi*

sponderit (Prov. 17.18, RÖNSCH, 288)

spondit (Grégoire de Tours, BONNET, 420), en face de *spopondi*

tegeris (Mulomed., 276.24), en face de *tetigi*

tenderit (Mulomed., 77.10), en face de *tetendi*.

Le résultat de ces transformations revient, dans tous les cas sauf celui de *tegeris*, à une réduction du thème du perfectum à celui de l'infectum, c'est-à-dire que ces verbes entrent dans la catégorie des verbes à parfait radical sans alternance (type *bibo-bibi*), lesquels ont sans doute servi de modèles. A ce groupe viennent s'ajouter, en adoptant le thème de l'infectum, ceux des parfaits redoublés dont le thème ne pouvait pas s'assimiler à celui de l'infectum par haplologie seulement :

caderunt (Gl. de Reich., HETZER, 166)

cadisset (Gl. de Reich., HETZER, 166; Form. Sal. Merk., BANTA, 68),
en face de *cecidit*

fallit (Gl. de Reich., HETZER, 166), en face de *fefelli*

tangit (ibid.), en face de *tetigi*,

des déponents qui se constituent un nouveau parfait par l'adjonction de désinences du parfait au thème de l'infectum :

confiderunt (Liv., XLIV, 13, RÖNSCH, 288), en face de *confisus sum*

diffidissem (Quintil. Decl., 287, RÖNSCH, 288), en face de *diffisus sum*,

de très nombreux parfaits radicaux à alternance qui adoptent également le thème de l'infectum :

adiceris (Mulomed., 138.2), en face de *adieci*

confringeram (Grégoire de Tours, BONNET, 419), en face de *congregi*

contunderit (Mulomed., 22.22), en face de *contudi*
derelinquit (Gl. de Reich., HETZER, 165)
derelinqueris (Prov. 4.6, RÖNSCH, 287), en face de *dereliqui*
agerunt (L.R.U., STÜNKEL, 47)
agerit (Leges Visigothorum 3, BANTA, 85), en face de *egi*
facerit (L.R.U., STÜNKEL, 48; Turanius Rufinus, BANTA, 96), en face
 de *feci*
funderat (Gl. de Reich., HETZER, 165)
fundisset (Grégoire de Tours, BONNET, 419)
effunderunt (Ps. 105.38, RÖNSCH, 287), en face de *fudi*
linistis (Vulgate, Ezech. 13.12, BANTA, 102), en face de *levi*
praeumperit (Mulomed., 31.7), en face de *praeurupi*
relinquerit (L.R.U., STÜNKEL, 47; Mc. 10.29, RÖNSCH, 287), en face
 de *reliqui*
scinderunt (Grégoire de Tours, BONNET, 419), en face de *scidi*
sinnissent (Ennodius, BANTA, 67), en face de *sivi*
tollet (L.R.U., STÜNKEL, 49)
tollerat (Leges Visigothorum, 8, BANTA, 86)
tullisset (Grégoire de Tours, BANTA, 75)
tollisse (Digesta Justiniani Augusti, RÖNSCH, 289), en face de *sustuli*
uincisti (Gl. de Reichenau, HETZER, 165), en face de *uici*.

Il semblerait, si nous en croyons les textes, que quelques parfaits en *u* et en *s*, sans être pourtant des parfaits archaïques mais probablement par simple imitation de ceux-ci, ont aussi, par la réfection du thème et l'abandon du suffixe, adopté le type des parfaits radicaux sans alternance. Mais il n'en est rien. Les nombreuses formes faibles et médianes sans suffixe des parfaits en question (p. ex. *plaudisti*, *ponerit*) ne sont pas probantes ici, parce qu'elles peuvent s'expliquer autrement (cf. pp. 61 ss. et chapitre IV). Quant aux formes fortes sans suffixe, dont le témoignage est indispensable pour prouver le passage des parfaits en *u* ou *s* au type des parfaits radicaux, elles sont fort rares proportionnellement à l'importance et à la fréquence des formes fortes des parfaits en *u* et *s* et aussi en comparaison avec le type **kădit*; nous n'en avons relevé que 18 exemples dans le répertoire de BANTA : *abstrahit* (Grégoire de Tours; p. 76), *constringit* (Arnobius; p. 48), *construit* (Frédégaire; p. 68), *contextit* (Ausonius; p. 53), *dividit* (CIL., IV. 5296; p. 61), *erexit* (Itala; p. 81), *evomit* (Grégoire de Tours; p. 75; Sulpicius Severus; p. 98; Faustus Reienus; p. 68), *extruit* (Venantius Honorius Clementianus Fortunatus; p. 101), *fluit* (Frédégaire; p. 69), *obnubit* (Servius Honoratus; p. 98; Gloss. «Abstrusa»; p. 72), *retrudit* (Frédégaire; p. 69), *subiungit* (S. Augustin; p. 50), *subtrahit* (Venantius Honorius Clementianus Fortunatus; p. 101), *tergit* (Baudonivia; p. 53), *vomit* (Caelius Sedulius; p. 97). Nous les soupçonnons de n'être que des hyperurbanismes, c'est-à-dire de n'avoir jamais constitué un type généralisé et vivant au même titre que par exemple le type **kădit*.

De tout ce qui précède, il est résulté un accroissement du type des parfaits radicaux sans alternance; ce type se compose donc, à l'époque du roman commun,

- 1) d'anciens parfaits radicaux sans alternance restés tels quels (*bibi*)
- 2) d'anciens parfaits redoublés (*spondit, caderunt*)
- 3) d'anciens parfaits de déponents (*diffidissem*)
- 4) d'anciens parfaits radicaux à alternance (*agerunt*).

L'introduction du suffixe aux formes fortes

Le passage d'un parfait quelconque au type des parfaits radicaux sans alternance impliquait, dans les verbes ainsi transformés, une assimilation complète du thème du perfectum à celui de l'infectum. Ceci est lourd de conséquences, car, aux formes dont les terminaisons étaient semblables, particulièrement à la 3^e personne du singulier, il surgissait une ambiguïté. *Cucurrit*, en devenant *currit*, venait à se confondre avec le présent *currit*, comme le parfait *bibit*, précédemment déjà, se confondait avec le présent *bibit*; il en était de même dans les verbes en *-ēre*, où le *ē* inaccentué de la terminaison du présent, par exemple dans *spōndēt*, en passant à *e*, se confondait en roman commun avec le *i* de la terminaison du parfait *spōndīt*. Il fallut obvier à cette homonymie. On pouvait, à cet effet, introduire aux formes ambiguës du parfait un élément distinctif, tel que le suffixe *u* ou *s*. C'est sans doute ainsi que les choses se sont passées, de l'avis même de MEYER-LÜBKE (Einf., § 193, où il dit « aus Deutlichkeitsrücksichten »; W. MEYER, Die lat. Spr., § 38; Beitr., 257 ss.) et de E. BOURCIEZ (El., § 91 c). Le choix entre les deux suffixes paraît avoir été dicté souvent par la forme du participe passé. On peut supposer, bien que, dans les exemples qui suivent, on n'en voie pas l'indice chronologique, que l'innovation a débuté à la troisième personne du singulier et ne s'est étendue qu'ensuite aux autres formes fortes.

Voici d'abord des verbes où l'homonymie remonte au latin :

avertuit (Hos. 8.3, RÖNSCH, 287), en face de *averti*
bibuit (Ennodius, BRUNOT, 88), en face de *bibi*
convertuit (CIL., BANTA, 62), en face de *converti*
deguerit (Ennodius, DUBOIS, 283), en face de *degi*
lambuit (Ennodius, DUBOIS, 284)
lambuerunt (Jud. 7.7, RÖNSCH, 287), en face de *lambi*
absciserit (Leges Alam., SCHRÖDER, 36), en face de *abscidi*
absconsi (Caper, VII. 94.16, BRUNOT, 88), en face de *abscondi*
absolsi (Not. tir., 28 b, WAHLGREN, 13), en face de *absolvi*
accursit (Apulée, BANTA, 47), en face de *accurri*
collexet (L.R.U., STÜNKEL, 43/44), en face de *collegi*
cusi (Diom., 369.3, WAHLGREN, 9), en face de *cudi*

eserim (Apul., Met. 4.22, WAHLGREN, 9), en face de *edi*
manserint (Ennodius, DUBOIS, 279), en face de *mandi*
(occisit (L. R. U., STÜNKEL, 48; Leges Alam., SCHRÖDER, 36))
ociserit (L. R. U., STÜNKEL, 48), en face de *occidi*
solserunt (Lex Sal., WAHLGREN, 13), en face de *solverunt*.

Et voici des verbes où l'homonymie n'est apparue qu'à l'époque du roman commun, à la suite de la réfection du thème du parfait :

canuit (Glossarium Ansileubi, BANTA, 72)
canuerit (Leges Alam., SCHRÖDER, 37), en face de *cecini*
capuit (Frédégaire, HAAG, 56), en face de *cepi*
desinuerit (Mulomed., 34.30), en face de *desii*
iacui (Diom., BANTA, 29), en face de *ieci*
linuit (Jo. 9.11, RÖNSCH, 287), en face de *levi*
poscuerit (Frédégaire, BANTA, 69), en face de *poposci*
repelluit (Glossarium « Aa », BANTA, 71), en face de *repuli*
sinuerunt (Act. 28.4, RÖNSCH, 287)
sinui (Manuel de Dhuoda, éd. Bondurand, Paris 1887, p. 157), en face de *sivi*
terueris (Mulomed., 267.1), en face de *trivi*
... et ita demum ad martyrii palmam cum sancto diacono suo Felicae
a d t i n x i t (MGH., scr. rer. mer. III, p. 61 ss., Hannover 1896),
en face de *attigi*
coxerunt (Luc. 24.29, RÖNSCH, 286), en face de *coēgi*
morsit (Not. tir., WAHLGREN, 9; CGL. V. 223.26)
morsierunt (CGL. III. 410.45), en face de *momordi*
offersi (Not. tir., 63 a, WAHLGREN, 13), en face de *obtuli*
punxi (Diom., 372.12, WAHLGREN, 11; Charisius, 323), en face de
pepugi
tunsi (Charisius, 323; Diom., 372.18, WAHLGREN, 10), en face de
tutudi.

Le suffixe *u* ou *s* se rencontre dans quelques formes fortes où pourtant le danger d'homonymie n'existait pas : *convicuit* (PEI, 185), *fecuit* (CIL. III. 6010, E. BOURCIEZ, El., § 423 c), *obuit* (PIRSON, 151), *pabuit* (CGL. VI. 340.1, MEYER-LÜBKE, Einf., § 191), *perculsi* (Not. tir., WAHLGREN, 9), *subvenuit* (Mulomed., 58.10); cependant la rareté de ces cas et le témoignage des langues romanes indiquent que ce n'était probablement pas là un type généralisé.

L'absence de suffixes aux formes faibles

Si d'une part l'homonymie a provoqué l'introduction d'un suffixe aux formes fortes, c'est d'autre part la différence de terminaisons entre les formes faibles du présent et les formes correspondantes du parfait

qui est sans doute cause que celles-ci soient si fréquemment demeurées sans suffixe dans les parfaits radicaux non alternants anciens et nouveaux (rappelons les formes déjà citées pages 58 ss. : *curristi*, *currisset*, *cadisset*, *diffidissem*, *fundisset*, *linistis*, *sinissent*, *tullisset*, *tollisse*, *uincisti*) et que, dans les parfaits en *u* et en *s* du latin, elles soient relativement nombreuses à l'avoir perdu :

accedisset (Mc. 6.21, RÖNSCH, 286)
accidissent (Grégoire de Tours, BANTA, 75), en face de *accessi*
clepisset (Marcus Manilius, BANTA, 88), en face de *clepsi*
confligissent (Frédégaire, BANTA, 69), en face de *conflixi*
decidisti (SCHUCHARDT, I, 316), en face de *decessi*
detenissemus (Cod. Padovano, a. 994, GAMILLSCHEG, Stud., 218), en face de *detenui*
discedisset (Itala, BANTA, 81), en face de *discessi*
dividissem (Cassiodore, BANTA, 57), en face de *divisi*
evadissent (Trebellius Pollio, BANTA, 100; Jordanis De origine actibusque Getarum, BANTA, 79), en face de *evasi*
neglegisset (Salluste, BANTA, 96), en face de *neglexi*
obrepisse (Cicéron, BANTA, 61)
obrepisset (Cassianus, BANTA, 56), en face de *obrepsi*
plaudisti (Ezech. 25.6, RÖNSCH, 286), en face de *plausi*
retrudisset (Frédégaire, BANTA, 69), en face de *retrusi*
volestis (Frédégaire, HAAG, 61), en face de *volui*.

Nous pouvons encore citer ici *cognoscessem* (Gl. Leidense, BANTA, 73), qui est tributaire de la même tendance tout en étant un cas particulier que nous discuterons plus loin.

Il n'est pas sans intérêt de constater que ces formes faibles sans suffixe sont attestées tout au long de la période du roman commun, dès l'époque classique et jusqu'au moment où apparaissent les premiers écrits en langues romanes; en voici quelques-unes, classées par ordre chronologique :

I ^{er} s. av. Chr.	<i>neglegisset</i> , <i>obrepisse</i>
I ^{er} s.	<i>clepisset</i> , <i>diffidissem</i>
II ^e -IV ^e s.	<i>curristi</i> , <i>evadissent</i> , <i>obrepisset</i>
V ^e -VI ^e s.	<i>accidissent</i> , <i>discedisset</i> , <i>dividissem</i> , <i>evadissent</i> , <i>fundisset</i> , <i>plaudisti</i> , <i>sinissent</i> , <i>tollisse</i> , <i>tullisset</i>
VII ^e s.	<i>confligissent</i> , <i>retrudisset</i> , <i>volestis</i>
VIII ^e -IX ^e s.	<i>cadisset</i> (deux fois), <i>uincisti</i>
X ^e s.	<i>detenissemus</i> .

Nous expliquerons plus loin l'existence, dans les textes bas-latins, de formes faibles à suffixe, qui paraissent infirmer notre thèse.

Verbes qui restent à l'écart Avec l'introduction du suffixe *u* ou *s* aux formes fortes des parfaits radicaux sans alternance anciens et nouveaux et leur suppression aux formes faibles des parfaits latins en *u* et en *s*, c'est-à-dire avec l'adoption d'un système d'opposition des formes fortes et des formes faibles au moyen du suffixe, nous rejoignons le système de parfait que la comparaison des langues romanes nous avait amené à supposer en roman commun. Il ne s'agit là évidemment que d'une tendance, très marquée sans doute, mais n'entraînant pas, ou pas encore, nécessairement tous les parfaits forts existants. La comparaison des langues romanes (indispensable une fois de plus!) permet d'isoler, dans la grande quantité des parfaits forts, ceux qui ne se sont pas intégrés au système typique du roman commun, du moins qui ne s'y sont pas intégrés à l'époque du roman commun, mais plus tard, dans une partie seulement de la Romania. Qu'on ne s'y trompe pas! Des formes telles que *convenuit* ou *facerit* dans les textes bas-latins n'engagent pas les verbes *venire* et *facere*, elles ne prouvent pas grand'chose, sinon qu'il existait une tendance à la généralisation des suffixes aux formes fortes et à l'introduction du thème de l'infectum au parfait. Voyons donc plutôt ce que nous enseignent les langues romanes.

Parmi les parfaits radicaux du latin, il y a ceux qu'une simple différence de quantité de la voyelle radicale opposait au présent : *vēni* et *vīdi*. Il semble, à en juger par les descendants de ces deux verbes, que l'assimilation du thème du perfectum à celui de l'infectum ne s'est pas étendue à cette sorte particulière d'opposition, car les langues romanes supposent encore une voyelle radicale longue. S'il en est bien ainsi, *vēni* et *vīdi*, contrairement aux parfaits radicaux sans alternance, nouveaux ou anciens, n'avaient pas besoin de s'adjoindre un suffixe aux formes fortes. Ces deux parfaits ont effectivement subsisté sans suffixe, comme le prouvent le vieil-espagnol *vine* et *vi* et le vieux-français *vi* (*ving* du vieux-français, *vinc* du vieux-provençal, *venni* et *viddi* de l'italien sont des formes refaites, d'origine plus récente); de même *feci* et les parfaits sigmatiques *misi* et *posi*, qui, comme en témoignent les langues romanes, n'ont pas adhéré au thème de l'infectum, et *presi*, qui a remplacé *prendi*, pouvaient se passer et se sont en effet passés d'un suffixe spécial aux formes fortes. Voilà qui confirme bien ce que nous disions plus haut, à savoir que c'est l'homonymie des formes fortes du parfait et des formes correspondantes du présent qui a nécessité l'introduction d'un suffixe. — Il reste à découvrir pourquoi ces parfaits-là ne se sont pas assimilés au thème du présent comme la majorité. Sans doute faut-il y voir un effet de leur fréquence, qui les maintient à l'écart des forces analogiques (cf. *est* : *sunt* dans les langues indo-européennes). Ce n'est en tous cas que tard, dans quelques parlers romans, que certains d'entre eux finissent par s'aligner sur le type de parfait du roman commun.

D'autres verbes, où le danger d'homonymie entre le présent et les formes fortes du parfait n'existait pas non plus, ont pourtant adopté un suffixe aux formes fortes dès l'époque du roman commun. C'est le

cas de *rumpere*, verbe très fréquent avec de nombreux composés. Etant donné les tendances générales exposées dans ce chapitre, on s'attend à ce que le latin *rupi/rupisti* passe à **rúmpi/*rumpĭsti*, puis, pour éviter l'homonymie, à **rúmpwi/*rumpĭsti* ou **rúmpsi/*rumpĭsti*. Mais pas du tout. D'une part, le témoignage des langues romanes, fort difficile à interpréter de façon sûre, tend à prouver la présence d'anciennes formes fortes du type **rúpwi*, à cause de l'italien *ruppi/rompesti*. D'autre part, ainsi que nous l'avons dit plus haut (p. 56 ss.), les textes bas-latins semblent indiquer qu'il y avait deux séries de formes fortes (réflétant peut-être deux paradigmes distincts), celle du type *rup-* + suffixe *w* et celle du type *rump-* sans suffixe; les secondes sont homonymes des formes du présent, du moins à la 3^e personne du singulier, mais elles n'ont pas de suffixe; sans doute se rattachent-elles au type **káditi*; les premières ont un suffixe alors qu'il n'y a pas de danger d'homonymie; et nulle part nous n'avons trouvé la forme attendue **rúmpwi* ou **rúmpsi* ! Nous constatons donc, sur la base de **rúpwi*, postulé par l'italien, et des formes bas-latines du type *rup-* + suffixe, que dans certains cas l'assimilation du thème du parfait à celui de l'infectum s'est fait attendre (ce qui n'est pas pour nous étonner, vu l'emploi fréquent de ce verbe; cf. *feci, misi*, etc.) et que l'adoption du suffixe aux formes fortes a eu lieu avant qu'il ait pu y avoir homonymie entre le parfait et le présent. Il ne faut y voir que la généralisation du suffixe due au besoin d'uniformité entre parfaits (**ábwi, *bĭbwi*, etc.) et non plus la généralisation du suffixe due au mobile premier, le danger d'homonymie, qui est ici hors de jeu. Le cas de *rumpere* n'est pas isolé. **konóbwi* et **krébwi* (au lieu de **konóskwi* et de **kréskwi*, qu'on attend en vertu des tendances générales) sont attestés par la comparaison des langues romanes sinon par les textes bas-latins.

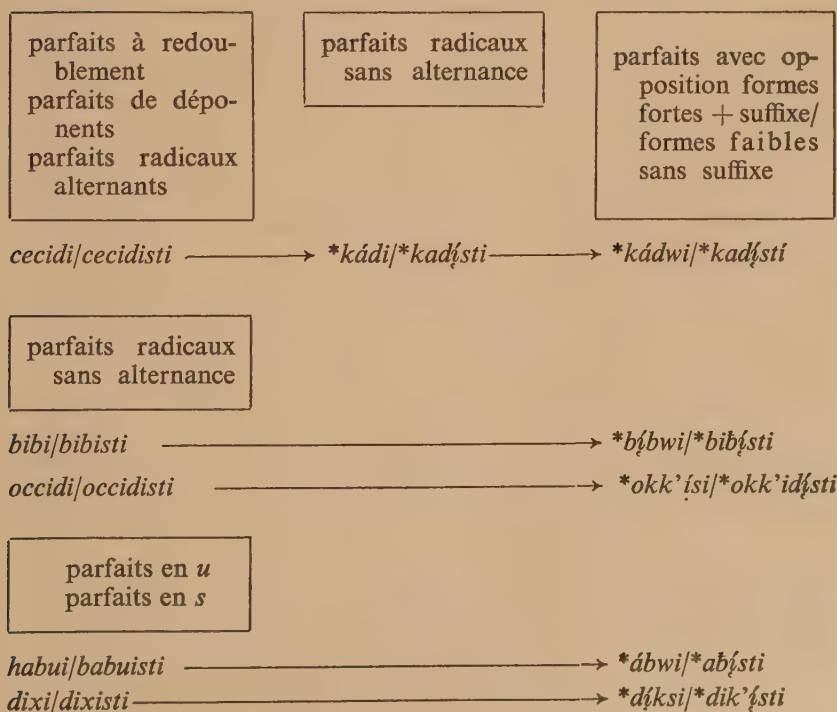
L'évolution en une étape et l'évolution en deux étapes

Ainsi donc nous avons esquissé une évolution possible du parfait fort entre le latin et le roman commun, chaque pas étant étayé de formes écrites (qu'on pourrait d'ailleurs multiplier; voir la très riche documentation de F. G. BANTA). Parti du latin, nous aboutissons exactement au système du roman commun donné d'autre part par la comparaison grammaticale. Au simple résultat de cette évolution s'ajoute maintenant pour nous la connaissance de l'évolution elle-même, avec ses ressorts, son mécanisme. Nous nous sommes attaché à mettre en relief les deux étapes essentielles : 1) la suppression des parfaits redoublés, des parfaits de déponents et des parfaits radicaux alternants par la simplification du thème, 2) l'introduction de suffixes aux formes fortes, pour éviter l'homonymie due à cette simplification, et l'extension aux parfaits latins en *u* et en *s* de l'opposition ainsi créée entre formes fortes et formes faibles. Il est évident que *plausi/plausisti* n'a pas passé par **pláudi/*plaudĭsti* pour revenir ensuite partiellement sur ses pas en réintroduisant un suffixe aux formes fortes : **pláusi/*plaudĭsti*; nous avons dit plus haut que les formes du type *tergit* ne peuvent guère avoir

été généralisées. Comment d'ailleurs le *s* et le *u* auraient-ils été réintroduits après avoir complètement disparu? Les parfaits en *u* et en *s* ont donc évolué en une seule étape. En revanche, l'évolution en deux étapes distinctes est un fait certain dans les parfaits radicaux sans alternance créés à l'époque du roman commun, même si, dans certains cas, la simplification des thèmes a pu se combiner avec l'adjonction du suffixe aux formes fortes. En effet, le type **kádi/*kad̥sti*, qui représente le premier état, est solidement étayé de formes bas-latines, et il n'est pas exclu du tout que le vieux-sarde *vinki/vinkisti* en soit un vestige, s'il n'est toutefois pas une création du sarde même (cf. p. 163); le type **kádwi/*kad̥sti* qui représente le second état de cette évolution, est postulé par la comparaison des langues romanes. — Cela nous amène à établir, dans l'évolution du parfait fort esquissée plus haut, une discrimination très nette entre les parfaits en *u* ou *s* et les parfaits radicaux sans alternance du latin d'une part et les parfaits radicaux sans alternance créés en roman commun d'autre part, les premiers étant restés à l'écart de l'évolution qui s'opérait dans les seconds jusqu'au moment où se dessine l'opposition des formes fortes et des formes faibles au moyen du suffixe. L'évolution des types du parfait peut donc se résumer dans le schéma suivant :

LATIN

ROMAN COMMUN



Prouver qu'un verbe a fait ou n'a pas fait les deux étapes est difficile, sur la base de formes écrites, et en fin de compte vain. Le mécanisme fondamental et le résultat demeurent inchangés.

Formes bas-latines qui ne cadrent pas avec l'évolution du parfait fort

Nous nous sommes contenté jusqu'ici de prendre dans le grand choix de formes bas-latines celles qui étaient susceptibles d'illustrer notre théorie. Mais les autres formes, qui ne cadrent pas avec l'évolution que nous venons de retracer, demandent aussi à être expliquées.

Comme nous l'avons signalé plus haut, les quelques formes fortes sans suffixe de parfaits latins en *u* ou en *s* ne rentrent pas dans l'évolution du parfait fort en roman commun; il en va de même pour les formes faibles à suffixe, dont il est un certain nombre dans les textes bas-latins.

Ces formes trouvent une explication très simple dans ce que nous disions plus haut au sujet des auteurs bas-latins. L'opposition **bĭbwi/ *bibĭsti, *dĭksi/ *dik'ĭsti*, etc. était assurément une réalité dans la langue du peuple à l'époque du roman commun (cf. A. BURGER, 134), sans quoi elle n'eût pas été transmise aux langues romanes. Mais les auteurs s'efforçaient d'écrire non pas ce qu'ils entendaient autour d'eux par la bouche du peuple et considéraient comme faux (un peu comme *vous* *disez* nous paraît faux aujourd'hui) mais ce qu'ils savaient être conforme à la grammaire traditionnelle (pour nous ce serait *vous dites*), c'est-à-dire *bibi/bibisti, dixi/dixisti*, etc. Plus un auteur possédait son latin, moins il laissait passer de formes vulgaires; sa norme grammaticale s'écartait sans doute nettement, sur certains points, de celle de la langue parlée par la masse. C'est cela qui explique la présence dans les textes bas-latins de formes classiques telles que *bibi* ou *dixisti* à une époque où, selon les résultats de la comparaison, nous devons supposer l'existence courante de **bĭbwi* et de **dik'ĭsti*. — Dans un pareil souci de correction, il pouvait arriver à l'auteur de mélanger la langue parlée et ses propres réminiscences du latin classique. Il écrivait alors par exemple **capuisti* (sur **kápwi*) d'après l'analogie du latin *habui/habuisti*, ce qui nous vaut des formes comme *capuisset* (Frédégair, HAAG, 56), *desinuisset* (Mulomed., 193.25), *collexistis* (Mt. 25.35,43, RÖNSCH, 286), *punxisti* (Gloss. Cassel, MONACI, A.49) en face de *pepugi, transsolsissae* (PEI, 184) en face de *transsolvi, continguisset* (Liber Monstrorum, BANTA, 89), *versisset* (ibid.) en face de *verti, excusisset* (Servius, BANTA, 41) en face de *excudi, difusisset* (CIL., BANTA, 61) en face de *diffudi*; ou bien, inversement, sur le grand nombre de parfaits radicaux que la langue parlée a possédés à un moment donné, l'auteur formait *tergit* d'après la forme faible **terg'ĭsti*, et, de la même manière, *evomit, obnubit* et d'autres que nous avons énumérées p. 59.

Rapports entre le parfait fort du roman commun et celui du latin ancien

Il convient de mentionner brièvement des rapports éventuels entre le parfait fort du roman commun et celui du latin ancien.

L'opposition des formes faibles et des formes fortes est peut-être, dans le cas du parfait en *u*, plus ancienne

que ne le donne à penser notre étude. M. A. BURGER a voulu établir que l'absence de *u* à certaines formes remonte à l'indo-européen et qu'il y a des traces de cette absence de *u* en latin classique (*sapisti* Martial, BURGER, 121; *moneris* Pacuvius, *ibid.*, 120). « Le peuple a toujours fléchi *sapui/sapisti*, écrit-il à la page 134. La norme des grammairiens ne représente que le système idéal vers lequel a tendu la langue, sans réussir à le réaliser pleinement. » Pour ce qui est des parfaits en *-aui*, *-eui* et *-iui*, la thèse de M. A. BURGER a été acceptée par Meillet (*Bull. de la Soc. linguistique*, 27, 234 ss.). En revanche, pour ce qui est du type *monui*, où M. BURGER voit des traces de formes sans *u*, la thèse a été repoussée par M. Leumann (*Glotta*, 19, 242), et J. B. Hofmann (*Indo-germ. Forschungen*, 49, 306) se montre sceptique pour ce qui concerne l'état de choses en indo-européen.

En tous cas la tendance à l'extension des suffixes *u* et *s* est annoncée déjà chez Plaute : *concredui* (Casina, 479), *sed idem Plautus in Trigemini neque praememordisse dicit, sed praemorsisse* : *Nisi fugissem, inquit, (in) medium, credo, praemorsisset* (Gellius, VI, 9, 7; Hertz). Nous trouvons *demessuit* dans Caton, cité par Priscien (GL. II, 537); Keil remarque que cette forme doit être d'usage rare, parce que Charisius donne *messem feci* pour le parfait de *meto* (GL. I, 251); mais ailleurs (GL. I, 244.26), il fléchit *meto*, *metis*, *messui*. Selon BANTA (p. 37), *messui* se rencontre tôt (chez Caton) et tard, mais jamais dans les textes classiques.

Les GL donnent toute une série de formes qui paraissent être autant de manifestations anciennes de ce que nous avons constaté de notre côté en roman commun et dans les textes du bas-latin :

I, 247.32 ss. (= Charisii Artis gramm. Liber III). *Sunt quaedam uerba quae habent perfecta duplicia, velut pango, pangis, pepigi et p a n x i ; parco, parcis, peperci et p a r s i ; pingo, pingis, pupugi et p u n x i ; uello, uellis, uelli et u u l s i ; ... tundo, tundis, tutudi et t u n s i ; ... deleo, deles, d e l u i et deleui; tero, teris, t e r u i et triui juxta Apuleium.*

I, 244.28 (*ibid.*) *incumbo, incumbis, incubui et i n c u m b u i*.

I, 367.26 (= Diomedis Artis gramm. Liber I) *meto, m e s s u i , quod quidam exterminant.*

I, 368.3 ss. (*ibid.*) *parco, peperci; sed et p a r s i legimus, ut Terentius: egone uitam p a r s i perdere? item Plautus: labori ego hominum p a r s i s s e m libens.*

I, 369.15 ss. (*ibid.*) *neglego, neglexi: Aemilius Macer: omnium nostrum n e g l e g e r i t auctoritatem, quod est analogiae propius, quia et legerit; necto, nexui vel nexi* (citation de Virgile: *innexuit*, puis :) *... Maecenas; nexisti retia lecto: Lucilius satirarum quinto: tum retia nexit.*

I, 373.24 ss. (*ibid.*) *sed Sallustius dicit in primo historiarum: iussu Metelli cornicines o c c a n u e r e*. (Mais ligne 23, il avait donné *occino, occini*.)

Un autre exemple de rapport entre latin ancien et roman commun nous est donné dans la 3^e personne du pluriel du parfait. Le suffixe *er*

de cette forme est normalement long en latin classique (*fecērunt*), mais il est bref d'une part chez Plaute (*fecērunt*, *Amphitr.*, 184; *locavērunt*, *Pers.*, 160) et chez Térence (*emērunt*, *Eun.*, *Prol.*, 20), d'autre part en roman commun (cf. roumain *feaceră*, italien *fécero*, français *fisdrent*; l'espagnol *ficiéron* est probablement refait, comme nous le montrerons plus loin). RYDBERG (p. 170) cite *fecrunt* (Mur. 1135.14) et *fecru* (Ann. Arch. de Const. 1862. 134, 195).

C'est précisément à propos de ce suffixe *er* que MEYER-LÜBKE (Einf., § 107) pose le problème de liens sous-jacents qui relieraient entre eux le roman commun et le latin archaïque. L'hypothèse de cet illustre romaniste est encore corroborée par le fait que des latinistes comme KÜHNER (I, § 163.3) et LINDSAY (VIII, § 75) sont d'accord pour attribuer les formes anciennes du type *fecērunt* au langage familier (Umgangssprache, colloquial Latin), parce qu'elles se rencontrent particulièrement chez les auteurs comiques et le plus souvent à la fin du vers ou de l'hémistiche, comme une licence poétique due aux exigences du mètre.

D'ailleurs, il est aujourd'hui admis que, probablement à travers les couches vulgaires du latin, des faits romans de toutes sortes et assez nombreux rejoignent des faits du latin ancien (voir les pages richement documentées que LÖFSTEDT, 320 ss., consacre à cette question); les indices de cet état de choses que nous avons trouvés dans le parfait fort n'ont donc rien d'extraordinaire et ne doivent pas nous surprendre; ils font partie d'un ensemble.

Nous avons cru devoir attirer l'attention sur cet aspect particulier du parfait fort roman, mais nous en restons à cette simple esquisse des faits. Ceux-ci posent en réalité de délicats problèmes, dont l'étude dépasse aussi bien nos compétences que les limites assignées à cet ouvrage et que, pour cette raison, nous n'approfondirons pas.

Pour les mêmes raisons, nous renonçons à commenter les hypothèses concernant l'influence des parlers itاليques sur certains aspects du parfait roman, notamment sur la forme roumaine *făcûi* (RYDBERG, 201), sur la terminaison *-atte* ou *-ette* de l'italien (MOHL, § 42; E. BOURCIEZ, El., § 423 b) et sur la forme italienne *ebbi* (MOHL, § 103; E. BOURCIEZ, El., § 91 c).

CHAPITRE III

LE RÔLE DE L'INFECTUM, LES DOUBLETES

Le parfait fort du roman commun, son extension

De la comparaison des langues romanes et de l'étude des textes bas-latins, il ressort, en ce qui concerne le remaniement du parfait fort à l'époque du roman commun, entre autres, deux tendances essentielles et complémentaires l'une de l'autre : la tendance à étendre les suffixes *u* et *s* aux formes fortes et la tendance à conserver, dans les formes faibles, les thèmes primitivement sans suffixes ou à y supprimer les suffixes existants. En d'autres mots, dans *potui/potuiști* et *dixi/dixiști*, ce sont les formes faibles qui ont été refaites : **potŭști*, **dik'ŭști*, tandis que, dans le type *bibi/bibisti* et *occidi/occidisti*, ce sont les formes fortes qui ont été refaites, soit par l'introduction du suffixe *w* (**bŭbwi*) soit par celle du suffixe *s* (**okk'ŭsi*). Nous avons cherché à démontrer, au chapitre précédent, quelle peut avoir été la raison d'être de cette double tendance, et nous avons constaté que, le parfait étant suffisamment caractérisé aux formes faibles par les désinences *-isti*, *-istis*, *-issem*, etc., les suffixes *w* et *s* y étaient superflus, que d'autre part, à la 3^e personne du singulier des types *bibi* et *occidi*, la désinence étant ambiguë, l'introduction d'un suffixe, c'est-à-dire d'un signe distinctif du parfait, était nécessaire. — Ce motif, le danger d'homonymies, ne saurait naturellement être invoqué dans le cas des types *habui*, *dixi*, ou de parfaits qui sont demeurés à l'écart, comme *rupi*, dont le passage au type du roman commun n'est que le fait d'une action analogique visant à l'uniformité des parfaits forts entre eux. — D'ailleurs, cette transformation et ces tendances du parfait fort en roman commun, loin de constituer un fait isolé, s'inscrivent dans l'évolution d'un système verbal plus large. En effet, dans les parfaits latins apparaît une tendance à ne garder de suffixe qu'aux 1^{re} et 3^e personnes du singulier et à la 1^{re} personne du pluriel : *ama-ui ama-sti ama-uit ama-uimus ama-stis ama-runt*, *imple-ui*, *imple-sti*, *imple-uit* etc., *dormi-ui dormi-sti dormi-uit* etc.; et, dans les parfaits romans en *-dedi*, les langues romanes supposent un schéma analogue, du moins en ce qui concerne les formes du singulier : **bend-ĕ(d)i* **bend-ĕsti* **bend-ĕdit*. Il est donc bien naturel qu'à pareille époque **bib-ŭști* s'oppose à **bŭb-wi* et **dŭk-si* à **dik'-ŭști*; et c'est sans doute parce qu'il était conforme aux tendances générales de la langue que le parfait fort du roman commun, avec l'opposition typique des formes fortes avec suffixe et des formes faibles sans suffixe, s'est généralisé.

Il est probable qu'il est devenu le type normal du roman commun, qu'il a fini par englober la plupart des parfaits forts. Nous n'avons pu, au chapitre I, prouver sa présence que dans un petit nombre de verbes spécialement bien attestés (**pótwi*/**potǫsti*, **bólwi*/**bolǫsti*, **bálwi*/**balǫsti*, **tóllwi*/**tollǫsti*, **ténwi*/**tenǫsti*, **sápwi*/**sapǫsti*, **ábwi*/**abǫsti*, **náskwi*/**nask'ǫsti*, **dǫksi*/**dik'ǫsti*, **rǫsi*/**ridǫsti*, **okk'ǫsi*/**okk'idǫsti*, **tráksi*/**trag'ǫsti*, **skrípsi*/**skribǫsti*, **ǫunksi*/**ǫung'ǫsti*, **tánski*/**tang'ǫsti*), mais il y a dans les langues romanes des traces de ce type pour bien d'autres verbes, et il nous est certainement permis d'en faire état. En tous cas, rien ne nous donne à penser qu'ils sont demeurés à l'écart du type du roman commun, qui devait être le type courant. Quelques-uns cependant font exception, ainsi que nous l'avons déjà laissé entendre. En effet, les langues romanes attestent qu'un petit groupe de parfaits appartenant à des verbes très usités et partant individualistes (*veni, vidi, feci, misi, posi* et *presi*) a échappé, du moins en roman commun, à la généralisation du type normal avec opposition des formes fortes et des formes faibles au moyen du suffixe. On dirait que dans le parfait *steti* (cf. roumain *steti*; vieil-espagnol *estide*; vieux-portugais *estede*, WILLIAMS, *Pret. of P. ter*, 243/4) le type du roman commun, qui serait **stétwi*, ne s'est pas propagé jusqu'aux dernières limites de la Romania. Les parfaits de *rumpere*, *crescere* et *cognoscere* ont conservé aux formes fortes le thème du parfait latin, augmenté d'un suffixe, alors qu'ils n'adoptaient le thème de l'infectum qu'aux formes faibles, et ceci peut-être seulement après la période du roman commun (malgré la forme bas-latine *cognoscessem*). Il faut faire des réserves au sujet de *cecidī*, dont le comportement en vieux-français et en vieux-provençal est peu clair. Selon W. MEYER (*Die lat. Spr.*, § 38) enfin, l'adjonction du suffixe *u* à certains parfaits radicaux (*movi, pavi*, etc.) n'apparaît pas encore en sarde et n'en est qu'à son stade initial dans la péninsule ibérique. — Ces exceptions à la règle, ces parfaits qui n'ont pas adhéré au type normal, s'expliquent parfaitement par l'isolement d'une province, par la vitalité de tel verbe et la résistance qu'il oppose de ce fait aux forces de l'analogie, par d'autres facteurs peut-être. Elles n'infirmement donc pas notre thèse et le type du parfait du roman commun n'en est pas moins une réalité.

L'explication courante des formes faibles par l'influence de l'infectum

A notre façon de considérer les choses, d'aucuns objecteront que les formes faibles sans suffixe, dont nous prétendons trouver les racines en roman commun et même plus loin, sont tout simplement des formes refaites, récemment, dans les langues romanes, sur le thème de l'infectum. C'est d'ailleurs ainsi qu'on a souvent expliqué les formes faibles de l'italien en général (GRANDGENT, *From Lat. to It.*, § 201; DIEZ, II, 148 ss.; MEYER-LÜBKE, *Gr. d. l. r.*, II, § 280; BATTAGLIA, § 190), de l'italien du nord (W. MEYER, *Beitr.*, 252, 258 ss.), du français (RISOP, *Die anal. W.*, 46-47; DOUTREPONT, 67; E. DIETZ, 52-55; ALESSIO, 174-179), particulièrement pour le type *tu*

joignis (SUCHIER, *Die fr. u. pr. Spr.*, § 51; NYROP, § 185/6; SECHEHAYE, III, § 54; POPE, § 1036), pour le type *tu gesis, tu lisis* (RISOP, *Die anal. W.*, 54; Stud., 118-120) et pour le type *tu ardis, tu mordis* (EKBLOM, 25 ss.; E. DIETZ, 75 ss.; POPE, § 1036). La même explication a été invoquée dans le cas du vieux-catalan 2 *fay'st*, 4 *faém* (RYDBERG, 178-180). En ce qui concerne l'espagnol, MENÉNDEZ PIDAL (Orig., 383) explique des formes comme *abimos* et *sapieret* par une confusion des thèmes du parfait et du présent. Enfin, K.F.T. MEYER (p. 11) voit, dans le vieux-provençal *taignés* (lat. *tetigissem*), une forme faite du thème du présent et de la désinence *-es*.

L'influence du thème de l'infectum sur le parfait fort des langues romanes est indéniable, mais la façon de présenter les faits est généralement inexacte. Nous croyons que l'infectum n'est pas du tout le point de départ de l'influence qu'on lui attribue, que son influence sur certains parfaits ou certaines formes du parfait dans les langues romanes est seulement la manifestation tardive d'un fait plus ancien et que, ce phénomène se retrouvant dans la plupart des langues romanes, le problème qu'il pose est du ressort de la grammaire comparée et doit être abordé sur le plan du roman commun. Le moment est venu, pensons-nous, de tirer ce problème au clair.

Rapports entre infectum et parfait fort du roman commun

L'évolution du parfait fort latin en roman commun puis dans les langues romanes a eu pour résultat l'assimilation presque complète du thème des formes faibles au thème de l'infectum. En voici le détail.

A l'origine, en bas-latin, le thème de l'infectum s'imposa aux formes fortes et aux formes faibles d'un groupe de parfaits redoublés, puis le suffixe *u* ou *s* vint s'ajouter au thème des formes fortes (*cecidī/cecidisti*, **kādī/*kadīsti*, **kādwi/*kadīsti*). Ici déjà tombe l'explication des formes faibles sans suffixe par l'analogie de l'infectum. En effet, les formes faibles, seules, n'étaient nullement en quête d'un autre thème; si le leur a changé, c'est que celui du parfait tout entier a changé, et comme il n'existait à l'origine que deux thèmes, celui du perfectum et celui de l'infectum, il n'y avait pas de choix.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les parfaits latins en *u* et en *s* ont sûrement gardé le suffixe aux formes fortes et passé immédiatement du système latin au système du roman commun. Pour plusieurs de ces verbes, le passage était facile et le chemin tout tracé, parce que, leur système étant cohérent, on analysait encore *ab-wi* et *dīk-si* et qu'on pouvait identifier le radical *ab-*, *dik-*, et l'isoler pour composer, d'après *bīb-wi/bīb-īsti* et *okk'ī-si/okk'id-īsti*, des formes faibles nouvelles qui ne fussent plus surcaractérisées comme l'étaient celles du latin, soit *ab-īsti*, *dik'-īsti*.

L'alternance *plau* + *s* / *plaud* + voyelle était certainement vivante en latin; dès lors, en roman commun, devant les désinences des formes faibles (*-isti*, *-istis*, *-issem*, etc.), c'était automatiquement le thème

plaud- qui devait s'employer. Ainsi s'explique la présence du type du roman commun dans les nombreux parfaits latins qui n'auraient pas pu supprimer simplement le suffixe aux formes faibles : **rĩsi/*ridĩsti*, **ārsi/*ardĩsti*, **mōrsi/*mordĩsti*, **tōrsi/*tordĩsti* et, avec un autre jeu de phonèmes, **skrĩpsi /*skribĩsti*.

L'analyse de ces parfaits, suscitant dans l'esprit du sujet parlant un rapprochement entre le thème des formes faibles du parfait et le thème de l'infectum, l'aura incité à introduire automatiquement le thème de l'infectum aux formes faibles du parfait de n'importe quel verbe, même de ceux dont le thème du parfait s'opposait à celui de l'infectum en plus du suffixe *u* ou *s*, par exemple *rumpo*, où l'on forma le parfait **rūpwi/*rumpĩsti*. Du moment que le thème de l'infectum était régulièrement introduit dans les parfaits de ce dernier type, c'est qu'il s'était établi un rapport associatif entre le thème des formes faibles du parfait et celui de l'infectum. Ainsi comprise, l'identité de thèmes entre l'infectum et les formes faibles du parfait non seulement explique des formes bas-latines telles que *rumpisti*, *cognoscessem*, *facerit*, mais aussi jette une vive clarté, au sein des langues romanes, sur de nombreuses formations tardives, que nous examinerons un peu plus loin dans ce chapitre.

C'est pourquoi — et ceci nous ramène au point de départ — il est insuffisant d'expliquer les formes faibles sans suffixe en roman commun ou dans les langues romanes par une simple réfection sur le thème de l'infectum. L'infectum, ici, n'explique pas, il aide; il n'est pas la cause, qui est la tendance à unifier la conjugaison des verbes forts sur le modèle de **bĩbwi/*bibĩsti* — infectum *bib-* ou bien de **okk'ĩsi/*okk'idĩsti* — infectum *okk'id-*; il n'est qu'un moyen, celui par lequel cette tendance peut se réaliser. Par exemple, en italien, ce n'est pas le thème de l'infectum à lui seul, c'est l'opposition *dissi/dicesti*, héritée du roman commun **dĩksi/*dik'ĩsti*, qui explique *crebbi/crescesti*, *conobbi/conoscesti*, *feci/facesti*, où la forme faible a en effet le thème de l'infectum. La preuve en est d'ailleurs l'état de l'italien : pourquoi une analogie de l'infectum s'exerçant seulement sur les formes faibles et produisant un type singulier et complexe au lieu d'un type régulier, alors que toute l'histoire de l'italien montre une tendance à supprimer le parfait du type fort, c'est-à-dire à donner le même thème à toutes les formes ?

Pour résumer l'évolution du parfait fort à partir du latin, nous pouvons distinguer quatre étapes :

- 1) Les parfaits redoublés, les parfaits de déponents et la plupart des parfaits radicaux alternants sont refaits sur le thème de l'infectum, c'est-à-dire assimilés aux parfaits radicaux sans alternance (**kádi/*kadĩsti*).
- 2) Dans les parfaits radicaux sans alternance anciens (*bibi*, *occidi*) et nouveaux (**kádi*), l'homonymie avec le présent est écartée grâce à l'introduction du suffixe *w* ou *s* aux formes fortes (**bĩbwi*, **okk'ĩsi*, **kádwi*); ainsi se trouve créé le type du parfait à opposition formes fortes avec suffixe / formes faibles sans suffixe.

- 3) Extension de ce type aux parfaits latins en *u* et en *s* par l'assimilation analogique du thème des formes faibles à celui de l'infectum (**abŷsti*, **dik'ŷsti*).
- 4) Extension de ce type, en partie postérieurement au roman commun, à quelques parfaits qui sont restés à l'écart de l'évolution décrite dans les étapes 1 (**rumpŷsti*, **fak'ŷsti*), 2 (**bēnwi*, **bŷdwi*) et 3 (**mittŷsti*).

L'influence de l'infectum sur le perfectum relève donc de deux tendances, qu'il importe de distinguer soigneusement :

- a) la tendance à introduire le thème de l'infectum dans les parfaits redoublés, les parfaits de déponents et les parfaits radicaux alternants; cette tendance touche tous les temps et toutes les formes du perfectum (étape 1);
- b) la tendance, une fois créée l'opposition **bŷbwi/bibŷsti*, à généraliser l'identité entre thème de l'infectum et thème des formes faibles du perfectum (étapes 3 et 4).

L'explication des formes faibles par l'analogie de l'infectum ne s'applique pas, cela va sans dire, aux parfaits qui ressortissent à la première de ces deux tendances. Elle ne s'applique à ceux qui ressortissent à la seconde que dans la mesure où, dans le même parler et à la même époque, un verbe fort ayant identité de thème à l'infectum et aux formes faibles du perfectum peut avoir fait office de tertium comparationis. C'est là une condition que la plupart de ceux qui invoquent l'analogie de l'infectum semblent négliger mais qui se trouve toujours réalisée, en raison même de la présence des parfaits forts issus du roman commun. Une autre précaution à prendre serait d'examiner dans chaque cas s'il s'agit d'une innovation propre à une seule langue romane, de développements parallèles dans plusieurs langues romanes ou d'un fait remontant au roman commun. Or, c'est précisément là que réside l'erreur commise par quelques-uns des auteurs cités plus haut. Les formes faibles qu'ils donnent relèvent effectivement de l'action analogique dans laquelle joue l'infectum, mais, pour la plupart de ces formes, cette action analogique se situe dans le roman commun et point, comme ils croient, dans chacune des langues romanes. Qu'il nous suffise à ce propos de renvoyer au chapitre I, duquel ressort que des cas analogues existaient déjà en roman commun : **pōtwi*/**potŷsti* — infectum *pot-*, **rŷsi*/**ridŷsti* — infectum *rid-*, **skrŷpsi*/**skribŷsti* — infectum **skrib-*, etc.

L'influence de l'infectum dans les langues romanes

Cependant, cette assimilation du thème de la forme faible du parfait à celui de l'infectum s'observe aussi, après le roman commun, dans les langues romanes isolées ou groupées. Nous avons déjà signalé les formes italiennes *conoscesti*, *crescesti*, *rompesti*, *facesti*, dont l'origine, attestée en partie par des textes bas-latins, remonte sans doute à l'époque du roman commun, où elles n'étaient cependant pas encore généralisées, mais qu'on peut expliquer en italien même par

la présence de parfaits forts du type *dissi/dicesti*. En vieil-espagnol, *conociste*, *creciste*, *pareciste* et *remaneciste* ont été refaits selon le même procédé sur le thème de l'infectum (cf. infinitif *conocer*, *crecer*, *parecer*, *remanecer*) conformément au modèle d'un parfait fort comme *pudo/podiste* (infinitif *poder*), cependant que subsiste çà et là la forme du roman commun (2 *parist* Berceo, Milagros, 119 c; sbj. *romaniesse* Princ. de Morea, 9). En moyen-français, toute une catégorie de verbes refait la forme faible du parfait sur le thème de l'infinitif; ainsi *faindist* (Chastellain, FOUCHÉ, Le v. fr., § 174), *sourdist* (Greban, *ibid.*), *plaindirent* (Greban, *ibid.*, § 150), *empoindirent* (Jean d'Arras, EKBLOM, 98) s'appuient sur *faindre*, *sourdre*, *plaindre*, *empoindre* selon l'analogie de *ars/ardist* (infinitif *ardre*); mais ce n'est qu'une tendance passagère; le type phonétique *tu joignis* finit par l'emporter. Ce sont là trois cas particulièrement typiques et où l'influence de l'infectum est indéniable. Il est possible que le même processus explique un grand nombre de formations analogiques dans le nouvel imparfait du subjonctif du sarde, composé, selon WAGNER (Fl., 15, 22-23), du thème du présent et de la terminaison *-essi*. Ce processus est peut-être aussi à la base de certaines formes faibles de l'Italie septentrionale, p. ex. du sbj. *staesse*, qui présente le thème de l'infectum (cf. imparfait *staeva*, participe présent *staendo*) et que SCHMID (p. 53) ne s'explique ni par des faits phonétiques ni par l'analogie de *aess* (de *habui*).

Le fait qu'une action analogique de l'infectum sur les formes faibles du parfait s'observe pour un même verbe dans plusieurs langues romanes, voire dans toutes, ne constitue naturellement pas en soi la garantie d'un point de départ en roman commun même. *Crevi*, *cognovi* et *vixi* sont à cet égard des cas limite difficiles à situer. — La plupart des langues romanes pourraient faire croire à l'existence, en roman commun déjà, d'une forme faible avec thème de l'infectum, **kresk'ísti*. Nous trouvons en effet l'espagnol *creçiera* (Cid, 2059), le français *cressisse* (Chev. du Cygne, FOUCHÉ, Le v. fr., § 167), *accressisse* (Yst. de li Norm., RISOP, Stud., 120), en Suisse romande sbj. *cressissu* (HAEFELIN, 126), le génois *crecexe* (VON WARTBURG, Racc., 9. LII. 40), en rétoroman la forme refaite 3 *increschett* (STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 23), en roumain la forme également refaite 1 *crescuî* (ŞIADBEI, 333). Seulement voilà que le francien présente un type *creiūs*, qui s'explique facilement si nous le faisons remonter au latin *crevistī*, mais pour lequel il est aussi possible de supposer un point de départ **kresk'ísti*, comme pour les autres langues romanes; le passage du francien **cressis* à *creiūs* peut en effet s'être accompli selon l'analogie du type *dui/deiūs*, comme celui de *toi/taisis* à *toi/teiūs* s'est accompli selon l'analogie du type *oi/eiūs*. Si la seconde explication est la bonne, nous sommes en droit de poser le type **kresk'ísti* en roman commun déjà; dans l'autre cas, nous devons poser en roman commun, conformément aux principes de la méthode comparative, l'archétype des formes qui ne s'expliquent pas dans les systèmes particuliers, soit **krebiísti*, et on peut se demander alors dans quelle mesure le type **kresk'ísti* s'est formé parallèlement dans les

diverses langues romanes, ou bien s'il a existé et dans quelles limites il a pu s'étendre déjà à l'époque du roman commun à côté du type **krebʲsti*. — La situation se présente de façon analogue pour le parfait de *cognoscere*. Des formes françaises telles que *cuneüst* (Wace, Brut, 1721) et *conuüst* (Mousket, SUCHIER, Leod., 274) ne nous autorisent pas à poser **konobʲsti* en roman commun, et nombreuses sont d'ailleurs les formes faibles du type **konoskʲsti* (espagnol *conociste* Berceo, Loor, W. MEYER, Beitr., 253; *conosciessen* Alex., 199 b; gascon *recouneshouc* J. BOURCIEZ, 143; fribourgeois *coñessissu* HAEFELIN, 126; italien littéraire *conoscesti*; sicilien *canuschisti* VON WARTBURG, Racc., 40.106; génois *cognoscexi* ibid., 9. XVIII.1; roumain ancien 4 *conoscum* GASTER, 254.2; 5 *cunoscut* DENSUSIANU, II, 217; rétoroman sbj. *cognuschess* Bonifaci, Catéchisme, Lindau 1601, GRISCH, § 97; sans parler de *cognoscessem* dans le Gloss. Leidense). — La forme forte latine *vixi* (de *vivere*) fut certainement encore celle du roman commun, **bʲksi*, attestée par l'italien moderne *vissi*, le vieux-français *vist* (Rou, éd. Pluquet, II, 61, SUCHIER, Leod., 264) et le roumain 1 *înviși* (MUSSAFIA, Z. rum. F., § 32). Mais l'espagnol *visco* (MICHAËLIS DE VASCONCELLOS, 123 ss.; Berceo, Milagros, 857 a), le catalan *visc* (DE MOLL, § 332), le provençal *visc* (Gr. 2.221, SUCHIER, Leod., 264; Giraud Riquier, éd. Pfaff, 17. 39, DIEZ, II, 205) et *visquet*, le français *vesqui*, déjà dans la Vie de saint Léger (*vesquit* 9 a, FREUND, 22-23), ou *vesquié* (FAHLIN, 125), ont incité plusieurs romanistes à supposer à l'origine de ces formes un **viscui*, qu'on explique tantôt par une métathèse du x de *vixi* (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 289; CHABANEAU, Hist. et th., § 89-91; NYROP, § 180; POPE, § 1038; DOUTREPONT, 102; SCHENKER, 26-27), tantôt par l'influence de formes incohatives (GARCÍA DE DIEGO, 209, pour l'espagnol), tantôt par le thème de l'inflectum du latin *nascere* (BAIST, § 85, pour l'espagnol également; DE MOLL, § 332, pour le catalan). Nous penchons pour cette dernière explication et croyons que les descendants du roman commun **naskwi*/**naskʲsti* (cf. chapitre I), qui sont l'espagnol *nasco*, le provençal *nasc* (Giraud Riquier, éd. Pfaff, 17.109, DIEZ, II, 205) et dont dérivent le provençal *nasquet* et le français *nasqui*, peuvent avoir servi de modèles aux formes issues du parfait **bʲksi*, auquel **naskwi* était lié par un rapport sémantique. En italien, nous avons aussi *vicque* (MONACI, 50.284), qui rentre avec *nacque* dans les formes analogues suivant *tacque*. Il est malaisé de déterminer la forme faible de ce verbe en roman commun. Elle pouvait être tout naturellement **bikʲsti*, mais nous n'en avons trouvé aucune trace. Il faut écarter toutes les formes refaites sur le thème des formes fortes (l'espagnol *visquieron*, le français *vesquist*, le provençal sbj. *visques*, le roumain sbj. 3 *învisese* MUSSAFIA, Z. rum. F., § 32), mais on peut retenir les autres, en espagnol *ueberont* (966, Burgos, MENÉNDEZ PIDAL, Orig., § 75.3), *viuiesen* (Dist. Catonis, PIETSCH), *viviese* (Poema de José, 88, SCHMITZ), en vieux-portugais *vivesse* (Denis de Portugal, GASSNER, Die Spr. d. K. Denis v. P., § 158), dans le dialecte bourguignon du XVI^e siècle sbj. *survivessens* (GOERLICH, Der burg. D., 135), en rétoroman *viviss* (Bonifaci, Catéchisme, Lindau 1601, GRISCH, § 97) et la forme courante de l'ita-

lien, *vivesti*. Il est donc fort probable que **bʲksi/*bibʲsti* remonte au roman commun.

Feci, misi, presi, posi, vidi et *veni*, qui, dans des circonstances et pour des raisons déjà signalées, ont résisté pendant toute la période romane à l'influence du parfait du roman commun, finissent néanmoins par lui céder dans une certaine mesure à l'intérieur des langues romanes. Cela se manifeste par l'assimilation du thème des formes faibles à celui de l'infectum, sauf dans le cas de *vidi* et de *veni*, qui évoluent d'une façon particulière. En voici le détail.

Le parfait fort *fecit* garde généralement sa physionomie latine et romane dans le vieil-espagnol (*fiz/fiziste*), le vieux-français (*fis/fesis*), le vieux-roumain (*fecif/feceşi*), le vieux-provençal (*fis/fezis*), le vieux-catalan (2 *fehist*, RYDBERG, 178-180) et isolément en italien, *sbj. fecesse* (Boezio di Rainaldo, FOTH, 249), 4 *fecemmo* (*ibid.*, *ibid.*), où cependant l'influence analogique de la forme forte n'est pas exclue puisque le même texte a *disse* et *misse* (*ibid.*), et *sbj. 3 fecesse* (Guido Fava, WIESE, § 175), où il y aurait eu, selon WIESE, une assimilation du *a* radical au *e* de la désinence. Le type de forme faible en *a* fait de fugitives apparitions en France, 4 *faïmes* (Octavian, 5355, éd. K. Vollmoeller, Heilbronn 1883, RYDBERG, 186), 5 *faïstes* (Octavian, 5192, *ibid.*), 2 *fais* (Quatre Livres, 145.4, *ibid.*), en Espagne, *satisfacieren* (Valdés, Diálogo, GARCÍA DE DIEGO, 209), aragonais *fazieren* (Hanssen, Conj. arag., 17; cité par MENÉNDEZ PIDAL, RABM. 7, 285; cf. la forme refaite 3 *façieo* S. Juan de la Peña, NAVARRO TOMÁS, 118), et en Catalogne, 2 *fay'st*, 4 *faém*, 6 *faéren* (RYDBERG, 178-180), *sbj. façessi* (GUARNERIO, Dial. cat. d'Alghero, § 150). On le rencontre en frioulan, *sbj. 1 fazes* au XIV^e siècle (RYDBERG, 222), en vegliote, *facassâite* (IVE, § 80), *facasâite* (« de **facissetis* », BARTOLI, II, col. 402), et en megléno-roumain, 2 *fâseş* (CAPIDAN, 166); il s'est généralisé en italien (*fecif/facesti*) et, avec une désinence refaite, en roumain, *făcuse* (Bibles de 1648/88, GAMILLSCHEG, Stud., 92 ss.). LEITE DE VASCONCELLOS (Fil. port., 277) cite une forme analogique du portugais moderne 1 *fazí*. Le type faible 3 *fagét* du sur-silvain remonte peut-être phonétiquement au thème *fak-* (cf. chap. X). Il serait faux ici, sous prétexte que nous avons le type *facisti* attesté dans presque toutes les langues romanes, de l'Espagne à la Dacie, de conclure à un **fak'ʲsti* roman commun. Pour appliquer la grammaire comparée avec la rigueur voulue, nous devons tenir compte du système linguistique de chaque langue. Or, *facisti* s'explique chaque fois par la tendance à assimiler le thème des formes faibles du parfait à celui de l'infectum. En espagnol et en français, où la même tendance existe, le type *fecisti* ne s'explique qu'en tant que forme du latin et du roman commun.

Quant aux trois verbes sigmatiques *misi, presi, posi*, ils entrent semble-t-il dans les langues romanes également sans avoir adopté le paradigme typique du roman commun: aquiléen *mise/misemmo* (HAUMER), vieux-français 3 *mist* (Saint Léger, 22, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.), *sbj. mesissent* (Saint Thomas, 495), 5 *tramesistes* (Roland, 207), pro-

vençal *mis/mesist* (BARTSCH, Chr. pr.), roumain 1 *tremiş* (DENSUSIANU, II, 218-219), 4 *tremisemu* (ibid.), aquiléen *pose/posemmo* (HAUMER), wallon *posist* (NIEDERLÄNDER, 283), vieux-français sbj. 1 *reposisse* (Ps. d'Oxford, MEISTER, 51-52), vieil-espagnol *pose* (Berceo, Milagros, 6 d), *pusiera* (ibid., 367 d), léonais *puseron* (MENÉNDEZ PIDAL, Orig., § 75.3), vieux-portugais *poseste* (HUBER, Altport. El., § 402), roumain ancien *puşu* (Ps. 68.12, GAMILLSCHEG, Stud., 132), rétoroman ancien 4 *pusisthen* (STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 23), aquiléen *prese/presemmo* (HAUMER), vieux-français *apresdrent* (Saint Léger, 212), *apresist* (ibid., 18), vieil-espagnol *priso* (Berceo, Milagros, 79 a), *prisieron* (ibid., 129 c), vieux-portugais *preseron* (HUBER, Altport. El., § 402), provençal *pris/prezeron* (BARTSCH, Chr. pr.), *preses* (CRESCINI, 20.43). En général, ces verbes ne purent se maintenir à la longue dans une position aussi isolée et, dans plusieurs langues et dialectes, se conformèrent, par un réajustement des formes faibles selon l'analogie de l'infectum, au type à opposition adopté par la majorité des parfaits forts : italien *mettesti*, aquiléen *mettemmo* (HAUMER), français *mettaient* (Stavelot, FOUCHÉ, Le v. fr., § 150), *metist* (Dial. Grég., BEHRENS, 85), vieil-espagnol *metiste* (Cid, 3334), vieux-portugais 3 *meteu* (DIEZ, II, 179), refait sur le thème des formes faibles, provençal *metesan* (APPEL), catalan moderne 1 *prometí* (DE MOLL, § 336) et 1 *remetí* (BADÍA MARGARIT, § 166, II), également refaits, dalmate futur parfait 1 *metara* (Bartoli, II, col. 405), vaudois moderne (waldensisch) *metessen* (DIEZ, II, 148), italien *ponesse* (Barsegapè, E. KELLER, § 65), *ponessero* au XIII^e s. (SCHIAFFINI, 243), aquiléen *punemmo* (HAUMER), langue littéraire *disponesse* (Boccace), vieux-français 3 *esponut* (Serm. de saint Bernard, EKBLOM, 34), refait sur le thème des formes faibles, aragonais *ponieron* (Yüçuf, 40 b), italien *prendesti*, aquiléen *prendemmo* (HAUMER), *prendisti* (Barsegapè, E. KELLER, § 66), français *prendissent* (Stavelot, DOUTREPONT, 104), provençal sbj. 1 *prendes* (Donat prov., STENGEL, 26.32), portugais *prendesse* (Portugaliae Mon. Hist., GAMILLSCHEG, Stud., 294), rétoroman 5 *prandişches* (Bifrun, Marc 8.19, VELLEMAN, 599). L'espagnol moderne a conservé le type *pusiste*, le portugais moderne le type *puseste*, le roumain moderne sbj. *pusese* (GAMILLSCHEG, Stud., 83), le français moderne *mis/mis* et *pris/pris*, qui remontent à *mis/me(s)is* et *pris/pre(s)is*. Pour ces trois verbes, les deux types de formes faibles sont si bien attestés dans toutes les langues et jusque dans des parlers dialectaux (alors que les types **bǝdwi* et **bǝnwi* sont assez nettement localisés) qu'il y a lieu de se demander si tous deux n'ont pas existé côte à côte comme doublets pendant un temps prolongé (on trouve *ponerit* déjà dans une inscription, CIL., V. 307, « infimae aetatis », BANTA, 61), par l'effet d'un passage particulièrement lent et hésitant d'un type à l'autre.

Veni et vidi, en bien des endroits, se sont joints à l'effectif croissant des parfaits du type du roman commun. Cependant, malgré la différence de quantité vocalique du thème entre le perfectum et l'infectum, l'assimilation du thème des formes faibles du parfait à celui de l'infectum

L'INTRODUCTION DU THÈME DE L'INFECTUM DANS LE PARFAIT

LATIN		ROMAN COMMUN		LANGUES ROMANES ISOLÉES		Parfaits présentant la même évolution
Thème de l'infectum	Parfait	Disparition des types archaïques et assimilation au thème de l'infectum	Opposition des formes fortes et faibles par adjonction ou suppression du suffixe	Introduction du thème de l'infectum aux formes faibles du parfait	Adjonction du suffixe aux formes fortes du parfait	
NASC-	natus sum natus es	<i>*NÁSK'i</i> <i>*NASK'ǵsti</i>	<i>*NÁSKwi</i> <i>*NASK'ǵsti</i>			
CAD-	ceceidi cecidisti	<i>*KÁDI</i> <i>*KADǵsti</i>	<i>*KÁDwi</i> <i>*KADǵsti</i>			momordi etc.
VINC-	vici vicisti	<i>*VÍNK'i</i> <i>*VINK'ǵsti</i>	<i>*VÍNKsi</i> <i>*VINK'ǵsti</i>			
BIB-	BIBi BIBisti		<i>*BÍBwi</i> <i>*BIBǵsti</i>			movi etc.
OCCID-	OCCIDI OCCIDisti		<i>*okk'ǵsi</i> <i>*OKK'IDǵsti</i>			
RUMP-	rupi rupisti		<i>*rúpwi</i> <i>(*rupǵsti)</i>	<i>*rúpwi</i> <i>*RUMPǵsti</i>		cognovi crevi
HAB-	HABui HABuisti		<i>*ÁBwi</i> <i>*ABǵsti</i>			potui etc.
PLAUD-	plausi plausisti		<i>*pláusi</i> <i>*PLAUDǵsti</i>			arsi vixi etc.
FAC-	feci fecisti			<i>*fék'i</i> <i>*FAK'ǵsti</i>		
VĪD-	vīdi vīdisti				<i>*bǵdwi</i> <i>*bidǵsti</i>	veni
MITT-	mihi misisti			<i>*mǵsi</i> <i>*MITTǵsti</i>		posi presi

n'eût sans doute pas été suffisante pour réaliser une opposition des formes fortes et des formes faibles conforme aux tendances générales, et l'adoption du suffixe *u* aux formes fortes lui fut préférée : **bǫdwi* et **bǫnwi*. Ces deux verbes finissent donc par rejoindre le type du roman commun, dans le cadre de quelques langues romanes. *Veni* passe à **bǫnwi* en italien (*venni*) et peut-être en vieux-français (*vign-vint*), *vidi* à **bǫdwi* en italien seulement (*viddi*), peut-être selon l'analogie de *caddi* (MEYER-LÜBKE, Gr.d.l.r., II, § 280). Le vieux-français *vi/veis*, le vieil-espagnol *vi/viste* et *vine/viniste* prolongent la forme latine. Le roumain *văzûŭ* (Cod. Voronețeană, MEYER-LÜBKE, Gr.d.l.r., II, § 300), le provençal *vic* (MEYER-LÜBKE, *ibid.*), à côté de *vi*, ne garantissent nullement un point de départ **bǫdwi*. MEYER-LÜBKE (Gr. d. l. r., II, § 279) estime que le macédo-roumain *vinŭ* et l'ancien valaque *vine* reposent sur le latin *veni*, et, en effet, si *veni* était passé à **bǫnwi* en roumain pré littéraire, nous aurions sans doute en roumain moderne **venûŭ*, comme nous le démontrerons au chapitre IX; la consonne redoublée du macédo-roumain *vinne* (W. MEYER, *Beitr.*, 257/8) reste inexpiquée.

C'est là, dans les grandes lignes, ce que le parfait fort doit à l'analogie de l'infectum en roman commun et dans les langues romanes, à l'analogie de l'infectum en tant que moyen, répétons-le, la cause étant la tendance à unifier la conjugaison des verbes forts sur la base du type parfait **bǫbwi/bibǫsti* — infectum *bib-* et **okk'ǫsi/okk'idǫsti* — infectum *okk'id-*.

Les doublets des formes fortes

La structure du parfait fort en roman commun, cette fois indépendamment du rôle de l'infectum, a rendu possible la création de doublets des formes fortes, et cela aussi bien en latin et en roman commun que dans les langues romanes isolées, ce qui nous autorise à en parler dans ce chapitre-ci.

M. A. BURGER (p. 123) signale un fréquent et curieux flottement dans les langues romanes entre les parfaits en *s* et les parfaits en *u* (*legueris* et *lexerit* CIL., *vols* et *voil* en français, etc.) et propose l'explication suivante, qui cadre exactement avec notre thèse. Les parfaits radicaux sans alternance du latin (*bibi*) ou du bas-latin (**kádi*) avaient, en roman commun, tendance à adopter un suffixe aux formes fortes. Or, en face de **leg'ǫsti*, par exemple, l'analogie pouvait créer des formes fortes aussi bien en *u* qu'en *s*, les formes faibles jouant le rôle d'une plaque tournante qui permettait de diriger les parfaits indifféremment vers l'un ou l'autre type. *Legueris* (CIL., VIII. 20394) suppose **lǫgwi*, construit selon l'analogie du type **bǫbwi/bibǫsti*; mais on pouvait aussi former **lǫksi* (cf. *elexit* CIL., VI. 406; *collexerunt* Act. 5.6, RÖNSCH, 286) d'après le type **okk'ǫsi/okk'idǫsti*. W. MEYER (*Beitr.*, 257) est d'avis que **lexi* et **legui* ont existé l'un à côté de l'autre.

Quant au doublet en *u* d'un parfait sigmatique et au doublet sigmatique d'un parfait en *u*, ils s'expliquent selon le même principe si l'on

part de formes faibles romanes sans suffixe. En effet, **reg'isti* (cf. italien moderne *regesti*, vieil-aragonais *rigiesse* Princ. de Morea), forme faible présumée de *rex*i, a permis, avec l'analogie d'un parfait en *u*, la création du doublet *reguit* (CIL., V. 923); *arduerint* (Acta fratr. Arval., SVENNUNG, 130) s'éclaire pour peu que nous supposions l'intermédiaire **ard'isti* (cf. *ardesse* Boccace, 5.5; *ardist* Machault, FOUCHÉ, Le v. fr., § 174; *ardieron* Berceo, Milagros), et ainsi s'expliquent *convincuit* pour *convinxit* (Form. Salic. Merk., BANTA, 68), *allicui* pour *allexi* (Diom., BANTA, 34), *pellicui* pour *pellexi* (Priscianus, BANTA, 34), *ungui* pour *unxi* (Marius Plotius Sacerdos, BANTA, 96), *extinguerat* pour *extinxerat* (S. Jérôme, BANTA, 77) et *accumsimus* pour *accumbuimus* (Antonini Itinerarium, BANTA, 82).

Les langues romanes pourraient faire croire à l'existence de bien d'autres doublets de formes fortes en roman commun. Mais, en examinant les faits de près, on est forcé de constater que la plupart ne remontent pas au-delà des langues romanes. Pour des raisons que nous avons développées dans l'introduction, on doit admettre que les langues romanes, chacune pour soi, ont créé leurs propres doublets et parfois de façon analogue pour les mêmes verbes. C'est-à-dire que l'un des termes du couple est en principe plus ancien, probablement roman commun ou latin, l'autre étant refait chaque fois dans une langue romane ou dans un groupe de langues romanes. MEYER-LÜBKE (Einf., § 193) en donne un exemple instructif, celui de *fregi* (= roumain *freadze*), **freguit* (= vieux-français *frut*) et **franxit* (= vieux-français *frainst*, italien *franse*, provençal *frais*, roumain *frînse*). « Man wird *freguit* als eine ziemlich weit hinaufreichende lateinische Bildung bezeichnen können, dit-il, aber andererseits sich sagen dürfen, dass, wie altfranzösisch *frainst* gegenüber *frut* eine französische Neubildung ist, so wal. *frînse* gegenüber maz. *freadze* eine rumänische und so nun auch it. *franse* eine italienische ». Ce point de vue s'applique, semble-t-il, aussi à l'italien *volli/volsi* en face du sarde ancien *bolvi/bolsi* et du vieux-français *voil/vols*, à l'italien *tolle* (VON WARTBURG, Racc., 30.247) */tolsi* en face du français *tolt/tost* et du vieux-provençal *tolc* (Flamenca, 290) */tols* (APPEL, 122^b.18), au français *freinst* (Roland, 1247) */frut* (Enéas, 4502, WAHLGREN, 162) en face du roumain *frînse/fregu*, peut-être même à l'italien *parvi/parsi* en face du sarde *paruit/parsit* (WAGNER, Fl., 15, 16). La preuve que chaque langue romane pouvait former des doublets et que ceux-ci ne remontent pas tous au roman commun, ce sont les nombreux doublets qui ne sont propres qu'à une seule langue, *trogo/traxo* à l'espagnol, *nut/nuist* au français, *fierbu/fierse* et *rupi/rupși* au roumain, *kerfit/kersit* au vieux-sarde (WAGNER, Fl., 15, 16), *corvi/corsi*, *dolvi/dolsi*, *valli/valsi*, *cosse/cocque*, *crese* (pour *credde*; chez Dante, MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 288), *mors* (= *mortuus sum*; bolonais, ibid.), *salsi* (= *salire*; aretin, D'OVIDIO et W. MEYER, § 95) à l'italien. En d'autres termes, la faculté de créer des doublets de formes fortes par l'intermédiaire des formes faibles sans suffixe s'est perpétuée dans chacune des langues romanes exactement comme celle de refaire les formes faibles sur la base du thème de l'inflectum. La connaissance du méca-

nisme de ces doublets doit permettre, selon nous, d'éclairer plusieurs problèmes, et c'est ce que nous tâcherons de faire le moment venu à propos de chacune des langues romanes.

Relevons pour l'instant que la présence de tant de doublets de la forme forte dans les langues romanes, l'hésitation entre les deux types du parfait fort et le fréquent passage de l'un à l'autre constituent une preuve sérieuse en faveur de notre théorie, car ils ne s'expliquent que par le paradigme du roman commun tel que nous l'avons établi. Sans doute la présence d'une forme faible du type du roman commun n'est-elle pas toujours indispensable pour expliquer la présence de doublets. Nous devons faire la part, dans la formation de ces doublets, de la liberté plus grande laissée aux innovations par l'absence d'une norme reconnue et par l'abaissement du niveau culturel. Cela rend fort bien compte par exemple des doublets *arsi/ardui* en bas-latin. Nous devons sans doute aussi faire la part de l'action analogique qu'un de ces couples peut exercer directement sur des parfaits phonétiquement proches, sans qu'il soit fait appel aux formes faibles; ainsi le couple *lexi/legui* peut expliquer en bas-latin le couple *rexi/regui* ou bien l'italien *volli/volsi* peut expliquer *tolli/tolsi*.

CHAPITRE IV

LES FORMES MÉDIANES

Il y a une partie importante du parfait fort qui pose des problèmes d'une certaine complexité et que, pour cette raison, nous avons jusqu'à présent intentionnellement passée sous silence. Il s'agit des formes médianes (voir la définition que nous en avons donnée dans l'introduction) et des formes correspondantes dans les autres types de parfait fort.

Le problème posé par les formes médianes

D'une façon générale, le *u* latin en hiatus passe à *w*; nous l'avons dit à propos des formes fortes du parfait. Tel qu'il se présente dans les formes médianes (dans le type *habúerat*), c'est-à-dire en position accentuée, il a dû, en roman commun, perdre l'accent. Il y a bien, dans les textes bas-latins, quelques formes comme *censurat* (SCHUCHARDT, II, 518), *deburat* (ibid.), *deburat* (PEI, 184), *haburat* (SCHUCHARDT, III, 311), où le suffixe *u* a subsisté et que peut expliquer l'analogie de **amárat*, **dormírat*, etc.; nous n'avons cependant pas à tenir compte de ce type ici, car il doit avoir été tout à fait exceptionnel à l'époque du roman commun et ne laisse point de traces dans les langues romanes; en effet, le type francien, qui est fort (*dui/deüs*), ne saurait s'appuyer sur un type faible du roman commun; quant au type roumain *avuî*, nous avons montré (p. 31) qu'il est tardif, qu'il s'explique en roumain même par l'analogie du participe passé. Il est possible aussi que le *u* des formes médianes soit tombé, par suite d'une action analogique, ou qu'il ait disparu par amuïssement (cf. à ce sujet E. BOURCIEZ, El., § 47 c; HORNING, Ein vulg. Bet.). Quel qu'ait pu être d'ailleurs le sort du suffixe des formes médianes, une autre question se pose encore ici, celle du sort de l'accent qui s'y trouvait en latin. En effet, sur quelle syllabe l'accent s'est-il placé lorsque le suffixe *u* n'a plus pu le porter? — Il est probable enfin que l'évolution des formes médianes en roman commun et dans les langues romanes a été liée par des actions analogiques réciproques aux formes correspondantes des parfaits sigmatiques (*dixerat*) et des parfaits radicaux (*biberat*, *occiderat*, **káderat*); il convient d'élargir le champ de nos investigations en conséquence. La question à laquelle nous allons essayer de répondre dans ce chapitre

peut donc être formulée comme suit : Comment ont évolué en roman commun et dans les langues romanes les formes médianes et les formes correspondantes des autres parfaits forts ?

Aucun romaniste, à notre connaissance, n'a cherché à résoudre ce problème ou du moins ne l'a abordé sur le plan roman. Il faut bien dire que c'est là un problème ardu, compliqué encore par l'ignorance où nous sommes de la prononciation et de l'accentuation de bien des formes médianes et des formes correspondantes dans les autres parfaits forts, tant dans les langues romanes à date ancienne que dans les textes bas-latins. En outre, la complexité des faits et le caractère fragmentaire des données nous empêchent de procéder ici par la comparaison; celle-ci ne permettrait pas de conclusion nette comme au chapitre I. Nous procéderons plutôt par une esquisse historique des faits, ainsi que nous l'avons pratiquée au chapitre II. Après un rapide exposé des formes les plus intéressantes du bas-latin et des langues romanes, nous tenterons d'en donner une interprétation satisfaisante et qui s'accorde avec les diverses tendances qui caractérisent le parfait fort en roman commun. Nous ne pensons pas que notre interprétation puisse être définitive; bien au contraire, nous la considérons d'emblée comme une hypothèse toute provisoire, susceptible d'être remaniée.

Les langues romanes révèlent que les différentes formes médianes d'un verbe donné ne marchent pas nécessairement de front; il faut donc scinder la difficulté et nous laisserons provisoirement de côté, pour la reprendre à la fin du chapitre, l'étude de la 1^{re} personne du pluriel du parfait de l'indicatif, qui évolue d'une façon particulière.

Formes anomales en bas-latin Nous donnons ci-après, pour chaque catégorie dans l'ordre chronologique, un choix des formes anomales les plus intéressantes.

1) Formes sans suffixe dans les parfaits radicaux romans

retunderam Cicéron (I^{er} s. av. Chr.; BANTA, 60)

erumperunt Tite-Live (I^{er} s. av. Chr.; BANTA, 87)

currere Arnobius (II^e-III^e s.; BANTA, 48)

scinderant Cyprien (III^e s.; BANTA, 65)

canerit Sextus Pompeius Festus (III^e s. ?; BANTA, 68)

currenit, tenderit Mulomed. (IV^e s.; BANTA, 59)

contunderit, penderit, tegeris ibid. (éd. Oder)

cederunt (de *caedo*), *contingerit, convincerunt, erumperunt, effunderit, relinquerunt, retulerunt* S. Augustin (IV^e-V^e s.; BANTA, 48-53)

crederint S. Jérôme (IV^e-V^e s.; BANTA, 78)

facerit Turanius Rufinus (IV^e-V^e s.; BANTA, 96)

contingerint, obtunderit Cassianus (IV^e-V^e s.; BANTA, 56)

spernerunt Salvianus (V^e s.; BANTA, 97)

repulerit Ambroise (V^e s.; BANTA, 46)

- crederimus, repellerant, retullerunt* Orose (V^e s.; BANTA, 91)
morderit Leges Burgundionum (V^e-VI^e s.; BANTA, 83)
adtingerit, agerit, tollerat Lex Visigothorum (V^e-VI^e s.; BANTA, 85-86)
confringeram, scinderunt Grégoire de Tours (VI^e s.; BANTA, 75-76)
crederitis Itala (VII^e s.; BANTA, 81)
caderunt, currerunt, funderat Gl. de Reichenau (VIII^e s.; BANTA, 74)
penderat Gloss. Ansileubi (VIII^e s.; BANTA, 73)
agerunt, facerit, tulerit Lex Romana Utinensis (IX^e s.; STÜNKEL, 47-49)
extunderit Glossae codicis Leidensis (IX^e s.; BANTA, 73)
- 2) Formes sans suffixe dans les parfaits latins en *u* et en *s*
moneris, monerint Pacuvius (III^e-II^e s. av. Chr.; BANTA, 91)
monerint Gaius Lucilius (II^e s. av. Chr.; BANTA, 88)
neglegerit Macer (II^e-I^{er} s. av. Chr.; BANTA, 88)
cleperit Cicéron (I^{er} s. av. Chr.; BANTA, 60)
occulerat C. Valerius Flaccus (I^{er} s.; BANTA, 100)
corroderunt Lucius Iunius Moderatus Columella (I^{er} s.; BANTA, 64)
vomerit Marcus Cornelius Fronto Cirtensis (II^e s.; BANTA, 69)
diligeritis Cyprien (III^e s.; BANTA, 65)
poterint Mulomed., 174.25 (IV^e s.)
adfulgerit Ammianus Marcellinus (IV^e s.; BANTA, 46)
colerunt, destruerat, dicerit S. Augustin (IV^e-V^e s.; BANTA, 48-53)
succederat Sulpicius Severus (IV^e-V^e s.; BANTA, 98)
deluderat Avianus (IV^e-V^e s.; BANTA, 53)
excluderat Liber genealogus (V^e s.; BANTA, 87)
vomeris Marcellus medicus (V^e s.; BANTA, 89)
concluderit Boèce (V^e-VI^e s.; BANTA, 55)
dividerit Lex Visigothorum (V^e-VI^e s.; BANTA, 86)
obnubemat, studerunt Ennodius (V^e-VI^e s.; BANTA, 67)
coniungerint, viverit Grégoire de Tours (VI^e s.; BANTA, 75-76)
concluderunt Itala (VI^e s.; BANTA, 81)
extruderit Lex Salica (VI^e s.; BANTA, 85)
invaderat Isidore (VI^e-VII^e s.; BANTA, 80)
evaderit Leg. Alam. (VI^e-VII^e s.; SCHRÖDER, 37)
nolerit Frédégaire (VII^e s.; HAAG, 56)
obnubemat Gloss. « Abavus » (VII^e-IX^e s.; BANTA, 72)
poterit, tenerit, volerit Lex Romana Utinensis (IX^e s.; STÜNKEL, 49)

Nous devons encore citer dans cette rubrique *poterunt* (u eras.; MGH., auct. ant. tomi VI pars post., 37; Berlin 1883), *poterant* (Migne, Patr.

lat. XVII, p. 1026, § 12; d'après DURAFFOUR, 150, qui donne cette forme comme un plus-que-parfait), *exarderit* (SVENNUNG, 130). Deux autres exemples de SVENNUNG (p. 158) méritent d'être cités ici : *terra ... iacta foris, et remanere argentum vivum et cum ipso calamo, cum quo scribere, scribe quod volueris*. Les deux formes verbales *remanere* et *scribere*, que SVENNUNG considère comme des infinitifs en fonction de futur et GAMILISCHEG (Bespr., 791) comme des imparfaits du subjonctif latin, lesquels ont pourtant disparu des langues romanes, sont à notre avis des exemples de futur parfait sans suffixe, c'est-à-dire se rattachant aux nombreuses formes analogues que nous venons de citer dans cette rubrique; on sait d'ailleurs que ce temps est très usité dans les textes juridiques mérovingiens et qu'il a subsisté en ibéro-roman et peut-être sporadiquement ailleurs (par exemple dans le Ritmo Cassinese, selon Crescini, cité par GAMILLSCHEG, Stud., 224).

- 3) Formes avec suffixe *u* ou *s* dans les parfaits radicaux romans
- excelluerunt* Aulu-Gelle (II^e s.; BANTA, 70)
 - expuluerint* Cyprien (III^e s.; BANTA, 65)
 - desinuerit, terueris* Mulomed. (IV^e s.; éd. Oder)
 - puxeris* ibid. (BANTA, 59)
 - funxerunt* (lat. *functi sunt*) Liber generationis (IV^e s.; BANTA, 87)
 - perpenserat* Martianus Capella Minneius Felix Afer Carthaginienensis (IV^e-V^e s.; BANTA, 89)
 - corrupuerit, sinuerit* S. Augustin (IV^e-V^e s.; BANTA, 48-53)
 - preserit* Anthimus (V^e s.; BANTA, 47)
 - deguerit* Ennodius (V^e-VI^e s.; DUBOIS, 283)
 - incurserit* Leges Burg. (V^e-VI^e s.; BANTA, 83)
 - inpinxerit, occiserit, puncxerit* Lex Salica (VI^e s.; BANTA, 84)
 - coxerunt* (lat. *coegerunt*) Itala (VI^e s.; BANTA, 81)
 - canuerit* Gildas Sapiens (VI^e s.; BANTA, 70)
 - absciserit, canuerit* Leg. Alam. (VI^e-VII^e s.; SCHRÖDER, 36-37)
 - poscuerit* Frédégaire (VII^e s.; BANTA, 69)
 - capuerunt, extenserat* Gloss. Ansileubi (VIII^e s.; BANTA, 72)
 - ociserit* Lex Romana Utinensis (IX^e s.; STÜNKEL, 48)
 - appulluerit* Glossae codicis Leidensis (IX^e s.; BANTA, 73)

Formes des langues romanes

Nous groupons sous ce titre des formes des langues romanes qui sont issues des formes médianes et des formes correspondantes des autres parfaits forts du roman commun. Celles que nous réunissons sous *a*) et sous *b*) représentent tout ce que nous avons trouvé pour ces deux rubriques, tandis que, sous *c*), *d*) et *e*), nous ne donnons qu'un choix.

a) Formes de parfaits radicaux romans ne présentant aucune trace de suffixe et accentuées sur le radical. — Parmi les parfaits radicaux

romans, outre ceux qui sont restés fidèles à ce type jusque dans les langues romanes (*veni, feci*, etc.), quelques-uns, qui ont pourtant adopté un suffixe aux formes fortes en roman commun déjà, offrent encore dans les langues romanes, çà et là, des traces du type *biberat*, c'est-à-dire de la forme correspondant à la forme médiane sans suffixe et accentuée sur le radical. Ce sont le vieux-français *dexendre* (= **desk'ēnderat*; Serm. de Bern. de Clairvaux, FOTH, 255), le vieux-provençal *aucidrunt* (= *occiderunt*; Sainte Foi, 308) et pl.-q.-pft. *creira* (= **kréderat*; Gir. Rouss., FOTH, 255), qui ne se laissent rattacher à aucune tendance ni réfection tardives dans les langues romanes. — En revanche, le vieux-sarde *vinkeran* (WAGNER, Fl., 15, 21) et *elegirunt* (XI^e s., logoudorien, FOTH, 295/6) ne sont pas des formes sur lesquelles nous puissions nous appuyer ici, d'une part parce que nous ignorons la place de l'accent et d'autre part parce qu'elles s'expliquent aussi par une tendance du vieux-sarde à reformer les parfaits forts sur les formes faibles tout en gardant l'accent mobile (cf. chapitre XI); est également particulier le cas de vieux-provençal 6 *recebro* (Croisade contre les Albigeois, 8177, SCHENKER, 29), car une tendance analogue à celle du vieux-sarde se manifeste en vieux-provençal et en catalan ancien dans les parfaits latins en *u* dont le radical se termine par *p* (*sapui*, **recipui*, etc.; cf. chapitre VIII). *Estéra* (Saint Léger, 39) et le vieux-provençal *estéra*, qui est la forme normale, ou *estère* (*ben li estere sel cavau non caies*, Aigar, 76.440, éd. Brossmer, RF. 14) peuvent représenter *stéterat*, seulement il n'est pas certain que ce verbe ait adopté le suffixe aux formes fortes en roman commun déjà.

b) Formes de parfaits latins en *u* ou *s* ne présentant aucune trace de suffixe et accentuées sur le radical. — Pour des raisons touchant la métrique, *deveret* (Gorm. et Isembart, 633) du manuscrit est lu *dévret* par l'éditeur, A. Bayot. Il n'est pas interdit de faire dériver *voldret* (Eulalie, 21, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.), *auret* (Eulalie, 2, ibid.), *awret* (Saint Léger, 8, ibid.), *auret* (Saint Léger, 56, LINSKILL) et le franco-provençal *poerant* (DURAFFOUR, 147) respectivement de **bôlerat*, **âberat* et **pôterant* (cf. les types *ourent*, *pourent*, *durent*, etc.). Comment expliquer *deuram* (APPEL, 74.15) autrement que par **deberamus*? Or *deuram* suppose une forme forte **deura* à côté de *degra*. — Une autre forme qui à ce titre mérite de retenir notre attention est une 3^e personne du pluriel du parfait gascon : *La ira e las endignansas d'aquest enbadiment los homes de Baredge, com nol p o d r i n deffar, nil iudici de tan pleit non p o d r i n portar, ... acapteron que...* (LUCHAIRE, 16). Bien que cette forme semble être unique en son genre dans les documents publiés par LUCHAIRE, qu'elle paraisse suspecte à J. BOURCIEZ (p. 128) et que sa terminaison soit probablement refaite (cf. *comparin* J. BOURCIEZ, 24), il n'en reste pas moins que le thème *podr-* porte toutes les marques d'une forme sans suffixe accentuée sur le radical; sans suffixe en effet, car un *u* suffixal se traduirait normalement en gascon par la désinence *g*. — Le vieux-sarde *arunt* (XII^e siècle, HOFMANN, 135-137), 6 *arun* (XIII^e siècle, DELIUS, 10) représente peut-être **âberunt*, à moins qu'il ne s'explique par l'analogie de *furun* (attesté au XII^e siècle). — Dans les parfaits

sigmatiques d'origine latine, ce type n'est pas représenté de façon certaine; la forme dalmate *dekra* (« = **dicero* », BARTOLI, II, col. 405) est particulière parce qu'en dalmate le thème du futur antérieur et du plus-que-parfait de l'indicatif de ce verbe a peut-être été refait sur celui de l'infinitif, l'identité de ces deux thèmes étant régulière dans plusieurs verbes : latin *habueris* = *avare* (infinitif *avar*), latin *volueris* = *blare* (infinitif *blar*), **dicero* = *dekra* (infinitif *dekro*), etc. (cf. BARTOLI, *ibid.*). Nous ne pensons pas que le portugais moderne 6 *riram* puisse remonter à un **ríderunt*, comme le pense WILLIAMS (From L. to P., § 167.5); cette forme s'explique mieux en portugais même dans le cadre de l'unification de ce parfait sur la base du thème des formes faibles, *riste*, et selon l'analogie des parfaits issus de la 4^e conjugaison latine.

c) Formes ne présentant aucune trace de suffixe et accentuées sur la désinence. — C'est un type bien attesté en espagnol et en portugais, pour les parfaits en *u* et en *s* et pour les parfaits radicaux : espagnol *abierat* (Gloses de Silos, MENÉNDEZ PIDAL, Orig., § 75.6), *aduzieron* (Yuçuf, 30c), *ardieron* (Berceo, Milagros, 323 c), *avier* et *avieres* (Astronomie d'Alphonse le Sage, STAAFF, 312), *beviera* (GAMILLSCHEG, Stud., 284 ss.), *cadieret* (Gl. de Silos, MENÉNDEZ PIDAL, Orig., § 75.5), *creçiera* (Cid, 2059), *devyeran* (F. González, 41 a), *dezieron* (Yuçuf, 30 b), *escruiieron* (F. González, 573 d), *estidieron* (STAAFF, 300), *fizieron* (Cid, 699), *podieron* (F. González, 86 b), *prisieron* (Cid, 540), *pusieron* (Cid, 348), *recibiera* (Cid, 3630), *sabieron* (Alexandre, 1715 c, J. KELLER), *sapieret* (Gl. de Silos, MENÉNDEZ PIDAL, Orig., § 75.6), *vencieremos* (Cid, 688), *vidieron* (Alexandre, 326 c, J. KELLER), *vijnjera* (Alexandre, 1336 b, J. KELLER); — portugais pl.-q.-pft. 6 *diverão* (= *debui*; CORNU, Die port. Spr., § 323), *nacera* (GASSNER, Die Spr. d. K. Denis v. Port., § 157), *podera* (HUBER, Altport. El., § 410), *recebermos* (Portugaliae Mon. Hist., GAMILLSCHEG, Stud., 283), *recebera* (*ibid.*, 291), *valera* (HUBER, Altport. El., § 410); — vieux-galicien *estedera* (HUBER, Altport. El., § 410), portugais de Madère et du Brésil *havéra* (ROHLFS, Das rom. *habeo*-Fut., 144). Le même type se rencontre en italien, aussi bien dans les parfaits en *u* que dans les parfaits sigmatiques; chez Dante (Purg., 2.45), *sediero* rime avec *nocchiero* et *leggiero*; HAUMER donne, en y mettant l'accent, *avéro*, *ardéro*, *voléro*, *mettéro*, *defendéro* et *remanéro*, toutes formes tirées de chroniques aquiléennes et souvent placées à la rime. E. BOURCIEZ (El., § 211 a) cite, dans une chronique d'Aquila, *non habéra lassato* dans le sens de « non avrebbe lasciato ». GAMILLSCHEG (Stud., 227) cite *diciere* dans Rinaldo d'Aquino, ROHLFS (Das rom. *habeo*-Fut., 144) *averra* à Modica (d'après A. Guastella, Canti pop. del circondario di Modica, Modica 1870, pp. 68 et 80); un grand nombre d'autres formes italiennes de ce type sont citées par BERTONI (159, 182), CAIX (Orig., §§ 226, 227; Contrasto, 180), GASPARY (187/8), RYDBERG (215) et DIEZ (II, 136). Pour le dalmate, BARTOLI (II, col. 405) donne *blare* (= latin *volueris*) et *avare* (= latin *habueris*); nous avons trouvé en istro-roumain un « futur restrictif » (restrictivul viitor) 1^{re} personne du pluriel *se avrem(o)* (PUȘCARIU, § 157), qui pourrait, nous semble-t-il, remonter

indirectement, avec déplacement de l'accent, à **abérimus* et qui rappelle le futur du subjonctif espagnol, construit également avec la conjonction *se*. Le même type subsiste, à vrai dire un peu déformé par une terminaison analogique, dans les formes gasconnes *podora* et *boloran* (J. BOURCIEZ, 93).

d) Formes ne présentant aucune trace de suffixe et dont la place de l'accent nous est inconnue. — Dans ce cas se trouvent quelques formes du vieil-italien, *habera*, *dibiri*, *jacerano* et *mordera* (GAMILLSCHEG, Stud., 241 ss.), *aberi* (HAUMER), 6 *avero* (MONACI, § 532), pl.-q.-pft. *abera*, *avera* (MONACI, § 540-545), une du vieux-provençal, *dizera* (Gir. Rouss., DIEZ, II, 186/7), et une que GAMILLSCHEG (Stud., 227) considère comme un imparfait du subjonctif latin, mais qui nous semble être plutôt un parfait du subjonctif ou un futur parfait : *convien ti poi di cor netto e pudico* — *esser cotal, qual tu voler l'amico* (Bartolomeo da Castel della Pieve).

e) Formes dont le thème porte les traces d'un suffixe *u* ou *s*. — Dans les parfaits sigmatiques, ce type est courant : italien *dissero*, vieux-français *distrent*, vieux-provençal *mesdren*, roumain *ârseră* (TIKTIN, Rum. El., § 251). — Dans les parfaits en *u*, nous le trouvons surtout à la 3^e personne du pluriel, en vieux-français (*pourent*), en vieux-provençal (*volgron*, *saupron*), en vieux-catalan (*hagren* GUITER, 144) et en italien (*pottero*). Le plus-que-parfait se rattache uniformément à ce type en vieux-provençal (*agre* PASSION, 332, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.; *pogra*, *dolgra*, *saupra*) et en vieux-catalan (*volgra*, *agra*, *degra*, *pogra*, etc.; BADÍA MARGARIT, § 170; DE MOLL, § 339), tandis qu'en vieux-français il se rattache plutôt aux formes sans suffixe (voir sous b, p. 86), à l'exception toutefois de *pouret* (Sainte Eulalie, 9, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.) et de *dure* (Thèbes, MEYER-LÜBKE, H. Gr. d. fr. Spr., § 278); le plus-que-parfait subsiste aussi avec les traces d'un suffixe en franco-provençal : DURAFFOUR (p. 146-7) cite *ore* (La Somme du Code), *deuperant* (ibid.), avec « accent sur le radical »; FOTH (p. 254) cite pour la Suisse romande *souran* (= *sapuerant* ou *sapuerunt*). En italien, les formes comme *habbera* (VON WARTBURG, Racc., 30.224), *pottera* (Cielo d'Alcamo, CAIX, Orig., § 226), *poctera* (MUSSAFIA, Ein altnep. Reg. San., § 103), *balcera* (ibid.), *voltier* (= *volzera*) et *mossera* (SAVJ-LOPEZ, § 24) sont rares. — Les formes de cette rubrique demandent à être reçues avec prudence, plusieurs d'entre elles pouvant être le produit d'une réfection sur la forme forte du parfait, par exemple *deuperant* sur *deup*, *habbera* sur *habbe*.

Les diverses possibilités d'influence

Les facteurs qui sont susceptibles a priori d'avoir exercé une influence sur les formes médianes et sur les formes correspondantes dans les parfaits radicaux et les parfaits en *s*, soit en roman commun soit dans les langues romanes, sont nombreux. Nous les passons rapidement en revue. Une situation semblable à celle de *u* accentué en hiatus (comme nous l'avons dans le latin *habúerat*) se présente dans les mots

latins comportant *i* accentué en hiatus : *mulierem*, *filiolus*. A l'époque où *u* en hiatus passait à *w*, *mulierem*, en quatre syllabes, tendait à devenir **mulyérem*, en trois syllabes; c'est-à-dire que *i* devenait aussi une semi-voyelle et ne formait bientôt avec la voyelle suivante qu'une seule syllabe. Or, dans les mots du type *mulierem*, l'accent s'est toujours transporté sur la voyelle suivante, jamais sur la voyelle précédente (cf. vieil-italien *mogliera*, vieux-français *moillier*, provençal *molher*, espagnol *mujer*, portugais *molher*, engadinois *mul'er*, logoudorien *mudzere*, roumain *muire*, etc., selon REW., num. 5730). Etant donné ces considérations d'ordre phonétique, on pourrait s'attendre à ce que le latin *habúerat* soit devenu automatiquement **abwérat*. D'autre part, dans le latin *battúere* et *consúere*, le *u* est tombé, soit par amuïssement soit par analogie avec d'autres formes de ces deux verbes, et l'accent s'est placé sur le radical : **báttere* et **kósere*; une évolution semblable n'est pas exclue dans la forme médiane *habúerat*. — Comme il y avait à l'origine un thème identique aux formes fortes et aux formes correspondant aux formes médianes dans les parfaits radicaux romans (*bibit biberat*, *occidit occiderat*, **kádit *káderat*) et dans les parfaits latins en *s* (*dixit dixerat*), on pouvait, également dans les parfaits latins en *u*, aligner les formes médianes sur les formes fortes, c'est-à-dire refaire un **ábwerat* sur **ábwit*. Mais l'identité de thèmes entre certaines formes de l'inflectum et les formes correspondant aux formes médianes dans les parfaits radicaux romans (*bibo*, *bibere*, *bibens*, etc. — *biberat* ; *occido*, *occidere*, etc. — *occiderat* ; *cado*, *cadere*, etc. — **káderat*) a pu aboutir à la formation d'un **áberat* et d'un **dík'erat* en face de *habeo*, *habens* et de *dico*, *dicens*. Au même résultat pouvait aboutir l'analogie des parfaits radicaux romans lorsque ceux-ci eurent adopté un suffixe *u* ou *s* à la 3^e personne du singulier du parfait pour éviter l'homophonie avec le présent; sur **bíbwit *bíberat*, **okk'ísit *okk'íderat* et **kádwit *káderat*, on pouvait en effet créer **ábwit *áberat* et **díksit *dík'erat*; ou bien, inversement, *dixit dixerat* et **ábwit *ábwerat* pouvaient peut-être provoquer le passage de **bíbwit *bíberat* à **bíbwit *bíbwerat*, de **kádwit *káderat* à **kádwit *kádwerat* et de **okk'ísit *okk'íderat* à **okk'ísi *okk'íserat*. D'autre part, lorsque s'est dessinée dans tous les parfaits forts l'opposition des formes fortes avec suffixe et des formes faibles sans suffixe, on conçoit aisément que les formes médianes des parfaits en *u* et les formes correspondantes des autres types de parfait fort aient suivi soit les formes fortes selon l'analogie de *dixit dixerat* (**ábwerat*) soit les formes faibles selon l'analogie des parfaits faibles **amásti *amárat* (**abérat*).

Interprétation des faits

La diversité des types de formes en bas-latin et dans les langues romanes et la diversité des possibilités d'influence indiquent que nous nous trouvons en présence d'une situation complexe. De toutes ces possibilités d'influence, il en est sans doute dont nous pourrions dire plus tard qu'elles n'ont joué aucun rôle; en attendant, nous devons les prendre toutes en considéra-

tion. Mais tous ces types de formes et tous ces facteurs présumables ne sont pas nécessairement contemporains les uns des autres, ni situés de façon identique dans la Romania; étant donné l'étendue du roman commun dans le temps et dans l'espace, il est au contraire fort probable que la plupart des facteurs ont agi séparément, à des moments différents ou en des régions différentes, de sorte que, dans l'interprétation que nous allons proposer, nous serons amené à décomposer l'évolution des formes médianes et des formes correspondantes des parfaits sigmatiques et radicaux en des étapes distinctes. Il va sans dire qu'en procédant de la sorte nous tiendrons compte et nous nous inspirerons des résultats acquis dans les chapitres précédents, où nous avons pu constater, par exemple à propos du type **kādīt*, l'existence d'états successifs au sein du roman commun.

Lorsque les parfaits radicaux alternants latins, les parfaits des déponents et les parfaits redoublés se reformèrent selon les types *bibi* et *occidi* (type **kādīt*), il est certain que les formes correspondant aux formes médianes adoptèrent le même thème; il en est résulté le type **kāderat*, dont nous donnons de nombreux exemples bas-latins (sous 1, pp. 83-84) et qui a laissé, avec les types *biberat* et *occiderat*, quelques traces jusque dans les langues romanes (cf. a, pp. 85-86). — Peut-être que, selon l'analogie de **kādīt* **kāderat*, *bibit biberat*, *occidit occiderat* et *dixit dixerat*, il s'est formé un **ābwerat* en face de **ābwīt*; mais rien ne le prouve.

Plus tard, lorsque les types *bibit*, *occidit* et **kādīt* prirent un suffixe *u* ou *s* à la 3^e personne du singulier du parfait, ce fut, comme on sait, dans le but de supprimer une homonymie avec la forme correspondante du présent; nous avons montré que les formes faibles de ces mêmes parfaits étaient à l'abri d'une pareille homonymie parce que leurs terminaisons étaient uniques dans tout le paradigme; il en est de même pour les formes qui correspondent aux formes médianes, que le suffixe *er* caractérisait suffisamment et qui n'ont par conséquent pas eu besoin de s'adjoindre un suffixe supplémentaire. On a donc dû avoir, à un moment donné, **bibīsti* **bībwīt* **bīberat*, **okk'īdīsti* **okk'īsīt* **okk'īderat* et **kadīsti* **kādwt* **kāderat*. Si nous songeons à la place importante qu'occupaient encore ces trois types dans l'ensemble des parfaits forts et à celle qu'occupaient, dans le système verbal de cette époque, les formes correspondant aux formes médianes, nous avons lieu de nous attendre à ce que les formes médianes des parfaits latins en *u* et les formes correspondantes des parfaits sigmatiques aient subi leur influence, à ce que *dixit dixerat* soit passé à **dīksi* **dīk'erat*, **ābwīt* **ābwerat* à **ābwīt* **āberat*. A cette action analogique peut s'être jointe celle du thème de l'infectum: on a pu en effet reformer **dīk'erat* sur *dico*, *dicit*, *dicens*, *dicere*, etc. selon l'analogie de *bibo*, *bibit*, *bibens*, *bibere*, etc. Ainsi seraient nées, dans les parfaits latins en *u* et *s*, ce que nous appellerons les « formes fortes sans suffixe », **āberat* et **dīk'erat*. L'un et l'autre types sont bien attestés dès une époque reculée dans les textes bas-latins (cf. 2, pp. 84-85); l'existence de **dīk'erat* en tant que forme vivante de la langue parlée à l'époque

du roman commun est incertaine, ce type n'étant pas attesté de manière probante par les langues romanes (cf. la critique de dalmate *dékra* et du portugais *riram* sous b, p. 87); celle du type **áberat* est au contraire confirmée par le témoignage des langues romanes; en effet, le gascon ancien *podrin*, le vieux-français *auret*, le vieux-provençal *deuram* et d'autres formes citées sous b, page 86, ne peuvent venir que du type ancien, car elles ne s'expliquent pas dans chacune des langues romanes; à notre sens, elles devaient constituer, avec les formes *aucidrunt*, *dexendre*, etc., citées sous a, pp. 85-86, un seul et même type, prolongeant le type *biberat*, *occiderat*, **káderat*, **dʒk'erat*, **áberat* du bas-latin et du roman commun, mais passablement effacé déjà dans les premiers textes des langues romanes.

On sait que l'opposition entre formes fortes et formes faibles **bibʒsti* **bʒbwit*, **okk'idʒsti* **okk'ʒsit*, **kadʒsti* **kádwtit*, qu'avait suscitée l'homophonie de la 3^e personne du singulier au parfait et au présent, s'est étendue par voie d'analogie aux parfaits latins en *u* et en *s*, où cette homophonie n'existait pas : **dik'ʒsti* **dʒksit*, **abʒsti* **ábwtit*. Cette opposition forme la base de la structure du parfait fort dans toutes les langues romanes. D'autre part les formes médianes allaient s'affaiblissant à cause de leur emploi de plus en plus réduit (formation de temps périphrastiques) et de la fusion du parfait du subjonctif et du futur parfait latins; face au rôle croissant de l'opposition des formes fortes et des formes faibles, les formes fortes sans suffixe se trouvaient dans une position intermédiaire difficile à maintenir et, cédant à la pression de l'analogie, durent soit prendre un suffixe en gardant l'accent sur le radical (**ábwerat* sur **ábwtit*, selon l'analogie de *dixit dixerat*, à condition toutefois que *dixerat* n'ait pas passé à **dʒk'erat*) soit déplacer l'accent sur la désinence en se passant de suffixe (**abérat* sur **abʒsti* selon l'analogie des parfaits faibles **amásti* **amárat*, **dormísti* **dormírat*, etc.). Dans le premier cas, il résultait ce que nous appellerons des « formes fortes secondaires », dans le second, des « formes faibles secondaires », par opposition aux formes fortes et faibles d'origine latine. — Il est délicat de situer ces deux nouveaux types dans le temps et dans l'espace et l'un par rapport à l'autre. On ne peut distinguer le type **abérat* et le type **áberat*, puisque pour aucune des formes bas-latines représentant ces deux types nous ne connaissons la place de l'accent. Le type **ábwerat*, accentué sur le radical, est en revanche assez sûr, puisque les langues romanes n'indiquent nulle part l'existence ancienne d'un **abwérat* avec lequel il pourrait être confondu; pour les types **kádwerat*, **bʒbwerat* et **okk'ʒserat*, où il est anomal du point de vue de la grammaire traditionnelle, il est très bien attesté dans le répertoire des formes bas-latines de BANTA (cf. sous 3, p. 85), mais pas avant le II^e siècle de notre ère, chez Aulu-Gelle, soit trois siècles après les premiers spécimens de formes fortes sans suffixe des parfaits latins en *u* et *s*. — Dans les langues romanes, les deux types sont représentés partout, sauf en espagnol et en portugais, où, aussi loin qu'on remonte, les formes faibles secondaires sont absolument seules à représenter les anciennes formes médianes et les formes correspondantes des parfaits sigmatiques et radicaux (cf. sous c, pp. 87-88);

les autres langues romanes, du moins celles où sont attestés des descendants des formes médianes, tendent très nettement, au cours de leur évolution, à remplacer les formes fortes secondaires par des formes faibles secondaires correspondantes; cela conformément à la tendance qui se manifeste dans toutes les langues romanes à unifier les parfaits forts sur les formes faibles selon l'analogie des parfaits faibles à voyelle longue et du type **bendédit*. En vieux-français, où le plus-que-parfait latin a disparu de très bonne heure, ce fait ne se laisse observer que sur la 3^e personne du pluriel du parfait dans quelques verbes: *turent* > *taisirent*, *plurent* > *plaisirent*, dialectalement *distrent* > *desirent*; cette tendance est évidente en italien surtout, où elle a opéré de tous temps et jusqu'à nos jours: *ebbero* > *avéro*(no). — En résumé, nous pensons qu'à l'époque du roman commun, les formes fortes secondaires ont pu être créées dans l'ensemble de la Romania, même dans la péninsule ibérique, qu'elles ont été ensuite supplantées par les formes faibles secondaires, mais plus ou moins tôt selon les régions, très tôt en ibéro-roman, où la tendance à unifier les parfaits forts sur les formes faibles est de loin la plus marquée, moins tôt en gallo-roman, où cette tendance est moins prononcée aussi, tard et surtout très lentement en italo-roman, ce qui va de pair avec un certain conservatisme dans l'évolution du parfait fort. Ainsi donc s'est achevé dans la période pré littéraire en Espagne et au Portugal ce qui ne l'a été qu'à la fin du moyen âge en France et ne l'est pas encore aujourd'hui en Italie. — On peut admettre, bien sûr, que l'ibéro-roman (Catalogne à part) n'a jamais connu, même avant les textes, la forme forte secondaire et supposer une rupture de l'unité romane: le type **abérat* à l'origine de l'espagnol et du portugais, le type **ábwerat* à l'origine de toutes les autres langues romanes, où les formes faibles secondaires n'auraient surgi que plus tard; mais cette hypothèse, qu'on ne peut ni prouver ni réfuter de manière convaincante, n'ajoute rien et surtout ne change rien de fondamental à notre propre interprétation. — Quant à prétendre que les formes faibles secondaires, au lieu de suivre les formes fortes comme nous le proposons, les précèdent, en d'autres termes que de **áberat* on a passé à **abérat* puis, partout sauf en ibéro-roman, à **ábwerat*, ça supposerait qu'on ne tienne compte ni de la tendance, que les langues romanes attestent déjà très anciennement et qu'illustre si bien toute l'histoire de l'italien, à unifier les parfaits forts sur la base des formes faibles, ni du caractère au contraire tout à fait exceptionnel de la tendance inverse. Un peu plus loin, d'ailleurs, l'examen de la 1^{re} personne du pluriel du parfait confirmera notre façon de voir.

Maintenant que nous avons une vue d'ensemble sur l'évolution des formes médianes et des formes correspondantes dans les autres types de parfait, il nous est plus facile d'assigner leur véritable place aux formes fortes sans suffixe. La grande masse des formes médianes et des formes correspondantes des parfaits sigmatiques que nous offrent les langues romanes jusque dans les textes les plus reculés rentrent dans le système que domine la tendance du roman commun à opposer les formes fortes avec suffixe aux formes faibles sans suffixe. Dans ce système, les formes

fortes sans suffixe, qu'elles appartiennent à des parfaits radicaux romans (**bĭberat*, **okk'ĭderat*, **káderat*) ou à des parfaits qui remontent aux types latins en *u* et *s* (**áberat*, **dĭk'erat*), sont manifestement anomaux; c'est bien pourquoi nous croyons devoir les faire remonter à un type antérieur à l'éclosion des formes fortes et faibles secondaires. Or nous voudrions prouver ici que cette survivance de formes un peu archaïques — archaïques du point de vue du système du roman commun — n'a rien qui doive nous étonner; ce sont là en somme des formes appartenant à un type jadis vivant, qui, résistant à la pression de l'analogie d'un type plus récent, se sont attardées et maintenues comme archaïsmes, exactement comme certains parfaits radicaux, *feci* par exemple, qui, eux aussi, ont longtemps résisté à l'emprise du type du roman commun et sont pour cela devenus de véritables blocs erratiques.

On voit à présent que, de toutes les possibilités d'influence auxquelles les formes médianes et les formes correspondantes des autres parfaits étaient exposées, le seul facteur dont nous n'ayons pas eu besoin pour expliquer l'évolution de ces formes et dont le rôle ne soit pas prouvé est la prédisposition du type *habúerat* à devenir phonétiquement **abwérat*; les autres facteurs, tous de nature analogique, ont pu chacun jouer un rôle, à un moment ou à un autre, tout au moins selon notre explication. — Au lieu d'une évolution simple, en une étape, comme celle que nous avons établie à l'aide de la comparaison pour le passage du latin *potui/potuiſti* au roman commun **pótwi*/**potĭsti* et qui nous permettait de tout ramener, en roman commun, à un seul plan synchronique, nous avons affaire ici à une évolution complexe, qui nous a forcé à considérer le roman commun à divers moments de son histoire, à le diviser dans le temps. Nous y distinguons en effet, quant à l'évolution des formes médianes et des formes correspondantes dans les autres parfaits, deux états successifs, dont chacun a laissé des traces dans les langues romanes, le premier, où domine la forme forte sans suffixe et qui relève en somme encore de la période d'accroissement des parfaits radicaux, le second, celui où les formes médianes deviennent, conformément à une tendance plus récente, soit des formes fortes soit des formes faibles.

ROMAN COMMUN

accroissement des parfaits radicaux

biberat, *occiderat*, **káderat*

tendance dominante :

opposition des formes fortes avec suffixe et des formes faibles sans suffixe

bĭberat*/bĭbwerat*/**bibérat*
 okk'ĭderat*/okk'ĭserat*/**okk'ídérat*
 káderat*/kádwerat*/**kadérat*
 áberat*/ábwerat*/**abérat*
 (**dĭk'erat*)/(**dĭkserat*/**dik'érat*

LANGUES
ROMANES

**La 1^{re} personne
du pluriel du
parfait**

Nous avons déjà dit que la 1^{re} personne du pluriel du parfait de l'indicatif, la seule forme médiane qui soit dépourvue du suffixe *er*, évolue à part.

Les rares exemples que nous avons rencontrés en bas-latin révèlent que, si dans les parfaits radicaux romans cette forme marche parallèlement aux autres formes médianes en restant d'abord dépourvue de suffixe (*currimus* S. Jérôme, IV^e-V^e s., BANTA, 78; *tullimus* Antonini Itinerarium, VI^e s., BANTA, 82; *transfundimus* Formulae Salicae, VIII^e-IX^e s., BANTA, 68; *corrumpimus* Itala, mss. des VI^e, IX^e et X^e siècles, BANTA, 81) puis en s'en adjoignant un (*decisimus* Varia excerpta gromatica, VI^e s., BANTA, 77; *colleximus* Itala, mss. des VI^e, IX^e et X^e siècles, BANTA, 81), les parfaits latins en *u* et en *s* n'ont probablement pas adopté le type de la forme forte sans suffixe, **ābimus* et **dēk'imus*, qui serait d'ailleurs partiellement entré en conflit homonymique avec le présent; nous avons bien rencontré *neximus* (= latin *nexuimus*) Lucius Accius (II^e s. av. Chr., BANTA, 45), *conteximus* (= latin *contexuimus*) C. Plinius Secundus (I^{er} s., BANTA, 93), *dividimus* Gloss. Philoxeni (BANTA, 74), mais les deux premiers exemples ne sont pas probants, parce que, bien qu'ayant perdu le suffixe *u*, ils conservent un *x* qui leur donne l'aspect de formes fortes de parfaits sigmatiques; le dernier exemple à lui seul ne saurait guère constituer une preuve suffisante. Les formes fortes sans suffixe ne sont d'ailleurs pas non plus attestées par les langues romanes.

Les langues romanes offrent uniquement des formes se rattachant aux types **ābwimus* et **ābimus*, donc aux formes fortes et faibles secondaires. En espagnol et en portugais, seules les formes faibles sont attestées, constituant ainsi avec les autres formes médianes un type uniforme; c'est en vieux-français et en italien que l'évolution de cette forme s'écarte de celle des autres formes médianes. La 1^{re} personne du pluriel *y* est en effet souvent faible dans des verbes, dans des régions ou à des époques où les autres formes médianes sont fortes. En vieux-français, où d'ailleurs cette forme ne paraît pas être attestée dans le type fort, nous avons régulièrement 4 *oïmes* en face de 6 *orent*, *desimes* en face de *distrent*; en italien, *avémmo* et *dicémmo* en face de *ebbero* et de *dissero* sont actuellement les types normaux. Cette différence de traitement entre la 1^{re} et la 3^e personne du pluriel s'explique assez facilement par l'analogie d'autres temps, en vieux-français celle du présent *avons* - *avez* - *ont* et celle de l'imparfait *avüiens* - *avüiez* - *avéient*, en italien celle du présent *abbiamo* - *avéte* - *hanno* et celle de l'imparfait *avevamo* - *avevate* - *avévano*. — Cette explication suppose bien entendu que les formes fortes secondaires sont antérieures aux formes faibles, comme dans les autres formes médianes. Dans le cadre de l'évolution des formes médianes et des tendances unificatrices des langues romanes, l'ancienneté du type fort par rapport au type faible paraît évidente. En outre l'italien, avec son grand choix de formes des deux types, se prête à une enquête assez minutieuse et, comme nous allons le montrer, permet de tirer des conclusions à peu près sûres.

HABUI

dans les dialectes italiens
selon AIS, p. 1700

ZONE A

ébbi avésti ébbe ébbimo
avéste ébbero

ébbi avésti ébbe ébbe
avéste ébbero

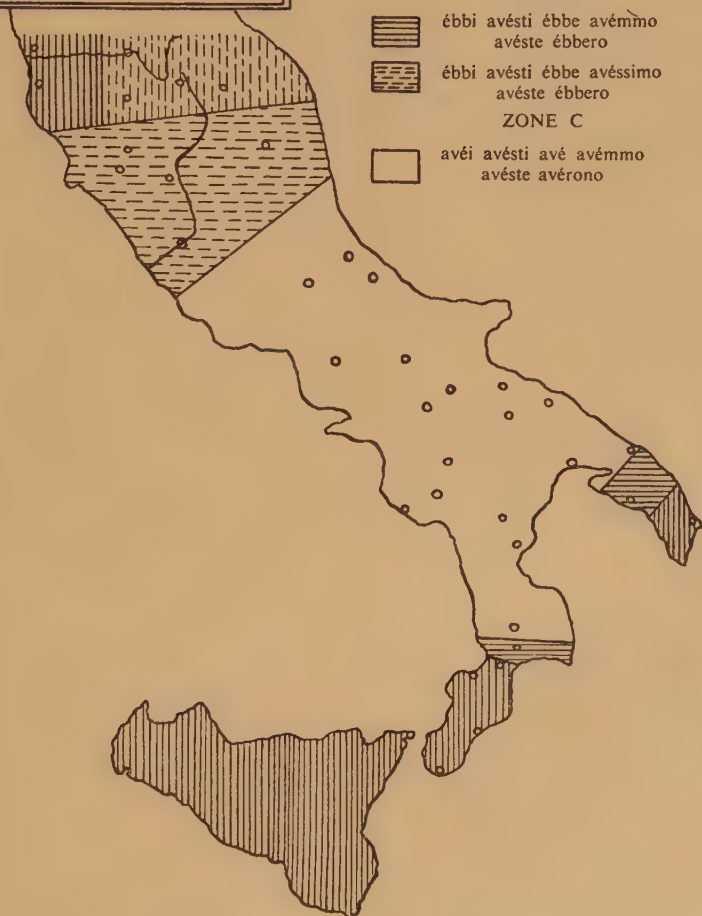
ZONE B

ébbi avésti ébbe avémmo
avéste ébbero

ébbi avésti ébbe avéssimo
avéste ébbero

ZONE C

avéi avésti avé avémmo
avéste avérono



Il est vrai que le paradigme actuel *ébbi avésti ebbe avémmo avéste ébbero*, étant fort, paraît être le paradigme ancien, d'autant plus que, du point de vue de la répartition des formes fortes et faibles, il est analogue au parfait du vieux-français *oi oüs ot oümes oüstes orent*, et la 1^{re} personne du pluriel qui s'y trouve peut par conséquent passer aussi pour la forme ancienne, et, par suite, la forme *ébbimo* pour une forme refaite ultérieurement; ce point de vue est encore confirmé par le fait qu'il existe dialectalement, en italien, une tendance à refaire les formes faibles avec le thème des formes fortes : *ebbesti* à Pistoie (MEYER-LÜBKE, Gr. stor. d. l. it., § 217), *sbj. 2 appisse* à Naples (MUSSAFIA, Ein altneap. Reg. San., § 102), en aquiléen *tennesse, dissesse* (HAUMER). E. BOURCIEZ (El., § 423 c) explique d'ailleurs les formes *ébbimo* et *déssimo*, qui s'emploient parfois dans la langue populaire, par l'influence de la première personne du singulier. — Cependant NANNUCCI (p. 185/6) considère au contraire les formes accentuées sur le radical comme venant directement du latin (il cite entre autres *habbemo* et *iunsemo*, chez Matteo Spinello, au XIII^e siècle); il est vrai que son point de vue ne peut pas être retenu, parce que basé sur une conception dépassée de l'évolution du parfait fort italien; mais il a été repris par d'autres plus récemment; en effet, MEYER-LÜBKE (Gr. d. l. r., II, § 265) pense que l'accent a persisté sur le radical en lucquois, en siennois-romain, en ancien milanais et en bolonais, ainsi que dans *ápmu* à Piazza Armerina, et que *aviemmu* (à San Fratello) est refait sur les formes faibles. Et ROHLFS (Hist. Gr. d. it. Spr., II, § 566) considère nettement les formes *ébbimo* (Lucques), *póttimu* et *vínnimu* (Calabre), *áppimu* et *sáppimu* (Sicile) comme les descendants directs du latin. A en croire MEYER-LÜBKE et ROHLFS, toutes ces formes seraient donc anciennes, le type *avémmo* étant considéré comme le produit d'une réfection tardive. Un argument vient considérablement renforcer cette opinion; il est emprunté à la méthode de la géographie linguistique où nous dirige la curieuse répartition des formes citées par ROHLFS. Selon le témoignage de l'atlas de JABERG et JUD (page 1700), il y a trois régions extrêmes et isolées où le paradigme de *habui* est fort avec la 1^{re} personne du pluriel forte du type *ábbimo* ou *ébbimo* (zone A); ce sont 1) la Toscane et l'Ombrie (avec, dans les parties est et centrale, la variante *ébbe*); 2) l'extrémité sud de la Calabre (points 772, 780, 791, 794) et la Sicile; 3) l'extrémité orientale des Pouilles (point 739). Situé entre ces trois territoires de la zone A, nous trouvons, allant approximativement de la ligne Pescara—Terracina à la région de Brindisi (729) d'une part, de Cosenza en Calabre (761) d'autre part, un territoire continu que caractérise un paradigme entièrement faible (zone C). Enfin, entre les zones A et C, nous constatons la présence d'une zone intermédiaire (zone B) à parfait fort mais avec 1^{re} personne du pluriel faible (type de l'italien écrit); elle comprend trois parties isolées; la première (qui se distingue des deux autres par la variante *avéssimo*) couvre la région entre Sienne (exclusivement) et Rome et les régions qui s'étendent à l'est, vraisemblablement jusqu'à la Mer Adriatique; la deuxième, très petite, en Calabre (point 771) et la troisième, également petite, dans les Pouilles (point 738). Ces constatations, basées sur le parfait *habui*, pour lequel la documentation est la plus abondante, ne tiennent compte que

des points où le type est suffisamment pur pour être classé dans l'une des trois catégories de paradigmes. Elles se vérifient aussi, dans les grandes lignes, pour d'autres parfaits forts en *u*. — Et voici comment nous interprétons ces faits. A l'origine, l'Italie au sud de l'Apennin et la Sicile ne connaissaient que le type *ébbi - avésti - ébbe - ébbimo - avéste - ébbero*. Cette aire primitive (dont il ne reste aujourd'hui que les trois extrémités, équivalant à la zone A) fut submergée par une onde d'innovation partant de son centre et consistant en l'assimilation de *ébbimo* aux formes faibles, *avémmo*, sans doute selon l'analogie de paradigmes du présent (*abbiamo - avéte - hánno*) ou de l'imparfait (*avevamo - avevate - avévano*), éventuellement (cf. W. MEYER, Beitr., 250/1) de parfaits faibles. La variante *avéssimo* serait due, selon D'OVIDIO et W. MEYER (§ 95), à la 2^e personne du pluriel *aveste*, qui est à la fois une forme du parfait de l'indicatif et une forme du plus-que-parfait du subjonctif. L'aire formée par cette première onde fut à son tour partiellement submergée (ce qu'il en reste représente la zone B) par une seconde et dernière onde, celle du paradigme entièrement faible (zone C). Ainsi nous avons trois couches, qui se sont superposées les unes aux autres sans qu'aucune ne recouvre entièrement la précédente. C'est là, pensons-nous, la seule interprétation plausible des faits que nous donne l'atlas linguistique. Car il est évidemment impossible de renverser le processus et d'expliquer cette répartition en partant du paradigme faible (tout le mécanisme du parfait italien et la tendance des langues romanes à unifier le paradigme s'y opposent) ou même en partant du paradigme à 1^{re} personne du pluriel faible (parce qu'il resterait alors à expliquer comment un même paradigme fort peut surgir à la fois en Toscane, dans les Pouilles, en Calabre et en Sicile). — Il est donc extrêmement probable qu'en Italie péninsulaire la 1^{re} personne du pluriel était à l'origine forte et que la forme faible est relativement récente, en d'autres termes que le type issu de **abwimus* est ancien et que le type *avémmo* a été refait. Il s'agit naturellement là d'un développement récent; les anciens textes présentent fréquemment, et c'est logique, des formes de la 1^{re} personne du pluriel fortes dans des régions où actuellement elles sont faibles. Cependant les formes de la 1^{re} personne du pluriel que MONACI cite au § 530 pour le toscan semblent être en contradiction avec les données de l' AIS, puisqu'elles appartiennent toutes au type faible. Cette contradiction peut sans doute être mise sur le compte du caractère littéraire des textes de MONACI s'opposant à la langue plutôt populaire de l'Atlas. Quant au reste de l'Italie, le nord, pour lequel la page 1700 de l' AIS ne fournit pas de renseignements et où le parfait fort hérité du roman commun est, déjà au moyen âge, fortement déformé par l'évolution phonétique et l'analogie, nous en sommes réduits aux conjectures. Nous ne pouvons pas trancher la question sur la seule base de quelques formes fortes signalées à Parme (*teinsen* = latin *tenuimus*, W. MEYER, Beitr., 265-267), en bolonais et en ancien milanais (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 265). Dans l'intéressant paradigme que MEYER-LÜBKE (It. Gr., § 455) relève chez Bonvesin, *heve havissi have hávem havissi háven*, où la 1^{re} personne du pluriel porte l'accent sur le radical, l'évolution phonétique qui a produit les

formes fortes n'est pas très claire. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, jusqu'à preuve du contraire, il n'y a pas lieu de croire que la zone A ne se prolonge pas au nord de l'Apennin, comme elle semble d'ailleurs se prolonger en Sardaigne, où nous trouvons, au XII^e siècle, la forme *appimus* (MONACI, 8.30).

Ainsi donc, les données de l'italien, à défaut de celles du français, montrent nettement que les formes fortes secondaires précèdent les formes faibles secondaires dans la première personne du pluriel du parfait; et l'ensemble de l'évolution de cette forme, si nous mettons à part quelques particularités que l'analogie explique bien, concorde parfaitement avec celle des autres formes médianes, telle que nous l'avons esquissée plus haut, et ne fait que la confirmer.

SECONDE PARTIE

LE PARFAIT FORT DANS LES LANGUES ROMANES

CHAPITRE V

LE PARFAIT FORT EN VIEIL-ITALIEN

Le parfait fort italien, dans son ensemble, reflète fidèlement la structure du parfait fort du roman commun; aujourd'hui encore, l'opposition des thèmes des formes fortes et des formes faibles, héritée du roman commun, demeure vivante dans un assez grand nombre de parfaits italiens, alors que, dans tous les autres parlers romans, elle a été en bonne partie ou même entièrement effacée au moyen âge déjà.

Cependant l'italien connaît également, dans plusieurs verbes de la langue commune et fréquemment aussi dans les dialectes, une évolution, commune à toutes les langues romanes, qui tend à faire passer les parfaits forts à des types de parfaits faibles. Seulement, cette évolution, qui ailleurs se déroule en partie à une époque très reculée, voire préhistorique, où il est fort difficile de l'observer, se déroule ici à la fois plus tard et plus lentement (elle n'est même pas encore achevée!), de sorte que nous pouvons l'y suivre et l'étudier commodément non seulement dans d'innombrables documents écrits mais aussi d'après les témoignages de la langue parlée actuelle.

L'étude du mécanisme régissant l'évolution du parfait fort en italien, du fait qu'elle est relativement aisée, sera de nature à faciliter par la suite l'étude plus ardue de l'évolution du parfait fort dans les autres langues romanes. Ceci explique l'importance que nous accordons au présent chapitre et justifie sa place en tête de la seconde partie de notre étude.

Parfaits forts

hérités du

roman commun

La continuation en italien du parfait fort tel que que nous l'avons posé en roman commun est tout à fait claire. Elle saute aux yeux de quiconque consulte une grammaire de la langue moderne. Dans le « *Dizionario dei verbi irregolari* », par exemple, que PETROCCHI, en 1895, donne en annexe de sa petite grammaire à l'usage des écoles (p. 139 ss.), nous relevons les parfaits forts suivants, qui, compte tenu de l'évolution phonétique, ont conservé jusqu'à présent la forme que, selon toute probabilité, ils ont eue en roman commun. Les parfaits en *u* étant peu nombreux, nous les citons tous, mais nous ne donnons qu'un choix des parfaits sigmatiques.

<i>caddi/cadesti</i>	<i>rasi/radesti</i>
<i>ebbi/avesti</i>	<i>risi/ridesti</i>
<i>giacqui/giacesti</i>	
<i>nocqui/nocesti</i>	<i>arsi/ardesti</i>
<i>piacqui/piacesti</i>	<i>morsi/mordesti</i>
<i>ruppi/rompesti</i>	
<i>seppi/sapesti</i>	<i>nascosi/nascondesti</i>
<i>tacqui/tacesti</i>	<i>scesi/scendesti</i>
<i>tenni/tenesti</i>	<i>tesi/tendesti</i>
<i>volli/volesti</i>	
<i>adussi/aducesti</i>	<i>cinsi/cingesti</i>
<i>dissi/dicesti</i>	<i>giunsi/giungesti</i>
<i>vinsi/vincesti</i>	<i>piansi/piangesti</i>
<i>trassi/traesti</i>	<i>unsi/ungesti</i>
<i>assisi/assidesti</i>	<i>rimasi/rimanesti</i>
<i>chiusi/chiudesti</i>	<i>scrissi/scrivesti</i>

A cette liste, nous pouvons ajouter quelques parfaits, par exemple *bevvi/bevesti*, *concessi/concedesti*, *elusi/eludesti*, *rilussi* (peu commun)/*rilucesti*, pour lesquels, selon la même source, il existe actuellement, à côté de la forme forte, une forme faible refaite.

Cela, c'est la situation telle qu'elle se présente grosso modo de nos jours. Elle est caractérisée par un nombre assez grand de parfaits forts qui remontent au roman commun, avec une prédominance marquée des parfaits sigmatiques et l'absence de quelques parfaits en *u* d'un usage pourtant fréquent. Ces parfaits manquants, nous les retrouvons cependant, à une date plus ancienne, dans les textes toscans; ce sont entre autres *debbi/devesti*, *creddi/credesti*, *potti/potesti*, qui ne figurent aujourd'hui plus qu'avec un paradigme faible.

Parfaits forts A côté de tous les parfaits forts italiens qui se
refaits en italien réclament directement du roman commun, nous
trouvons, au moyen âge déjà, une série de parfaits
forts qui ont été refaits en italien même, éventuellement dans une portion
plus grande de la Romania, mais qui ne représentent plus l'état du roman
commun, bien qu'ils soient restés fidèles à son système en conservant
l'opposition typique des formes fortes et des formes faibles du double
point de vue de l'accent et de la forme du thème.

Nous pensons naturellement en premier lieu aux parfaits italiens *conobbi/conoscesti*, *crebbi/crescesti* et *feci/facesti*, que nous avons examinés en détail dans la première partie. En effet, sous la forme qu'ils assument en italien, ces parfaits ne remontent peut-être pas au roman commun,

ce qui n'empêche pas qu'ils ont été formés conformément aux tendances du roman commun.

Il convient de citer ici un autre groupe de parfaits, dont la réfection par rapport à la forme présumée du roman commun ne touche que l'italien, contrairement à celle du type *conoscesti*; il s'agit des parfaits romans en *u* à radical se terminant par une liquide (**kálwi*, **dólwi*, **tóllwi*, **bálwi*, *bólwi*, **kýrrwi*, **párwi*), qui subissent fortement l'influence des parfaits sigmatiques. Une forme **kýrrwi* ne semble pas être attestée en italien, même en vieil-italien; *tulle* (MONACI, 50.209) est très rare au moyen âge et a disparu de nos jours. Et, si *volsi* est courant au moyen âge, *vollí* est aujourd'hui le seul parfait de cette catégorie à avoir résisté à l'emprise du type sigmatique, ce qu'il faut sans doute mettre sur le compte de la concurrence de *volsi*, parfait de *volvere*. Tous les autres parfaits de ce groupe, en effet, ont adopté, en vieil-italien déjà, une terminaison sigmatique aux formes fortes (*calse*, *dolse*, *tolse*, *valse*, *corse*, *parse*), laquelle est restée usuelle jusqu'à nos jours. Au chapitre I, nous avons situé la formation de *volsi* à l'intérieur de l'italien; de même, pour tous les autres verbes de ce groupe, nous ne croyons pas que la régularité de liquide + *s* permette de conclure à une forme sigmatique remontant au roman commun; il s'agit là d'une innovation de l'italien. Quant au type *tolseste* de l'aquiléen, que nous expliquerons plus loin, il est tardif aussi. — Certains verbes de cette catégorie ont encore créé après coup une sorte de parfait en *u* secondaire, peut-être d'origine savante (cf. MEYER-LÜBKE, Gr. stor. d. l. it., § 218), à une date où le suffixe *u* ne pouvait plus entraîner le redoublement de la consonne radicale. donc après que **bólwi* ait passé à *vollí*: *dolve* (Dante, Inf., 2.51), dialecte toscan *parve* (VON WARTBURG, Racc., 26.43), forme encore usitée actuellement. Quel que soit d'ailleurs le suffixe de ces formes fortes, les formes faibles correspondantes continuent celles du roman commun: *calesti*, *dolesti*, etc.

Le roman commun **móbwí*/**móbísti*, attesté par le français et le provençal, ne semble pas avoir subsisté tel quel en italien; c'est peut-être l'analogie de *scrissi/scrivesti* qui en a fait *mossi/movesti*, seul paradigme que ce verbe connaisse au moyen âge et celui qu'il a encore aujourd'hui.

Nous pourrions signaler d'autres réfections de ce genre au cours de l'évolution de la langue italienne, par exemple *venni* sur *tenni* et *viddi* sur *caddi*. Mais, plutôt que de nous étendre sur ce sujet, essayons d'en dégager un enseignement.

Les diverses réfections dont nous venons de parler n'ont en aucun cas atténué l'opposition des formes fortes et des formes faibles; au contraire, l'opposition est plus forte encore dans *conobbi/conoscesti* que dans *conobbi/*conovesti*, dans *tolsi/tolesti* que dans *tolli/tolesti*, dans *mossi/movesti* que dans **movvi/movesti*, dans *venni/venisti* que dans **veni/venisti*. Ce fait témoigne de la vitalité dont jouissait, en Italie, le système du parfait fort hérité du roman commun. Sur ce point, l'italien s'est montré particulièrement conservateur; nous n'y rencontrons guère, au moyen âge, de paradigmes à thème unifié comme c'est fréquemment

le cas en vieil-espagnol et en vieux-français. Nous insistons sur cette particularité de l'italien parce qu'elle met bien en lumière un tournant important vers lequel s'achemine le parfait fort.

Réfections selon un type faible Si un nombre respectable de parfaits forts, soit sous la forme héritée du roman commun soit sous une forme refaite, s'est maintenu jusque dans l'italien moderne, il n'en reste pas moins que ce qu'on pourrait appeler le stade conservateur, dans l'évolution du parfait fort, a été dépassé. Un état évolué du parfait apparaît, non seulement aujourd'hui par rapport à la Renaissance (*potti* ayant passé à *potei*, *debbi* à *dovei*, etc.) mais aussi dans les textes médiévaux eux-mêmes, où se dessine déjà le début d'une évolution avec le passage de certains parfaits forts aux catégories du parfait faible (à *credidi* s'ajoute *credei*). Nous allons tenter d'expliquer dans quel sens et selon quels principes cette évolution s'est opérée.

Le système du parfait fort que l'italien avait hérité du roman commun était encore complexe, trop complexe en tous cas pour satisfaire le besoin d'uniformité qui caractérise sur ce point toutes les langues romanes dès le moyen âge. Sous l'effet de cette pression, le parfait fort a commencé à se simplifier. Pour réaliser cette simplification, de quels moyens la langue disposait-elle? Elle pouvait, en prenant pour modèle les parfaits faibles, supprimer autant que possible les différences entre formes fortes et formes faibles, c'est-à-dire unifier les deux thèmes ou unifier la place de l'accent ou, mieux encore, unifier à la fois les thèmes et la place de l'accent. L'unification pouvait se faire, du moins en théorie, sur la base des formes faibles, ce qui eût entraîné une entière conformité avec les parfaits faibles en *-ai*, *-iui* et *-dedi*, ou bien sur la base des formes fortes. On peut dire que, sinon en Italie du moins dans l'ensemble de la Romania, toutes les combinaisons imaginables de ces diverses possibilités ont fait l'objet de tentatives (dont beaucoup sont demeurées sans lendemain ou limitées à un dialecte, mais dont quelques-unes ont fini par s'imposer) et que chacun des divers degrés d'uniformité qui pouvaient résulter de ces combinaisons a été atteint.

Dans la langue littéraire italienne, reposant en gros sur le toscan, l'analogie part des formes faibles et uniformise aussi bien le thème que l'accent; elle réalise donc l'uniformité au maximum : par exemple sur le parfait faible *vendei/vendesti* fut créée, à côté de *credidi*, une forme nouvelle, *credei*, qui, avec les formes faibles inchangées, constitue le nouveau paradigme *credei/credesti*. Pendant ce temps, la forme forte ne tombe pas sur le champ mais sort de l'usage parlé peu à peu. Cela d'autant plus que, comme nous l'avons dit au chapitre IV, il se peut que toutes les formes fortes d'un parfait donné n'aient pas passé à une forme faible simultanément. La 1^{re} personne du pluriel en particulier, soutenue par le présent, où elle va avec la 2^e personne du pluriel, a été la première en date à passer au type faible (*abbimo* > *avémmo*), puisqu'on rencontre localement, à savoir entre ce que nous avons appelé la zone A, où cette forme est encore forte, et la zone C à paradigme entièrement faible,

une zone à paradigme fort avec 1^{re} personne du pluriel faible. Dans toute une série de parfaits, les 1^{re} et 3^e personnes du singulier et la 3^e personne du pluriel ne tardèrent pas à suivre la 1^{re} personne du pluriel dans son passage du type fort au type faible.

Les nouvelles formes faibles, qui remplacèrent les formes fortes et que, selon une terminologie adoptée au chapitre IV, nous pourrions nommer « formes faibles secondaires », furent munies de terminaisons de personnes diverses, selon le type de parfait faible qui servit de modèle. Les deux types de terminaisons les plus fréquents de la langue littéraire et qui dominent encore aujourd'hui dans la langue commune ont été empruntés l'un au type *vendei* - *vendé* :

accrescei Vita del Cell., WAHLGREN, 238
cadei Tasso, WAHLGREN, 238
conoscei Boccace, WAHLGREN, 238
crescé Dante, Inf. 31.39
meté lombard, MONACI, 55.102
mové Vita di S. Francesco, WAHLGREN, 238
nascé émilien, MONACI, 144.88
nascé vénitien, MONACI, 53.100
nocé Macchiavelli, WAHLGREN, 238
parei Tasso, WAHLGREN, 239
plové Cron. deli Imperadori, WAHLGREN, 239
rompé ibid., WAHLGREN, 239
tegné ibid., WAHLGREN, 239
venqué MONACI, 10.56,

et l'autre à *stetti* - *stette* (cf. ROHLFS, Hist. Gr. d. it. Spr., II, § 577) :

apparette Guid. Guid., WAHLGREN, 239
avetti Santa Fiera, MEYER-LÜBKE, It. Gr., § 455
bevette Fior. di S. Francesco, WAHLGREN, 237
cadette Segn. Pred., WAHLGREN, 238
cognoscette Vite de' SS. Padri, WAHLGREN, 238
corrette HAUMER
crescette Pucci, WAHLGREN, 238
giacette Guid. Guid., WAHLGREN, 238
nascetti WAHLGREN, 238
nocettero Omel. S. Gio. Gris., WAHLGREN, 238
piacette Guid. Guid., WAHLGREN, 239
ricevette MONACI, 60.81
sedecte (= *sedette*) chronique florentine du XIII^e s., SCHIAFFINI, 87
sostenetti B. Jacopone, WAHLGREN, 239
tacette Dante
vedetti Boccace
vivette Dante.

Cette terminaison se retrouve jusque dans les parfaits originellement faibles : *cantatte* et *sentitte* (ROHLFS, Hist. Gr. d. it. Spr., II, § 578).

Un type particulier de forme faible remplaçant une forme forte se rencontre dans la langue littéraire, mais moins répandu et limité au moyen âge et à la Renaissance; la terminaison de la 3^e personne du singulier est en -éo avec un *o* emprunté à *amó*, *dormío* :

aveo Franco Sacchetti, WAHLGREN, 237

cresco MONACI, 50.232

nasceo Boccace, WAHLGREN, 238

poteo Dante, Purg. 20.138

recipeo MONACI, 50.220

rompeo Dante, Purg. 17.31.

Le procédé d'unification du parfait fort qui est celui de la langue littéraire et de la langue commune moderne se rencontre aussi dans quelques dialectes. Nous trouvons le vénitien 1 *tigní* (MONACI, 130.12), le piémontais 3 *chai* (MONACI, 10.20), en bergamasque *avé* (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 280), dans un document de Lio Mazor 3 *tolí* (VON WARTBURG, Racc., 15.6), dans un texte du nord datant du XIII^e ou XIV^e siècle 3 *nasè* (MUSSAFIA, Mon. ant.), *caçi* (= *cadde*; ibid.), dans la lettre de Zara de 1397 *potì* (UGOLINI, 181), à supposer qu'il s'agisse bien d'un parfait, en romagnol 3 *curré* (MUSSAFIA, Darst. d. rom. M., §§ 272-273), 3 *armané* (= *remansit*; ibid.), 3 *mitté* (ibid.), 3 *muvé* (ibid.), 3 *savé* (ibid.), 3 *tulé* (ibid.), 3 *vné* (= *venit*; ibid.), 3 *vlé* (= *voluit*; à côté de la forme forte 3 *vös*; ibid.), 3 *avé* (2 *avest*, à côté de la forme forte 3 *ebb*; ibid.), à Sienne au XIII^e siècle *faéi*, *faésti* et *faémmo* (RYDBERG, 205), en aquiléen *pario* (HAUMER) et *regio* (ibid.), en Calabre 1 *facívi*, 3 *facíu*, 6 *facíru* (RYDBERG, 206 et 209), *dičíu* (à côté de *disse*; MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 288) et *volíu* (à côté de *vodze*; ibid.), à Macerata (Marches) *dolevve* (W. MEYER, Beitr., 159), *dispiacevve* (ibid.), *sentevve* (D'OVIDIO et W. MEYER, § 95), *dicevve* (ibid.), à Bitonto (Pouilles) *faciebbe* (D'OVIDIO et W. MEYER, § 95), à Tarente *avibbi* (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 280); — ROHLFS (Hist. Gr. d. it. Spr., II, § 579) cite le florentin *potiedi*, formé d'après le type *vendiedi*.

Dans la langue commune moderne, l'emploi régulier du paradigme faible à l'exclusion d'un paradigme fort ne s'est fixé que dans un nombre restreint de cas, en particulier dans

assolvei ou *assolvetti*

credei ou *credetti*

devolvei ou *devolvetti*

dissolvei ou *dissolvetti*

dovei ou *dovetti*

fremei ou *fremetti*

gemei ou *gemetti*

mescei
mietei
potei
riflettei.

Cet emploi est encore facultatif dans quelques parfaits cités plus haut.

La lenteur avec laquelle se fait le passage du type fort au type faible est illustrée par le fait que certains parfaits qui aujourd'hui encore sont forts (par exemple *caddi*, *crebbi*, *corsi*) apparaissent avec des formes faibles déjà dans d'anciens textes; ce fait semble indiquer aussi que l'usage peut varier sensiblement d'une couche sociale à l'autre ou même selon la tendance, innovatrice ou conservatrice, d'un écrivain ou d'un grammairien.

Le nouveau parfait faible est simple et économique, l'analogie est aisée, seules les formes fortes font les frais de la transformation. Il réunit toutes les qualités requises et répond dans une large mesure au besoin d'unification qui l'a fait naître. Il est sans doute appelé à vivre et a des chances de s'imposer le jour où — pour des raisons touchant le niveau de culture, l'attachement au purisme, les transformations sociales, etc. — les formes traditionnelles n'auront plus la force de résister.

Autres types

d'uniformisation

Les dialectes italiens nous fournissent des exemples qui illustrent d'autres types d'uniformisation du parfait fort que celui de la langue littéraire; nous y jetterons, pour finir, un rapide coup d'œil, car, pour n'avoir pas eu l'essor du type propre à la langue littéraire, ces tentatives timides et passagères ne présentent pas moins d'intérêt pour nous, d'autant plus d'ailleurs qu'elles aboutissent à des types que, plus loin, nous retrouverons dans d'autres langues romanes.

Il s'agit en l'occurrence d'une uniformisation du parfait fort basée sur les formes fortes, tout à fait différente donc de l'uniformisation du parfait dans la langue littéraire. En outre, les formes que nous allons étudier se répartissent en deux groupes, celui des parfaits où l'action analogique porte à la fois sur la forme du thème et sur la place de l'accent et celui des parfaits où elle ne porte que sur la forme du thème, l'accent restant mobile. Dans le premier groupe, nous pouvons ranger 2 *viensi* et 2 *vorsì* à Pistoie (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 265). Dans le second groupe, nous pouvons placer 2 *ebbesti* (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 280), *disseste* et *misseste* (Boetio di Rainaldo, chez Muratori, FOTH, 249), le vieux-napolitain sbj. *appisse* et *vennesse* (MUSSAFIA, Ein altnep. Reg. San., § 102), une forme des Marches, *plaguesse* (MONACI, H. 170), ainsi que les nombreuses formes aquiléennes, *vennesse* (MONACI, G. 59), *tennesse* (VON WARTBURG, Racc., 34.1065), *jacquesse* (MONACI, G. 60), *nacquesse* (HAUMER), *tolseste* (ibid.), *vissesse* (ibid.), *trassisseno* (ibid.), *jonsesse* (ibid.), *disseste* (ibid.), *redixesse* (VON WARTBURG, Racc., 34.1064; le même texte a 3 *dixe*, 1241), *ressessero* (HAUMER), *scrississeno* (ibid.).

Les formes liguriennes *vossemo* (PARODI, Stud. lig., 15, 25) et *dissemo* (ibid.), à cause de la place indéterminée de l'accent, peuvent appartenir soit à l'un soit à l'autre groupe.

Ce qui de ce chapitre ressort pour nous d'essentiel, c'est que, par de nombreux tâtonnements et par des transformations diverses (dont nous n'avons évidemment esquissé que quelques-unes), aussi bien sur le plan dialectal, dans des parlers appartenant à toutes les régions de la péninsule (vénitien, lombard, ligurien, romagnol, aquiléen, napolitain, calabrais, etc.), que dans la langue littéraire et commune, l'analogie tend à supprimer l'opposition des deux thèmes et à créer un type de parfait à accent fixe.

CHAPITRE VI

LE PARFAIT FORT EN VIEUX-FRANÇAIS

Au moyen âge, le parfait fort français revêt déjà un aspect assez différent de celui de l'italien; il est encore bien vivant mais en partie refait, surtout dans les dialectes du centre et chez les écrivains qui subissent l'influence linguistique de l'Ile-de-France, tandis qu'il se maintient mieux et plus longtemps dans la plupart des dialectes de la périphérie (picard, wallon, franco-provençal, etc.). En tant que parfait à accent mobile, il a aujourd'hui complètement disparu de la langue commune, parlée ou écrite, et c'est par là surtout qu'il se distingue du parfait de l'italien et de l'espagnol écrits. — Pour plus de clarté, nous procéderons dans la mesure du possible comme nous l'avons fait au chapitre précédent : nous examinerons d'abord l'état de choses dans la langue commune, après quoi seulement nous aborderons l'étude des formes qui appartiennent au domaine dialectal.

Formes phonétiques du parfait fort

C'est dans les parfaits sigmatiques, formant en vieux-français un type assez défini et homogène, que le paradigme du roman commun s'est le

mieux conservé :

ocist Roland, Wace, Chron. des ducs de Norm., Chrétien, Quatre Livres, etc.

oceïst Wace, Brut, 1374

ocelst Chrétien, Erec, 243

oceïssent Chrétien, Yvain, 1108

oceïst Quatre Livres, 135, LANGSTROFF

ociessent Serm. de saint Bernard, FOUCHÉ, Le v. fr., § 172

oceïs Piramus et Tisbé, 744

oceissant Turpin, FOUCHÉ, Le v. fr., § 172

oceïtes Roman en prose de Jos. d'Arimatee, RISOP, Stud., 126

oceïmes ibid., ibid., 126

ris Roman de Rou, WAHLGREN, 55

rist Chrétien, Erec, 1713

surrîst Tristan, BARTSCH, Chr. anc. fr., 24.6

rist Rose, 236

ristrent Ipom., FOUCHÉ, Le v. fr., § 146

- reïst* Chrétien, Cligès, 824
riest Sermon de saint Bernard, FOUCHÉ, Le v. fr., § 172
- assist* Saint Alexis, 97
assist Chrétien, Yvain, 255
sist Quatre Livres, 228, LANGSTROFF
sist Queste del saint Graal, 76.4
- seimes* Ps. d'Oxford, MEISTER, 49-50
seïst Chrétien, Yvain, 3696
seimes Quatre Livres, 337, LANGSTROFF
aseist Quatre Livres, 31, LANGSTROFF
aseissent Queste del saint Graal, 75.22
- enclost* Ps. d'Oxford, WAHLGREN, 54
enclostrent Ps. de Cambridge, FOUCHÉ, Le v. fr., § 146
clos Enéas, WAHLGREN, 54
clos Dolopathos, WAHLGREN, 54
enclost Rose, 6432
- forcloïst* Chron. Val., FOUCHÉ, Le v. fr., § 174
cloïsse Ps. Lorr., FOUCHÉ, Le v. fr., § 174
- traist* Quatre Livres, 32, LANGSTROFF
traist Saint Thomas, 1665
traïst Wace, Brut, 4071
traïst Chrétien, Yvain, 2660
sostraest Sermon de saint Bernard, FOUCHÉ, Le v. fr., § 172
traïsis avec une terminaison refaite, Berte, 2222, RISOP, Stud., 125
retraïssent Chr. Val., FOUCHÉ, Le v. fr., § 174
traïssent Chevalerie Ogier, 10557, éd. Barrois, Paris 1842, cité par Bédier, L.E., II, 320
- contredist* Eulalie 23, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.
dist Roland, Chrétien de Troyes, Quatre Livres, etc.
desist Roland, 1760
maldisis Ps. d'Oxford, BARTSCH, Chr. anc. fr., 13.34
disissent Ps. d'Oxford, MEISTER, 51-52
desistes Quatre Livres, 40, LANGSTROFF
desis Saint Thomas, 3381
desist Cléomadès, 1154, RISOP, Stud., 126
- duist* Roland, 215
suduist Saint Thomas, 1232
conduisist Cortebarbe, Trois aveugles, 15
conduisist Branche de roy. Lign., FOUCHÉ, Le v. fr., § 174

destruistrent Ps. d'Oxford, BEHRENS, 83
destruistrent Chron. des ducs de Norm., 840
destruist Quatre Livres, 305, LANGSTROFF
destruisis Ps. d'Oxford, BEHRENS, 83
destruisist Wace, Brut, 10008
destruisissent Chron. des ducs de Norm., 1102
destruisis Quatre Livres, 110, LANGSTROFF

juinst Wace, Brut, 9338
joint Marco Polo, 242

ajoinnessent Serm. de saint Bernard, FOUCHÉ, Le v. fr., § 172
joignisse document de 1310, BEHRENS, 88

enuinst Quatre Livres, 59, LANGSTROFF
enuinst Saint Thomas, 98

uignisse Quatre Livres, 53, LANGSTROFF

arst, Gormont et Isembart, BARTSCH, Chr. anc. fr., 8.125
ars Roman de Rou, WAHLGREN, 54
arst Wace, Brut, 2088
arst Chron. des ducs de Norm., 768
arst Myst. d'Adam, BARTSCH, Chr. anc. fr., 22.160

ardissent Rose, 6453
rardimes Reg. crim. de Ste-Geneviève, EKBLOM, 31.

Du parfait en *u* du roman commun, contrairement à ce qui se passe dans les parfaits sigmatiques, il ne subsiste en vieux-français que des formes éparses, assez nombreuses mais ne constituant plus guère un tout cohérent.

crut (*credidi*) Chrétien, Erec, 6067
crut Rose, 4143

creïssiez Gormont et Isembart, 532 et 541
creisez Roland, 1728
creïstes Adam, 423
creimes Chrétien, Erec, 1226, var. des mss. H P
creist Horn, 1341
creesses Vie de sainte Catherine, FOUCHÉ, Le v. fr., § 172
creïsse Fabliaux et Contes, p.p. Barbazan, éd. Méon, II, 108, cité par DIEZ, II, 229

jut Gormont et Isembart, 464
jut Roland, 2758
geut Roland, 2375, FREUND, 22-23
jut Chrétien, Erec, 3037

jurent Chrétien, Yvain, 5863
jut Saint Thomas, 325
jut Rose, 1574
giuc Cortebarbe, Trois aveugles, 240
agesist Serm. de saint Bernard, FOUCHÉ, Le v. fr., § 152
agesist Li Dis de l'Emp. Constant, RISOP, Die anal. W., 54
gesissent Enf. Ogier, FOUCHÉ, Le v. fr., § 152
gesissent Rose, éd. Amsterdam, 1735, RISOP, Stud., 120

nut Wace, EKBLOM, 18
nut Chrétien, Yvain, 6232
nuisist Wace, Brut, 8955
noisissent Benoît, Chron., FOUCHÉ, Le v. fr., § 174

plot Geste des Loherens, BARTSCH, Chr. anc. fr., 17.163
plot Chrétien, Yvain, 805
plut Saint Thomas, 3800
plot Rose, 1603

plesist Marie de France, Lanval, 26, ms. S (fin du XIII^e siècle),
éd. Rychner (erreur de copiste pour *pleinsist*)
plasist Aimé, Hist. de li Norm., FOUCHÉ, Le v. fr., § 167
plaisissent Chron. Rob. Guiscard, FOUCHÉ, Le v. fr., § 167

pout Saint Alexis, 94
pout Roland
pot Saint Thomas, 53
pot Chrétien

poïsse Geste des Loherens, BARTSCH, Chr. anc. fr., 17.181
poïst régulièrement chez Chrétien (cf. Cligès, p. 193, note pour le
vers 908)
poissiez Chevalier au lion, éd. Holland, v. 86, FOTH, 247
poissent Saint Graal, 200.30
poïst Ami et Amile, BARTSCH, Chr. anc. fr., 18.279
poïst Rose, 5910
poissons Rose, 15213

tint Saint Alexis, 286
tint Gormont et Isembart, BARTSCH, Chr. anc. fr., 8.84
tint Roland
tint Serm. de saint Bernard, WAHLGREN, 204
tint Horn, 424
tint Aucassin et Nic., 9.14, SUCHIER, Auc. u. Nic., 86 ss.
tint Rose, 557

sustenisse Ps. d'Oxford, MEISTER, 51-52
tenistes Geste des Loherens, BARTSCH, Chr. anc. fr., 17.104

tenissent Quatre Livres, 280, LANGSTROFF
tenissent Rom. d'Alexandre, BARTSCH, Chr. anc. fr., 36.59
apartenist Serm. de saint Bernard, WAHLGREN, 204
tenist Horn, 1342, 1708
tenistes Saint Thomas, 5647
tenis Rustebeuf, Miracle de Théoph., BARTSCH, Chr. anc. fr., 75 c. 11

toil Horn, 1419

tolissent Ps. de Cambridge, WAHLGREN, 206
tolist Marie de France, WAHLGREN, 206
tolistes Gerars de Viane, WAHLGREN, 206

voldrent Eulalie, 3, 4, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.

volt Roland, 440

volt Ps.d'Oxford, SUCHIER, Leod., 269

volt Wace, Brut, 2321

volt Serm. de saint Bernard, WAHLGREN, 217

volt Saint Thomas, 48

uolissie Horn, 1144

volist Partonop., FOUCHÉ, Le v. fr., § 171

voulisse Faits merv. de Virg., BRUNOT, 449.

Pour le verbe *choir*, nous n'avons qu'un seul exemple de la forme forte attendue : *chad* (Passion, 475, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.). Les formes faibles sont en revanche bien attestées : *caïst* (Roland, 764, 3439), *chaïstes* (Tristan, BARTSCH, Chr. anc. fr., 24.161), *enchaïst* (Saint Thomas, 5794), *chaïst* (Horn, 1533). De ce verbe, il a été refait une flexion faible *chaï/chais* (3 *cadit* déjà dans la Vie de saint Léger, 231), qui est le paradigme habituel en vieux-français, et plus tard une flexion forte *chui/cheus*.

C'est là l'essentiel de ce qu'il reste en vieux-français du paradigme hérité du roman commun. La liste des parfaits sigmatiques comporte les verbes les plus importants et les plus fréquents de cette classe; ceux qui n'y figurent pas sont les parfaits sigmatiques dont la forme faible attendue, issue de celle du roman commun, ne se rencontre en francien que sous une forme refaite (voir plus bas les formes analogiques du type *arsis*) ou ceux pour lesquels, étant donné leur emploi rare, la forme faible ne paraît pas être attestée en francien, bien qu'elle le soit parfois dans les dialectes de la périphérie :

coist Sainte Eulalie, 20, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.

escrist Saint Alexis, 284

redemst Saint Alexis, 67

remest Saint Alexis, 92

morst Roland, 727

raenst Ps. d'Oxford, EKBLOM, 37

aerst Ps. d'Oxford, BEHRENS, 81
derestrent (*rasi*) Ps. de Cambridge, FOUCHÉ, Le v. fr., § 146
coistrent Chr. des ducs de Norm., 433
sorst Chr. des ducs de Norm., 1337
plainst Saint Thomas, 5015
poinst Saint Thomas, 4160.

Dans la liste des parfaits en *u*, un bon nombre de verbes manquent, dont plusieurs sont pourtant d'un emploi fréquent. C'est que seules les formes fortes nous ont été transmises régulièrement avec les caractéristiques du parfait du roman commun [*aperçut*, *but*, *comourent*, *conut*, *reconut*, *crut* (**krēbwit*), *dolt*, *dut*, *estut* (inf. *ester*), *estut* (inf. *estovoir*), *lut* (**lŭkwit*), *ot*, *plut* (**plŭbwit*), *solt*, *sot*], alors que les formes faibles que nous attendons (**apercevis*, **avis*, etc.), si elles se rencontrent dans certains dialectes du nord et de l'est, font entièrement défaut en l'Ile-de-France. Voilà qui demande une explication.

Formes analogiques franciennes Plusieurs fois déjà, au chapitre I, nous avons eu l'occasion de mentionner le type faible en *u*, dit francien, grâce auquel la forme phonétique *poïst* fut doublée puis remplacée par *poüst* (Roland, 1182; Saint Thomas, 316), *tolist* par *tolust* (Wace, EKBLOM, 41), *tenist* par *tenust* (Serm. de saint Bernanrd, WAHLGREN, 204) et *volis* par *volus* (Serm. de saint Bernard, WAHLGREN, 217). Or c'est par des formes franciennes, jouissant alors d'un développement rapide, favorisé par le participe en *-utum*, qui avait pris lui-même une grande extension (cf. WAHLGREN), qu'ont été remplacées toutes les formes faibles phonétiques du parfait en *u* et en particulier celles dont nous venons de signaler la disparition. A côté de *noisis*, nous trouvons par conséquent *noüs* (Ps. de Cambridge, SUCHIER, Leod., 256), à côté de *gesist*, *geüs* (Aliscans, BARTSCH, Chr. anc. fr., 19. 177) et *jeümes* (R. de Montauban, ESSLER, 32), à côté de *creïst*, *creüst* (Rose, 8831), et, à la place de **devis*, **avis*, **savis*, etc., nous trouvons régulièrement *deust* (Saint Alexis, 418), *conoümes* (Saint Alexis, 360), *deüst* (Lois dites de Guill. le Conq., BARTSCH, Chr. anc. fr., 12.54), *moüstes* (Roland, 1335), *moüs* (Ps. d'Oxford, SUCHIER, Leod., 256), *receümes* (Ps. d'Oxford, MEISTER, 46-47), *receümes* (Wace, Brut, 4483), *acreüst* (Marie de France, BARTSCH, Chr. anc. fr., 51 b. 13), *aüssent* (Serm. de saint Bernard, SUCHIER, Leod., 280), *remanust* (Serm. de saint Bernard, WAHLGREN, 175), *saüsses* (Serm. de saint Bernard, SUCHIER, Leod., 280), *deüistes* (R. de Montauban, ESSLER, 32), *deüst* (Saint Thomas, 2401), *deüst* (Chanson d'Aspremont, 7), *aüsse* (Joufroi, ESSLER, 6), *säüse* (Joufroi, ESSLER, 6), *receüs* (Rose, 4608), *creüst* (**krēbwi*; Rose, 10283), *courust* (Rose, 5382), *creüssunt* (Gatineau, S. Martin de Tours, ESSLER, 8), *deüssunt* (ibid., ESSLER, 8).

On peut se demander si le passage des formes faibles phonétiques des parfaits en *u*, attestées ou non, à la forme francienne a pu se faire pour

chaque verbe directement, c'est-à-dire s'il peut y avoir eu une influence analogique assez puissante pour transformer des formes à consonne radicale, par exemple **devis*, en des formes à suffixe francien dépourvues de consonne radicale, *deüs*, sans l'aide d'une forme intermédiaire du type **deïs*. Ce type est attesté, mais d'une façon très fragmentaire car nous n'en avons relevé que deux exemples : *receïsse* (Chrétien, Yvain, 6250 G) et *pleïst* (Renclus de Moiliens, ESSLER, 6). Nous pouvons nous expliquer sa présence par l'analogie de *oceïs*, *reïs*, etc., qui a entraîné la syncope de l'*s* dans le type *desis*, comme nous l'avons montré au chapitre I, puis peut-être la syncope de la consonne radicale dans les types **taïsis*, **plaisis* et ensuite dans les autres parfaits en *u* (**devis*, **avis*, etc.); nous pouvons aussi supposer l'influence de *poïs*, où la chute de la consonne radicale est phonétique. Quoi qu'il en soit, c'est là une étape intermédiaire possible dans la création du type francien. Elle est en somme d'une importance secondaire pour l'histoire du parfait fort français mais elle nous intéresse à un autre titre. En effet, les formes *pleïst* et *receïsse*, quelle que soit l'action analogique à laquelle elles doivent la chute de la consonne radicale, ne peuvent remonter qu'à **plaisist* et **recevisse*, c'est-à-dire à des formes faibles issues du roman commun.

Les types *poüs*, *saüs*, *deüs*, ne représentent qu'un premier pas dans la formation du type francien. Cette formation va se poursuivre par l'unification des voyelles radicales. On constate d'abord une tendance à la généralisation de la voyelle radicale *o*, d'une part au sein de parfaits qui présentaient déjà un *o* aux formes fortes (*oïss* Saint Alexis, 433; *plouïst* *ibid.*, 202; *soïst*, de *sapui*, Poème dévot, BARTSCH, Chr. anc. fr., 16.64; *oïssent* Roland, 688; 2 *ous* Quatre Livres, 74, LANGSTROFF; *plouïst*, de *placui*, Voy. de Charlemagne, VORETZSCH, 302) et d'autre part dans ceux qui ne présentaient point de voyelle *o* (*doïsses* Saint Alexis, BARTSCH, Chr. anc. fr., 9.318; *doïst* Roland, 355; *sbj. 1 bousse* Quatre Livres, 287, LANGSTROFF). C'est cependant la voyelle radicale *e* qu'adoptent en définitive toutes les formes faibles du type francien (sauf celles qui gardent la consonne radicale : *valus*, *corus*, etc.), soit qu'il s'agisse d'un alignement sur *eïss*, *deïss*, *creïss*, etc., soit qu'il s'agisse tout simplement de l'évolution phonétique de *-oï-* en *-eï-* :

coneüst Wace, Brut, 1721

peüssum Chr. des ducs de Norm., ESSLER, 12

peüssont Gatineau, S. Martin de Tours, ESSLER, 12

neüst Rose, 21598

meüssent Rose, 7622.

Plus tard, en moyen-français, les deux voyelles qui caractérisent ces formes (*eï*) se contractent en une monophthongue (*u*). C'est sous cet aspect que les anciennes formes faibles du parfait fort en *u* ont été transmises à la langue française moderne.

Ce que nous avons vu jusqu'à présent du parfait fort français se résume par le bilan suivant : en francien, les formes faibles tendent à se

répartir entre deux thèmes, le thème francien pour les parfaits en *u*, le thème du roman commun pour les parfaits sigmatiques. Autrement dit, l'opposition des formes fortes et des formes faibles, héritée du roman commun, subsiste malgré le changement de terminaisons aux formes faibles des parfaits en *u*. Nous reconnaissons là l'étape conservatrice que nous avions déjà constatée en italien. C'est à partir de ce point seulement que la simplification du paradigme, sa réduction à un type uniforme par la suppression des oppositions, devient peu à peu le principal motif de tout changement.

Formes analogiques On peut déjà considérer comme une tentative avec le suffixe *s* d'unification de paradigmes la réintroduction analogique du suffixe *s* aux formes faibles de certains parfaits sigmatiques :

- reensis* Gormont et Isembart, 644
- arsistes* Gormont et Isembart, BARTSCH, Chr. anc. fr., 8.98
- pourceinsis* Ps. d'Oxford, BEHRENS, 87
- estraisis* Ps. d'Oxford, BEHRENS, 81
- conclusis* Ps. d'Oxford, MEISTER, 49-50
- reemsis* (*emi*) Ps. de Cambridge, EKBLOM, 37
- raensis* Ps. d'Oxford, EKBLOM, 37
- remasist* Brut de Munich, 1551, BEHRENS, 86
- arsissent* Chr. des ducs de Norm., 1101
- remassist* Chr. des ducs de Norm., 1117
- remassist* Chrétien, Yvain, 2937
- ceinsissant* Quatre Livres, 98, LANGSTROFF
- arsimes* Quatre Livres, 115, LANGSTROFF
- fainsis* Saint Thomas, 1522
- remansist* Saint Thomas, 3759
- risissent* Rose, 17688
- remainsist* Chastelaine de Vergi, 282
- encursist* Tristan, p.p. Michel, II, 91, DIEZ, II, 229
- torsist* Vie de sainte Agathe, WAHLGREN, 59
- atainsistes* Durm., 4592, BEHRENS, 87.

Cette tendance peut s'expliquer par l'analogie du type *duis/duisis*, dans la forme faible duquel l'*s* intervocalique provient régulièrement de *k'* latin; elle a peut-être été favorisée aussi par les clercs qui savaient le latin. — Notons en passant que la forme *remansist* atteste une ancienne forme **remanist*, appartenant au type du roman commun, au thème de laquelle l'*s* a été ajouté tardivement; en effet, cette forme ne s'explique pas par le latin classique *remansisset*, dont l'*n* devant *s* serait tombé en roman commun.

Certains parfaits en *u* aussi ont de très bonne heure adopté le suffixe *s* aux formes faibles :

- volsisse* Saint Alexis, 41 b
- volsist* Roland, 332
- volsistes* Wace, Rou, BARTSCH, Chr. anc. fr., 26.210
- chaussist* Chrétien, Erec, 2787
- dousisse* Chrétien, Yvain, 6243
- volsist* Serm. de saint Bernard, WAHLGREN, 217
- volsis* Saint Thomas, 3475
- valsist* Saint Thomas, 4305
- chausist* Rose, 19623
- vausist* Rose, 1075
- vousist* Rose, 19599
- tousist* Rose, 7382
- chausist* Chastelaine de Vergi, 281.

On ne peut évidemment pas invoquer ici un besoin de simplification et d'unification du paradigme, car le suffixe *s* n'est introduit qu'aux formes faibles, ou du moins il est introduit aux formes faibles avant de l'être aux formes fortes. Donc, loin de simplifier le paradigme, comme c'était le cas dans les parfaits sigmatiques, l'introduction de l'*s* aux formes faibles le rend plus complexe en y ajoutant un élément irrégulier. A quoi faut-il attribuer ces formes? Cela est difficile à dire. Nous ne pouvons que signaler qu'il y a, au sein des parfaits en *u*, le type *plot/*plaisis*, qui a pu servir de modèle, et constater d'autre part que le suffixe *s* ne s'ajoute au radical des formes faibles des parfaits en *u* qu'après un *l*, sauf dans le cas de *semonzist* (G. de Tyr, WAHLGREN, 62), qui faisait déjà partie du type sigmatique et que nous ne pouvons par conséquent pas prendre en considération ici. — Ensuite seulement, chez les auteurs où la forme faible sigmatique des verbes en question est chose commune, des formes fortes sigmatiques viennent rétablir une certaine unité du thème dans ces paradigmes en quelque sorte hybrides :

- vost* Chrétien, Yvain, Erec
- vost* Rose
- vols* Phil. de Beaumanoir, ESSLER, 14
- chalst* sans référence, SCHWAN-BEHRENS, § 404.

Parmi les textes les plus anciens, ces formes fortes sigmatiques n'existent pas (pour ce qui concerne 3 *volst* du Saint Alexis, cf. p. 43). La preuve qu'un laps de temps sépare l'introduction de l'*s* aux formes faibles et aux formes fortes, c'est que dans plusieurs textes (Saint Léger, Roland, Quatre Livres, Marco Polo) seules, d'une façon générale, les formes faibles sont sigmatiques et que la situation inverse ne se rencontre pas.

La réfection des formes faibles (type *torsis*) ou des formes fortes (type *volst*) témoigne de la tendance de la langue à unifier les radicaux des parfaits forts et mérite à ce titre de retenir notre attention. Néanmoins, il est à noter que ces réfections n'ont pas fait école et qu'aucune des formes citées ci-dessus ne s'est imposée. Des divers moyens que la langue avait à sa disposition pour unifier les thèmes, le français moderne en a retenu d'autres, qui réalisent une uniformité plus complète, englobant aussi bien l'uniformité de l'accent que celle du thème.

Création de paradigmes faibles sur les formes faibles

La voie était ouverte à deux procédés : l'alignement des formes fortes sur les formes faibles et le mouvement inverse. A la différence de ce qui se passe en italien, les deux procédés ont été adoptés par la langue littéraire ; il est vrai que le premier, celui qui correspond au procédé employé par l'italien, se voit attribuer un champ beaucoup plus vaste que le second. Chose curieuse, l'alignement complet des formes fortes sur les formes faibles, que nous allons traiter tout à l'heure, ne semble pas résulter à l'origine d'un besoin d'unité au sein du paradigme du parfait, mais uniquement de la nécessité de différencier la forme forte de certains parfaits de la forme correspondante du présent.

Les liquides, en tant que consonnes finales du radical, ne tombent pas et s'opposent normalement à l'anticipation du *w* suffixal, d'où les parfaits *volt*, *dolt*, *solt*. La voyelle radicale, se trouvant en position entravée, ne peut pas diphtonguer dans le parfait de ces verbes ; elle diphtongue au contraire au présent (*vuelte*, etc.), et c'est uniquement par cette diphtongaison que la 3^e personne du singulier du présent se distingue de la 3^e personne du parfait. Dans ceux des verbes de cette catégorie qui ont la voyelle radicale *a*, on attend au présent 3 *chielt* (de *calet*), qui est attesté, et **velt* (de *valet*). Mais le *a* a été restitué très tôt, sous l'influence de *vail*, *vaille*, etc., de sorte qu'on trouve au présent régulièrement *valt* et *chalt*, homonymes des formes attendues à la 3^e personne du parfait. Pareille homonymie étant gênante, l'une des deux formes devait être supprimée, et c'est celle du parfait qui le fut. Aussi ne rencontre-t-on guère de façon certaine, même dans les plus anciens textes, *valt* et *chalt* avec la fonction de parfaits. Les parfaits **valt* et **chalt* furent remplacés peut-être par des formes sigmatiques, **valst*, qui n'est pas attestée à notre connaissance, et *chalst*, que SCHWAN-BEHRENS cite sans indication de source, mais en tous cas par des formes faibles basées sur le thème des formes faibles phonétiques ou sur celui du type francien. C'est ainsi que subj. 3 **chalist* est à la base de la forme analogique *chalit* (Libvre du bon Jehan, 2419, FOUCHÉ, Le v. fr., § 167 ; Troilus, WAHLGREN, 172) et que parallèlement 2 *valus* et subj. 3 **chalust* expliquent 3 *valut* (Ps. d'Oxford, WAHLGREN, 174), *ualut* (Horn, 3314), *valut* (Rose, 1869), *chalut* (Roman de Troie, WAHLGREN, 174 ; Rose, 21385). Notre hypothèse, selon laquelle le passage de **valt* et **chalt* à un type faible est dû à l'homonymie du présent et du parfait, se trouve corroborée par le fait que *volt*, *dolt*, *solt*, qui se distinguent du présent

correspondant, n'ont adopté la forme faible *volit*, *volut*, etc. que plus tard. *Volt* ou *vost* s'oppose généralement à *valut* dans le Roman de Brut (Wace), dans Yvain et dans Erec, dans les Quatre Livres et dans le livre de Marco Polo.

Peut-être faut-il citer ici le cas du parfait **kádwi*. La forme forte phonétique est inexistante en vieux-français (si nous mettons à part la forme *chad* citée plus haut) et fut remplacée par un *cadit* (Saint Léger, 231, LINSKILL, 116) basé sur la forme faible **cadis*. La forme faible **cadis* aboutit dans le centre à *chaïs* ou *caïs* (Roland, Chron. des ducs de N., Tristan, Saint Thomas, Horn), puis à *cheïs* (Chrétien) et peut-être aussi à **chaiïs*; ont été refaites les formes *chaît*, *caît*, *cheît*, *chaût*, et, selon le type fort, la forme *chut*, que nous n'avons trouvée, chose curieuse, qu'au XV^e siècle, chez Chastellain. Pour que la forme forte phonétique de ce parfait ait si tôt disparu, il doit y avoir eu des motifs touchant la nature même de cette forme. Un besoin d'uniformité du paradigme seul ne le justifie guère.

Le mécanisme qui régit le passage de **valt* à *valut* a été signalé par SUCHIER (Leod., 264). Pour lui aussi, le paradigme régulier s'échafaude sur les formes faibles du type *valus*. Nous ne faisons de réserve qu'au sujet de **valūisti*, forme que SUCHIER prend pour point de départ du francien *valus*.

La réfection de *valui* et de *calui*, dictée par la collision homonymique, et celle de **kádwi*, due à des causes obscures, sont très anciennes. Tous les autres parfaits qui ont suivi cette voie l'ont fait plus tard, graduellement et pour des raisons tout autres, à savoir parce qu'ils étaient pris dans le vaste mouvement d'unification qui entraîne tout le parfait fort au moyen âge.

Quelques formes du type faible se rattachent au type *cadit*, c'est-à-dire qu'elles furent encore formées sur le thème des formes faibles du roman commun en voie de disparition :

tolit Roland, 2171

caît Roland, 333

curi Ps. d'Oxford, WAHLGREN, 172

caît Ps. d'Oxford, WAHLGREN, 115

tolit Ps. de Cambridge, WAHLGREN, 206

tolit Bestiaire de Phil. de Thaun, BARTSCH, Chr. anc. fr., 21.124

toli Wace, Brut, 3487

creï Wace, Brut, 2407

tolirent Wace, Brut, BARTSCH, Chr. anc. fr., 25.367

toli Quatre Livres, BARTSCH, Chr. anc. fr., 14.72

aperceuit Tristan, BARTSCH, Chr. anc. fr., 24.183

acousirent Saint Graal, WAHLGREN, 184

chaï Saint Thomas, 2340

cremi (*tremui*) Saint Thomas, 1379

toli Horn, 1419, ms. C (le vers compte un pied de trop; il est juste dans le ms. O, qui a *toil*)

tolirent Rose, 9597

chai Rose, 6484

toli Rose, 3979

acousi Renclus de Moiliens, EKBLOM, 22

dolirent Gr. Chron., éd. P. Paris, FOUCHÉ, Le v. fr., § 167

voulit Déb. des hér. d'arm., BRUNOT, 449

poïrent Geoffroi de Paris, ESSLER, 11

tenirent Geoffroi de Paris, ESSLER, 13.

D'autres formes faibles analogiques sont déjà construites sur la forme faible francienne. Elles constituent un type de parfaits faibles que nous pourrions nommer le type *valut*, qui éclipsera peu à peu le type *cadit*:

cururent Ps. de Cambridge, WAHLGREN, 174

dolurent Ps. d'Oxford, WAHLGREN, 174

dolurent Ps. de Cambridge, WAHLGREN, 174

valui Wace, Brut, BARTSCH, Chr. anc. fr., 25.269

cremurent Wace, Rou, WAHLGREN, 174

acorui Benoît, Roman de Troie, BARTSCH, Chr. anc. fr., 28.343

corut Myst. d'Adam, BARTSCH, Chr. anc. fr., 22.168

corut Quatre Livres, BARTSCH, Chr. anc. fr., 14.53

tolui Serm. de saint Bernard, WAHLGREN, 207

dechaût Serm. de saint Bernard, WAHLGREN, 179

chaurent Serm. de saint Bernard, BEHRENS, 87

tenut Serm. de saint Bernard, WAHLGREN, 204

tenurent Serm. de saint Bernard, WAHLGREN, 204

semonut Serm. de saint Bernard, SUCHIER, Leod., 256

cusurent Saint Thomas, WAHLGREN, 185; exemple unique en vieux-français

tolurent Rose, EKBLOM, 42

dolut Rose, 1870.

Les parfaits qui ont adopté en vieux-français un paradigme faible et dont nous venons de donner des exemples dans les deux listes ci-dessus sont pour la plupart des parfaits avec consonne radicale. Dans les parfaits sans consonne radicale (*poi/pois*, *poi/peüs*, etc.), on constate à la même époque et dans les mêmes textes une tendance très marquée à garder au contraire le paradigme fort; des formes telles que *creï* et *poïrent*, citées tout-à-l'heure, sont exceptionnelles dans les textes de l'Ile-de-France à l'époque du vieux-français, et des formes comme

3 *oiüt* (Chev. au Cygne, ESSLER, 5), 3 *deiüt* (Aye d'Avignon, ESSLER, 8), 3 *sceiüt* (B. Guesclin, ESSLER, 5), qui sont tardives, doivent être considérées plutôt comme des créations artificielles; seul **kádwi*, pour des raisons que nous avons déjà signalées (p. 118), présente régulièrement un paradigme faible. Tout ce groupe de parfaits, comportant en particulier *avoir*, *devoir*, *mouvoir*, *pouvoir*, *recevoir* et *savoir*, rejoint finalement le paradigme faible basé sur le thème francien en *u*, type *valut*, mais en passant par un chemin différent : ce n'est en effet qu'après la monophthongaison des thèmes franciens des formes faibles, c'est-à-dire après que 2 *peiüs* soit devenu *pus* (souvent orthographié *peus*), donc en moyen-français, que le vocalisme radical de ce groupe de parfaits s'est uniformisé à travers tout le paradigme pour aboutir à *je pus* / *tu pus*.

Les parfaits sigmatiques, où le suffixe francien ne pénétra jamais, restent fidèles au thème des formes faibles héritées du roman commun, et c'est sur ce thème que la plupart d'entre eux (le type *deiis*, qui seul fait exception, sera expliqué plus loin) unifient leur paradigme :

duisirent Adenet, Cléomadès, EKBLOM, 14

ardi Villehardouin, EKBLOM, 31

seïrent Machault, FOUCHÉ, Le v. fr., § 150

atrait Joinville, EKBLOM, 45

trait Geoffroi de Paris, FOUCHÉ, Le v. fr., § 150

ardi Notre-Dame de Chartres, FOUCHÉ, Le v. fr., § 150

conduisit C. Nouv., BRUNOT, 448

lisit C. Nouv., BRUNOT, 448

ceingny Deschamps, BRUNOT, 448

ceingnit Perceforest, BARTSCH, Chr. anc. fr., 98.106

enclōï Méliadès, FOUCHÉ, Le v. fr., § 150

enclouirent Jean d'Arras, FOUCHÉ, Le v. fr., § 150

sordi Dolop., EKBLOM, 31.

Création de paradigmes faibles sur les formes fortes

Nous avons dit plus haut que, à côté de l'alignement du paradigme sur les formes faibles, le français de l'Île-de-France connaît également l'alignement sur les formes fortes. Il en a d'ailleurs fait un usage restreint, comme nous allons le voir.

Dans des textes anciens déjà, nous rencontrons quelques formes curieuses. Sbj. 3 *dust* (R. de Montauban, ESSLER, 32) n'est pas imputable à la contraction des voyelles, car celle-ci n'a pas encore eu lieu et le même texte offre *deiïstes* (ESSLER, 32). *Dust* est évidemment une forme refaite sur *dut*; la seule action analogique pouvant entrer en ligne de compte ici, à l'issue du XII^e siècle, étant celle du type *valui/valus*. Le même commentaire vaut sans doute pour 5 *connustes* (Huon de Bordeaux, SUCHIER, Leod., 282) du début du XIII^e siècle, que SUCHIER qualifie néanmoins de « einzige Verbalform mit verstummtem e ».

Quelques parfaits dont les formes faibles se sont alignées sur les formes fortes ont subsisté; ce sont *tins/tins* et *vins/vins*, formés selon l'analogie de *j'eus/tu eus* ou de *je dis/tu dis*, et, à la fin du moyen âge (par exemple chez Commynes et Charles d'Orléans), *je conclus/tu conclus*, d'origine probablement savante, modelé sur *je valus/tu valus*.

En moyen-français, d'autres parfaits forts furent remaniés de cette façon mais sans que la forme nouvelle fût durable ni même dépassât l'œuvre d'un auteur ou les limites d'un texte :

2 *oz (habui)* Notre-Dame, II, 16, 1407, ESSLER, 2

4 *omes* Christine de Pisan, BRUNOT, 447

2 *remains* Mir. Notre-Dame, XXIV. 807, E. DIETZ, 73

2 *vols* Beaumanoir, J. Bl. 1239, SUCHIER, Die fr. u. pr. Spr., § 51

2 *vouls* Greban, E. DIETZ, 87

4 *volmes* Christine de Pisan, ESSLER, 15

5 *voulstes* Christine de Pisan, SUCHIER, Die fr. u. pr. Spr., § 51

5 *voulstes* Greban, E. DIETZ, 87.

Remarquons que ce type de paradigme se retrouve assez fréquemment, voire régulièrement, dans les dialectes du nord (nous y reviendrons).

Paradigmes faibles dus à l'évolution phonétique

Avec les deux types d'uniformisation des paradigmes, le type *valui/valus* et le type *tins/tins*, nous n'avons pas encore fait le tour des parfaits forts anciens. En effet, nous n'avons traité que de l'uniformisation par action analogique, et il nous reste à traiter de celle qui découle d'une simple évolution phonétique, dans les parfaits sigmatiques à forme faible en *-eis* (type *dis/deïs*). Dans le centre, la forme forte *dis* n'a pas plus passé à **deïs* que *pot* à **poiüt*, alors qu'au contraire, dans les dialectes périphériques, où la forme faible a gardé son *s*, *dis* passe ou est susceptible de passer à *desis* ou *disis*. Pas plus sans doute ne faut-il s'imaginer que 2 *deïs* a été remplacé par *dis* comme par exemple 2 *remanis* l'a été par *remains*, c'est-à-dire par analogie. Il est clair que, du fait de l'évolution de *-ei-* en *-i-*, il y a eu « fusion » (selon le terme de E. BOURCIEZ, El., § 552 b) des formes fortes *dis* et des formes faibles *deïs* par voie phonétique uniquement. En somme, de par le passage phonétique de *deïs* à *dis*, le verbe *dire* et tous ceux qui s'y rattachent (*occire*, *rire*, etc.) évoluent parallèlement aux parfaits en *u* où, la consonne radicale étant tombée, il y avait également hiatus (*deïs* > *dus*).

Classification d'Ekblom

Nous avons donc distingué en francien trois types d'évolution du parfait fort en *s* :

- I. *conduis/conduisis* > *conduisis/conduisis* (par voie d'analogie)
- II. *remains/*remanis* > *remains/remains* (par voie d'analogie)
- III. *dis/deïs* (< *desis*) > *dis/dis* (par voie phonétique).

Dans son étude sur l'extinction des verbes au prétérit en *-si* et en *-ui*, EKBLOM distingue quatre types : 1) le type *conduis/conduisis* qui devient *conduisis/conduisis* (p. 13); 2) le type *mors/morsis* qui passe à *mordis/mordis* (p. 25), tous les deux grâce à l'influence du thème du présent; 3) le type *conclus/conclusis* qui devient *conclus/conclus* avec l'appui du participe passé *conclu* (p. 23); 4) le type *dis/de(s)is* qui aboutit à deux paradigmes différents, *dis/dis* et *disis/disis* (p. 102). Le désaccord entre la classification d'EKBLOM et la nôtre n'est qu'apparent et s'évanouit aussitôt que nous plaçons les faits dans la perspective du roman commun. Les types 1 et 2 d'EKBLOM ne forment en réalité qu'un seul et même type, celui que nous illustrons par *conduisis/conduisis*, puisque nous devons partir de *mors/mordis* au lieu de *mors/morsis* et que le passage de *mors/mordis* à *mordis/mordis* est identique à celui de *conduis/conduisis* à *conduisis/conduisis*. Dans ce type rentre encore le passage de *dis/des* à *disis/disis* du type 4. Le reste du type 4 correspond à notre type *dis/dis* et le type 3 à notre type *remains/remains*.

On a pris l'habitude de traiter séparément les parfaits sigmatiques et les parfaits en *u* du francien. En réalité, ces deux classes ont plus d'un point commun; elles évoluent parallèlement, et, aux trois types d'évolution que nous distinguons tout à l'heure pour les parfaits sigmatiques, correspondent trois types dans les parfaits en *u*:

I. **vail/valus* > *valus/valus* (par voie d'analogie)

II. *tin(g)/tenis* > *tins/tins* (par voie d'analogie)

III. *dui/deüs* > *dus/deus* (par voie phonétique).

Les doublets Les doublets français de formes fortes méritent une mention spéciale; ils sont instructifs à plus d'un égard.

En vieux-français, *nocuit* a passé du type en *u* (*nuît* Passion, SUCHIER, Leod., 301; 2 *noüs* Ps. de Cambridge, *ibid.*, 256; *nut* Wace, EKBLOM, 18; *nut* Chrétien, Yvain, 6232) au type sigmatique (*nuistrent* Chron. des ducs de Normandie, 434). Ce passage s'explique, du moins en partie, par la forme faible qui est l'aboutissement de **nok'fsti* (*nuisist* Wace, Brut, 8955; *noisissent* Benoît, Chron., FOUCHÉ, Le v. fr., § 174) et qui, bien que forme faible du type en *u* (type *plaisis*), a parfaitement pu se confondre avec certaines formes faibles du type en *s* (type *duisis*) et provoquer la création de **nuis* selon l'analogie de *duis/duisis*. Sur **nuisis*, on forma ensuite le paradigme faible auquel appartiennent 1 *nuisi* (Renclus de Moiliens, ESSLER, 10), 3 *nuisit* (Christine de Pisan, ESSLER, 10), et qui nous a été conservé en français moderne. Avec *nocuit*, on peut citer *docuit*, qui est représenté par la forme sigmatique *doist* (Saint Léger, 23, LINSKILL, 122), *doyst* (Albéric de Besançon, BARTSCH, Chr. anc. fr., 7.94), *duyst* (*ibid.*, 7.100), *duystrunt* (*ibid.*, 7.84). — *Somonst* (Dial. Grég., WAHLGREN, 62), à côté de la forme attendue, issue de *submonuît*, *semont* (Menestrel de Reims, WAHLGREN, 62), *so-mont* (Geste de Liège, WAHLGREN, 63), est sans doute dû à l'analogie de *remest*, parfait sigmatique de *remaindre*, dont la forme faible, issue

de **manġsti*, est attestée dans Job (*permanistes*) et dans Raoul de Cambrai (*remanist*). Notre interprétation de *somonst* comme doublet sigmatique de *semont* se heurte cependant à une difficulté, à savoir au fait qu'*s* devant consonne ne se prononçait plus et risque de ne représenter qu'une variante orthographique. — Dans le cas du verbe *monere*, un parfait en *u* est doublé par un parfait sigmatique; le phénomène inverse se produit dans le verbe *manere*: des formes issues de **manġsti* empruntent le suffixe francien propre aux parfaits en *u*, sbj. 3 *remanust* (Serm. de saint Bernard, WAHLGREN, 175), et entraînent à leur suite les formes fortes, 3 *manut* (Serm. de saint Bernard, WAHLGREN, 174). Ce dernier cas constitue une preuve de plus en faveur du parfait tel que nous le concevons en roman commun, car la genèse de la forme francienne 2 **manus* resterait énigmatique s'il fallait prendre pour point de départ le latin *mansisti*, alors qu'elle s'explique fort bien à partir de **manġsti*.

Nous citons encore pour mémoire quelques cas de doublets de parfaits radicaux latins, dont il est difficile de dire, vu le développement parallèle dans plusieurs langues romanes, si c'est la forme sigmatique ou la forme en *u* qui est la plus ancienne. A côté de la forme sigmatique de *legit*, 3 *list* (Quatre Livres, 4, LANGSTROFF), *list* (Saint Thomas, 6158), on a aussi *liut* (Brut, SUCHIER, Leod., 278), *lut* (Quatre Livres, 1, LANGSTROFF), *lui* (Rose, 154), *leiüst* (Rose, 12803). Le *sedi* classique est représenté par une forme sigmatique, *asisdrent* (Passion, 248, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.), *asist* (Saint Léger, 142), *sist* (Roland, 1943), *sist* (Saint Thomas, 1691), et une forme en *u*, *sut* (Vie d'Aunoi, EKBLOM, 165) avec le sens d'« être convenable ». Enfin *freinst* (de **frānksi*; Roland, 1247) est doublé par *frut* (de **frégwi*; Wace, Brut, 3448; Enéas, 4502, WAHLGREN, 162).

Particularités dialectales

Penchons-nous enfin sur quelques particularités dialectales. Les formes dialectales du parfait fort français — nous l'avons laissé entendre — revêtent un certain intérêt de par l'ancienneté des états du parfait qu'elles attestent et aussi de par le caractère, propre à certaines régions, de l'évolution ultérieure du parfait. Mais nous ne devons pas nous dissimuler qu'il est souvent malaisé de faire la part de ce qui est authentiquement dialectal et de ce qui est dû à une influence francienne.

Comme il faut s'y attendre, l'innovation typiquement francienne, la forme faible en *u*, n'est parvenue dans les provinces et n'y a été adoptée qu'avec un certain décalage dans le temps; les formes faibles issues du roman commun sont encore vivantes et nombreuses dans les dialectes de la périphérie à l'époque où la forme francienne tend déjà à dominer dans les parlers du centre; un certain nombre de formes faibles phonétiques attestées en province, par endroits jusque dans les temps modernes, sont inconnues des auteurs de l'Ile-de-France. Une statistique détaillée sur la proportion des formes faibles d'origine romane et des formes faibles franciennes dans différentes œuvres d'un même auteur provincial fournirait sans aucun doute des chiffres intéressants sur l'expansion

de la forme francienne et le retrait de la forme romane. Chez Chrétien de Troyes, par exemple, la variante *peüst* pour *poüst* semble être sensiblement moins fréquente dans Erec que dans Yvain, écrit une dizaine d'années plus tard.

Voici quelques formes à l'appui de ce que nous venons d'avancer. En face des formes fortes phonétiques, qui abondent dans les principaux textes, dans le Fragment de Valenciennes, la Passion, le Saint Léger, Job, Raoul de Cambrai, jusque chez Jean des Preis, et dont on trouve des traces en wallon moderne (*vinve, vôte* ; DOUTREPONT, 72; REMACLE, § 48), nous relevons des formes faibles phonétiques, en premier lieu dans les parfaits dont le francien a aussi conservé des formes faibles phonétiques :

podist Jonas, 11, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.

poüst Job, MARCHOT, 350

poüst Doon de la Roche, 958

poüst Poème Moral, MARCHOT, 350

poüst Serm. de Carême, MARCHOT, 350

poüst Dial. Grég., SUCHIER, Leod., 258

poüst Raoul de Cambrai, 4952

poist texte du Berry, GOERLICH, Die nordwestl. D., 86

valhist J. des Preis, Ly myreur des histors, publ. p. A. Borgnet, t. I, Bruxelles 1864, p. 133

valist Geste de Liège, E. DIETZ, 96

valisse Geste de Liège, E. DIETZ, 96

volest Ezéchiél, FOUCHÉ, Le v. fr., § 172

volist Dial. Grég., SUCHIER, Leod., 260

volissant Marg. d'Oingt, PHILIPON, Dial. lyon., 246

voulissions texte du Maine, 1291, GOERLICH, Die nordwestl. D., 84

appartenest GOERLICH, Der burg. D., 136

soustenissent texte du Maine, 1264, GOERLICH, Die nordwestl. D., 83

tenissent texte du Berry, *ibid.*, 83

tenissent texte de Namur, 1408, NIEDERLÄNDER, 283

asseimes GOERLICH, Die nordwestl. D., 83

oceïs Raoul de Cambrai, 2801

desist Raoul de Cambrai, 1604

encloiest Ezéchiél, FOUCHÉ, Le v. fr., § 172.

Cependant nous relevons aussi, dans les textes dialectaux anciens, des formes faibles phonétiques de parfaits pour lesquels le francien semble n'en attester aucune :

avesse Cligès, 2323, ms. S

aest franco-provençal, La Somme du code, DURAFFOUR, 148

permanistes Job, EKBLOM, 35

remanist Raoul de Cambrai, 6200

recevest Ezéchiel, FOUCHÉ, Le v. fr., § 172

bewist Dial. Grég., SUCHIER, Leod., 259

movissent wallon, Doc. relatifs aux Croisades, chez Reiffenberg, Cygne I, pp. 377, 402, RISOP, Die anal. W., 46 (contre *meust*, 403)

movist Geste de Liège, ESSLER, 10

absolist Geste de Liège, FOUCHÉ, Le v. fr., § 174

corissent Jean des Preis, BEHRENS, 85

controignessens PHILIPON, Les parl. de Bourgogne, 595

estroignesmes GOERLICH, Der burg. D., 135/6.

Certains parlers de l'est et du franco-provençal ont gardé les formes faibles d'origine romane très longtemps, en partie jusqu'à nos jours. Citons dans le patois d'Hérémence (DE LAVALLAZ, 232-241) *pwišo* (avec le sens de « que je puisse »), qui correspond au vieux-français *poisse*, *tseišo* (vieux-français *chaisse*), *beišo* (vieux-français **bevisse*), *deišo* (vieux-français **devisse*), *vališo* (vieux-français *valisse*), *ulišo* (vieux-français *volisse*). Dans le canton de Neuchâtel, nous trouvons *piaizisse* de **plak'îssem* (Le patois neuchâtelois, 70). A Nendaz, Savièze, Evolène (cf. GAUCHAT, etc., col. 339), le subjonctif de *sapere* est *šăěšđ* ou *šă(v)îgšđ*, donc **sapîssem*. HAEFELIN donne pour le canton de Fribourg le sbj. *bevešo* (p. 125) et le sbj. *gañissu*, du parfait latin *iunxi* (p. 114). Enfin, pour l'est de la France, HORNING (Die ostfr. Grenzd., 95-96) cite sbj. 2 *bqves'* (« du mögest trinken »), *eşeyes'* (*sedere*) et *evéx* (*habere*).

Nous retrouvons dans les dialectes de la périphérie les principaux types de réfection que nous avons relevés dans le centre, seulement développés à des degrés très différents.

Par exemple l'introduction du suffixe *s* dans les parfaits en *u* se retrouve au moyen âge dans le nord (*calsist* Saint Léger, 164, LINSKILL, 128; *volsist* Saint Léger, 49, LINSKILL, 124; *volsist* Dial. Grég., SUCHIER, Leod., 260) et dans le dialecte lyonnais (*tolsimos* PHILIPON, Dial. lyon., 255; *voustront* ibid., 246); les formes des parfaits sigmatiques refaites sur le thème des formes fortes se rencontrent également dans le nord (*escrişi* Le dit de l'Emp. Constant, MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 289; Froissard, EKBLOM 104).

Le suffixe francien ne s'est introduit que très isolément en wallon et en picard :

recorut Job, MARCHOT, 347

manut Job, BEHRENS, 86

aüst Chanson de Gilb. de Metz, 308; publ. avec Raoul de Cambrai

aiüst Fierabras, ESSLER, 6
murust Dial. Grég., SUCHIER, Leod., 260
decorust Dial. Grég., SUCHIER, Leod., 260
eüit Mousket, ESSLER, 5
eüit Doon de Mayence, ESSLER, 5
aiüst Parise la Duchesse, ESSLER, 6
aiüssent Floovant, ESSLER, 6
plaiüst Floovant, ESSLER, 6
poiüt Floovant, ESSLER, 11
cogneiüt Geste de Liège, ESSLER, 10.

A l'époque moderne, il a en revanche fortement contaminé les parlers du sud-est, en Coligny, où on a *ü* (*habui*), *byü* (*bibi*), *dyü* (*debui*), *kunyü* (*cognovi*) (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 282), et dans les patois de la Suisse romande, qui ont pour la plupart adopté la forme correspondant au français *j'eusse* : *üse tsātó* = *j'eusse chanté*, à Vionnaz (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 307).

Beaucoup plus rapide et considérable que l'expansion de la forme francienne est celle du paradigme faible basé sur les formes faibles phonétiques. On la trouve déjà dans Saint Léger (*cadit* 231) et dans Job (*tolit* WAHLGREN, 206), puis très fréquemment, dans le nord-est, à travers tout le moyen âge :

taisirent Doon de la Roche, 674
sourdit Doon de la Roche, FOUCHÉ, Le v. fr., § 150
tolit Dial. Grég., WAHLGREN, 206
luisit Dial. Grég., EKBLOM, 14
volirent vieux-bourguignon, PHILIPON, Les parl. de Bourgogne, 594
creí (*credidi*) Aiol, 4998, MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 282
vuillis Ysop., 2266, MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 282
mainit Hist. de Metz, 1315, EKBLOM, 35
resordi Guill. de Tyr, EKBLOM, 31
sordi Dolop., EKBLOM, 31
venit Floovant, NYROP, § 191
concludit Geste de Liège, E. DIETZ, 74
bevít Geste de Liège, ESSLER, 8
concludirent Stavelot, E. DIETZ, 74.

Pour la région lyonnaise, nous trouvons *disit* et *remanit* chez Marg. d'Oingt (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 289).

Il semble que ce soit ce même paradigme qu'on trouve à Paris (*vulí*, *aperseví*, *kurí*, *teni*, MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 282; *croyímes*,

voyîmes, riîmes, RISOP, Stud., 121), dans le Morvan (*savé* MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 282), dans l'Angoumois (*pæyi, sayi, bęyi*, MILLARDET, Ling., 101), dans le canton de Fribourg (*voli, corri, coñi, creši*, HAEFELIN, 126-129) et, avec des désinences empruntées à la première conjugaison, en Wallonie (*avá et savá*, DOUTREPONT, 68-69; *cloyá*, latin *clausi*, ibid., 92; *riyá*, latin *risi*, ibid., 92; *d'va*, latin *debui*, ibid., 25; *k'nohá*, latin *cognovi*, STÜRZINGER, Conj. Wall., 209; *creyá*, latin *credidi*, ibid., 214; *créhá*, latin *crevi*, ibid., 214; *bèvá* ibid., 214).

Nous pouvons nous dispenser de commenter ici les formes analogiques *receubist, conoguist, revisquet, venquet* et *cadegren* qui se trouvent dans la Passion, car elles appartiennent au parfait provençal, qui sera traité au chapitre VIII.

Après avoir montré comment, dans les textes médiévaux du nord et de l'est, le parfait a adopté le paradigme du type *cadit* de préférence au type francien, nous devons signaler encore, dans ces mêmes textes, un autre type de paradigme unifié.

4 *conuïmes* (Job, MARCHOT, 346) résulte selon nous de l'influence du thème fort (cf. 1 *conui*, 3 *conuît* ou *conut*) sur la forme faible (type *conowîmes*). Il en va de même pour *buïssent* (Dial. Grég., SUCHIER, Leod., 259), *duïst* (Mousket, ESSLER, 8), *duïns* (Dial. Grég., SUCHIER, Leod., 259), sbj. *perciust* (Mousket, ESSLER, 8; cf. 3 *perciut* ibid., SUCHIER, Leod., 273).

Ces formes rappellent celles, citées plus haut, de textes franciens (*connustes, dust*, etc., pp. 120/1).

Notre explication de ces formes est également celle que donne ESSLER (p. 8) pour le sbj. *perciust*. En revanche, nous hésitons à admettre l'explication que MARCHOT (p. 346) donne de *conuïmes*, forme qu'il attribue à une « évolution phonétique de *conowîmes* »; car, si cette explication est valable dans le cas de *conuïmes* et celui d'autres formes qui présentent la diphtongue *-ui-*, elle ne l'est pas pour les nombreuses formes qui présentent la diphtongue *-iu-* (p. ex. sbj. 3 *perciust*). D'ailleurs, l'hypothèse d'une évolution phonétique est infirmée et celle d'une reconstruction par voie d'analogie nettement confirmée dans les cas suivants, où, pour un même verbe, les deux types de formes — celui de la forme faible phonétique et celui de la forme que nous considérons comme refaite — se trouvent dans un même texte ou chez un même auteur :

dans les Dial. Grég.

sbj. *bewist* (SUCHIER, Leod., 259) et sbj. *buïssent* (ibid.)

2 *deuist* (ibid., 259) et 4 *duïns* (ibid., 259)

chez Mousket

2 *dewis* (SUCHIER, Leod., 285) et sbj. *duïst* (ESSLER, 8)

sbj. *receuist* (SUCHIER, Leod., 274) et sbj. *perciust* (ESSLER, 8).

CHAPITRE VII

LE PARFAIT FORT EN VIEIL-ESPAGNOL ET EN VIEUX-PORTUGAIS

L'espagnol et le portugais, comme le français, n'ont guère conservé, en dehors des premiers textes et des systèmes de conjugaison de quelques dialectes de la périphérie, que des traces du parfait du roman commun, du moins aux formes faibles. C'est pourquoi, pour plus de commodité, nous dissocierons une fois encore, pour autant que cela est possible, le domaine de la langue littéraire (vieux-castillan et vieux-portugais) du domaine des dialectes.

Le parfait fort phonétique en vieux-castillan

Voici l'essentiel de ce que nous pouvons considérer comme représentant le paradigme du roman commun en vieux-castillan :

pudo Cid, Berceo, Buen Amor

podiese Alixandre, 246 b (J. KELLER); Buen Amor, 574 a, 91 c, 479 c (RICHARDSON); Fernán González, 401 a

podieron Berceo, S. Oria (GASSNER, Das altsp. V., § 406); Berceo, Milagros, 83 b; Buen Amor, 344 d (RICHARDSON)

podierdes Buen Amor, 1531 c (RICHARDSON)

podiestes Alixandre, 1485 a (J. KELLER)

podiesen Disticha Catonis (PIETSCH)

podimos Proverbios del Rabbi D. Sem Tob (GASSNER, Das altsp. V., § 406)

podiesse Berceo, Milagros, 82 b

podiero Berceo, S. Mill., passim (DIEZ, II, 160)

ove Buen Amor, 61 c, 76 b (RICHARDSON)

ovo Cid; Berceo, Milagros, 20 b; Buen Amor, 2 b, 58 d (RICHARDSON); Fernán González, 27 b

abimos Oña, 993 (MENÉNDEZ PIDAL, Oríg., § 75.6)

abieret Gloses de Silos, trois fois (ibid., § 75.6)

auieret ibid. (ibid., § 75.6)

abierat ibid. (ibid., § 75.6)

aimos Rimado de Palacio, 1420 (GASSNER, Das altsp. V., § 388)

sope Cid, 2202
sopo Cid, 295; Buen Amor, 113 c, 268 a (RICHARDSON)
sapieret Gloses de Silos (MENÉNDEZ PIDAL, Oríg., § 75.6)
sabieron Alixandre, 1715 c (J. KELLER)
sapiessen Alixandre, 900 (FOTH, 250)

plogo Cid, 304; Berceo, Milagros, 684 c; Alixandre, 257 a (J. KELLER); Buen Amor, 1183 d (RICHARDSON); Fernán González, 640 d
placieste Alixandre, 1297 a (J. KELLER)

estudo Buen Amor, 441 c, 608 c (RICHARDSON); Fuero Juzgo (GASSNER, Das altsp. V., § 360)
estude Buen Amor, 973 a (RICHARDSON)
extidiesent Burgos, 1100 (MENÉNDEZ PIDAL, Oríg., § 75.5)
estediesse document d'Oviedo de 1264 (MENÉNDEZ PIDAL, Cantar, II, § 96.2)
estidimos Berceo, Duelo (GASSNER, Das altsp. V., § 361)
estidieron Fuero Juzgo (ibid., § 363)

conuuu Cid, 3643 (MENÉNDEZ PIDAL, Cantar, II, § 93.3)
3 réfl. *conubuse* Pámanes, 1055 (MENÉNDEZ PIDAL, Oríg., § 75.4)
2 *conociste* Berceo, Loor (W. MEYER, Beitr., 253)
conocieron Berceo, Milagros, 605 b
conosciesen Alixandre, 199 b (J. KELLER)
conosçieron Fernán González, 676 c

nasco Cid, passim (MENÉNDEZ PIDAL, Cantar, II, § 94.2)
naisceset Gloses de Silos (MENÉNDEZ PIDAL, Oríg., § 75.5)
nazieron Berceo, Milagros, 419 a
nacieron ibid., 884 d
nasçimos Fernán González, 98 a
nasçiestes Fernán González, 677 c

traxo Buen Amor, 738 b (RICHARDSON)
trax ibid., 962 b, 1039 c (RICHARDSON)
trayeron Berceo, Loor (GASSNER, Das altsp. V., § 419)
rretrayesen Alixandre, 728 d (J. KELLER)

escripso Berceo, Milagros, 353 a
escrivieron Berceo, Milagros, 26 d; Fernán González, 573 c

espisit (< **expe(n)sit*) Léon, 980 (MENÉNDEZ PIDAL, Oríg., § 75.4)
despendiessen Fernán González, 377 c

respuso Cid, 2055
respondieron Cid, 3082
fut. du sbj. respondiero Cid, 3305

Nous ne revenons pas sur les diverses hypothèses qui ont été émises à propos du parfait fort espagnol; nous les avons mentionnées et avons pris position à leur égard au chapitre I, et nous croyons le point de départ — le parfait fort issu du roman commun — suffisamment étayé en espagnol par la liste que nous venons de donner. Ce qui mérite plutôt de retenir notre attention, ce sont les nombreux parfaits qui ne figurent pas dans cette liste; et c'est leur histoire que nous devons retracer.

Mais, tout d'abord, il est bon de s'entendre sur la façon dont se sont formées soit les formes fortes soit les formes faibles du vieux-castillan.

En ce qui concerne la formation des formes fortes des parfaits en *u*, nous partons du principe que les voyelles radicales *a* et *o* ont passé respectivement à *o* et à *u* du fait de l'anticipation du *w* suffixal. Par conséquent, les formes fortes dérivées directement du roman commun sont *ove*, *sope*, *plogue*, *yogue*, *cope* (de **kápwi*), *pude* et *conuve*. Pour les autres parfaits en *u*, les formes fortes, même celles qui sont attestées à une date très ancienne, offrent des difficultés. Il n'est par exemple pas possible — c'est l'avis de MENÉNDEZ PIDAL — de considérer *crove*, *sove*, *tove* et *estove* comme l'aboutissement normal de **krédwi*, **sédwi*, **ténwi* et **stétwi*. Rien ne prouve en effet que l'*n* de **ténwi* et le *t* de **stétwi* aient pu normalement s'assimiler à la semi-voyelle *w*. Le parfait de *stare* est difficile à interpréter; **stétwi* ne peut aboutir en castillan qu'à une forme où le *t* aurait passé à *d*, comme dans *pude*, soit par exemple *estude*. *Estide* sera dans ce cas la forme analogique reconstruite sur la forme faible *estidiste*, laquelle ne représente cependant pas exactement l'aboutissement phonétique de *stetisti* (cf. subj. *estediese*); mais *estide* pourrait être la forme ancienne, remontant à un **stéti* ou mieux un **stéti* du roman commun, et c'est alors *estude* qui serait refait, par exemple sur *pude*. *Sove* et *crove* de même que *tove* et *estove* sont peut-être bien refaits sur *ove*, puisque nous avons d'autre part *crevo* pour **krédwit* (Fuero Juzgo, GASSNER, Das altsp. V., § 394) ainsi que le portugais 1 *crive*; mais le groupe roman -*edw*- est rare et nous manquons de points de comparaison suffisants pour résoudre ce problème. En fin de compte, nous devons reconnaître que les formes fortes issues des parfaits latins avec voyelle radicale *e* sont peu claires. — Celles des parfaits sigmatiques n'offrent en revanche aucune difficulté et n'appellent pas de considérations spéciales.

Les formes faibles du parfait en *u* qui descendent directement du roman commun, étant dépourvues de suffixe, conservent le vocalisme du radical latin. Prenons à titre d'exemple le parfait *potui*. En face de *pude*, dont le vocalisme porte la marque du suffixe, *podiste* représente la forme faible issue du roman commun. C'est donc le paradigme *pude/podiste* qui est phonétique. Nous le trouvons encore presque intact dans plusieurs textes castillans (cf. ci-dessus, chapitre I) et dans les textes étudiés par STAAFF, lequel dit à propos de *potui*: «... dans les textes léonais, les formes à terminaison accentuée montrent fréquemment *o* dans le thème.» (p. 307).

Une fois admis notre point de vue sur le parfait fort en roman commun, ce n'est naturellement plus à un simple hasard qu'on attribuera

la présence de formes faibles phonétiques précisément dans les tout premiers textes. Nous pensons par exemple à *abieret*, *sapieret* et quelques autres formes de ce type que MENÉNDEZ PIDAL cite dans ses *Orígenes* (§ 75.6) et dans lesquelles il ne voit que le produit de confusions « vulgaires » des thèmes du présent et du parfait, confusions « très courantes au X^e siècle pour le verbe *avoir* ». Pour nous, ces formes s'expliquent aisément si nous partons du parfait du roman commun avec le type **ábwi/*abŷsti* ou **sápwi/*sapŷsti*. Que viendraient d'ailleurs faire ici, précisément au X^e siècle, ces confusions de thèmes ? Et puis, il est pour le moins curieux qu'elles ne touchent que les formes faibles !

Formations analogiques en castillan

Le moment est venu d'aborder l'évolution subséquente du parfait fort espagnol, les grands mouvements d'unification par voie d'analogie, pour expliquer les très nombreuses formes dont il n'est pas possible de rendre compte au moyen du parfait fort du roman commun.

Dans l'ensemble, le parfait fort castillan tend vers le même but que le parfait fort français ou italien et l'atteint par les mêmes moyens. Le but est l'uniformité de thème, d'abord au sein de chaque type de parfait, ensuite dans l'ensemble des parfaits forts. Le moyen est la suppression progressive, par analogie, des différences qui opposent les deux thèmes. Nous pouvons distinguer deux processus essentiels qui tendent à réaliser l'uniformité.

Le premier consiste en une assimilation du thème des formes faibles à celui des formes fortes. En d'autres mots, pour reprendre les exemples de *potui* et de *habui*, la forme faible *podiste* est remplacée par *pudiste* selon l'analogie de *pudo* et **aviste* par *oviste* d'après *ovo*. Cette tendance se manifeste déjà au XI^e siècle dans *ouisti* (document léonais de 1061, MENÉNDEZ PIDAL, *Orig.*, § 75.3); nous trouvons plus tard *masiesen* (Sahg., 1346, *ibid.*, § 75.4) sur *maso*. L'emploi de ce type de parfait uniformisé est déjà général dans le *Cid*, où les formes faibles phonétiques de parfaits forts ont pour ainsi dire disparu : *tovieron* 664, *oviemos* 2143, *sopiesse* 26, *pudiemos* 1117, *souiesse* 1787, *crovieron* 3327 (de **krédwi*), *nasquiestes* 379, *ploguiesse* 2046, *dixiestes* 3462, *aduxiestes* 1764, *cinxiestes* 41, *fuxiste* 3318; ce même type prédomine aussi dans les principaux textes castillans des XIII^e et XIV^e siècles, surtout parmi les parfaits sigmatiques. Par la suite, les formes des parfaits en *u* se sont toutes alignées sur *pude/pudiste*, du moins en ce qui concerne la voyelle radicale, si bien que chez Cervantes on ne rencontre plus que *hubo*, *hubieron*, *supo*, *supiste*, *cupo*, *tuve*, *estuvimos*, *pusiesse*, *anduvo*, etc.

Dans le second processus, le thème des formes fortes s'aligne sur celui des formes faibles et aboutit à une uniformité complète, englobant l'accent, ce qui n'était pas le cas dans le premier processus. Selon l'analogie des formes faibles du type *podiste*, les formes fortes 1 *pude* et 3 *pudo* sont remplacées par 1 *podí* et 3 *podió*, avec une terminaison empruntée aux parfaits de la 4^e conjugaison; il en résulte le paradigme du type

podí/podiste. Ainsi s'expliquent *podio* Berceo, S. Mill., 714 (FOUCHÉ, Parf. cast., 83); Berceo, Milagros, 228 c; Berceo, Martyrio de S. Laurençio (GASSNER, Das altsp. V., § 406); *podí* Berceo, S. Mill., 608 (FOUCHÉ, Parf. cast., 83); Berceo, S. Dom. (ibid., 83); *credio* Berceo, S. Dom., 546 (ibid., 85); *creo* Buen Amor, 772 a (RICHARDSON); *yacio* Fernán González, 155; *placio* Fernán González, 720 (Gassner, Das altsp. V., § 397); Alixandre, 1166 a (J. Keller); *naçio* Cid, 2292; *tinio* Fuero Juzgo (FOUCHÉ, Parf. cast., 86); *trayo* Juan Ruiz (GASSNER, Das altsp. V., § 419); *escribio* Berceo, Milagros, 587 a; *respondio* Cid, 2135; *cinno* et *cinio* Berceo, S. Dom., 661 c (MENÉNDEZ PIDAL, Cantar, II, § 94.1); *inducio* chez Herrera (GARCÍA DE DIEGO, 209), *traduci* chez Rojas (ibid., 209). — Dans la plupart des textes castillans anciens, particulièrement dans le Cid, le type analogique *podí/podiste* est plutôt rare, moins fréquent que le type analogique *pude/pudiste*. Il est cependant ancien et même il est le plus anciennement attesté des deux types analogiques. La preuve en est que plusieurs parfaits, qui étaient forts en roman commun, qui l'étaient encore en vieil-italien et en vieux-français, mais qui sont faibles en vieil-espagnol dès les tout premiers textes, se sont rattachés au type *podí/podiste* : *cadiot* Gloses de Silos (MENÉNDEZ PIDAL, Orig., § 75.3); *tolliot* (ibid., § 75.3); *cadio* Cid, 1805; *valio* Cid, 831; *recibio* Cid, 199; *metio* Cid, 612; *ardio* Berceo, Milagros, 325 a; *acordio* ibid., 159 d; *movio* ibid., 256 b; *bebí* ibid., 807 d; *vencio* (de *vici*) Cid, 876; *remanecio* Berceo, Milagros, 877 c; *conosçio* Fernán González, 670 a; chacune de ces formes analogiques suppose bien entendu une forme faible phonétique; celles-ci ne manquent pas : *cadieret* Gloses de Silos (MENÉNDEZ PIDAL, Orig., § 75.5); *cadisse* document castillan (MENÉNDEZ PIDAL, Doc. ling., 121); *cadiesse* Cid, 1351; *recibiera* Cid, 3630; *tolliesse* Cid, 1788; *valiestes* Cid, 3314; *vencieremos* Cid, 688; *ardieron* Berceo, Milagros, 323 c; *beuisse* Berceo (PIETSCH); *devieras* Alixandre, 1155 (FOTH, 276); *ardiesse* Buen Amor, 265 c; *introduciste* chez Moreto (GARCÍA DE DIEGO, 209).

Le paradigme formé par le second processus est donc du type *podí/podiste*. Grâce sans doute à l'uniformité totale du thème — celle des parfaits faibles — qu'il réalise, ce type a connu un grand succès. Dans certaines régions, il tend même à éclipser le type *pude/pudiste* résultant du premier processus et dont l'uniformité est moins parfaite mais qui se maintient néanmoins dans la langue commune et littéraire. Dans l'usage actuel, on a parfois le choix entre les deux types, du moins selon les grammaires; c'est surtout le cas pour les parfaits en *u* (*plugo* ou *plació*), car les parfaits sigmatiques, en espagnol moderne, passent en masse dans les rangs du type *podí* : on dit *ciñó* pour l'ancien *cinxo*, *coció* pour *coxo*, *expendió* en face de *despiso*, *escribió* pour *escriso*, *huyó* pour *fujo*, *respondió* pour *respuso*, *rió* pour *riso*, *tañó* pour *tanxo*, *tiñó* pour *tinxo* (MENÉNDEZ PIDAL, Gr. hist. esp., § 120).

À côté des deux nouveaux types de parfait, nous trouvons des formes hybrides. Nous avons déjà mentionné (p. 130) la forme forte *estide* (*estido* Cid, 3629; *estydo* Fernán González, 502 a), dont nous supposons qu'elle a été éventuellement refaite sur la forme faible *estidiste*

tout en gardant son accent propre. Inversement, une forme forte a pu prendre la terminaison et l'accent de la forme faible tout en gardant son thème : *tovió* (Fuero Juzgo, WAHLGREN, 236), *tovio* (ibid., GASSNER, Das altsp. V., § 390), *pudio* (MICHAËLIS DE VASCONCELLOS, 123 ss.; Berceo, Milagros, 73 c), 1 *nasqui* (Berceo, Milagros, 753 a). Mais ce ne sont là que des cas isolés.

Le parfait fort en portugais

Très tôt, apparemment, se sont formés deux types de parfait faible, construits selon les mêmes processus que ceux du castillan. Nous trouvons en effet déjà chez le roi Denis d'une part *valvesse* sur le thème de la forme forte *valve* et d'autre part *maldezi* avec le thème des formes faibles. Ces deux types sont restés vivants jusque dans la langue écrite moderne, parfois dans le même verbe, aussi bien parmi les parfaits en *u* que les parfaits sigmatiques : *valve*/*valveste* et *vali*/*valeste*, *jougue*/*jougueste* et *jazi*/*jazeste*, *adusse*/*adusseste* et *aduzi*/*aduziste*, *arse*/*arseste* et *ardi*/*ardeste* (cf. NUNES, 334 ss.; LEITE DE VASCONCELLOS, Fil. port., 277/8). Ils se retrouvent pour quelques verbes dans des textes anciens : 3 *conquis* (Cancioneiro de Ajuda, HUBER, Altport. El., § 402) et *conquereu* (ibid.), 1 *ersi* (HUBER, Altport. El., § 402) et *ergeu* (inf. *erger*; Cancioneiro d'el Rei D. Denis, ibid.), *prix* et *prendi* (CORNU, Die port. Spr., § 323). Pour d'autres verbes, les textes nous livrent des formes faibles phonétiques : *valera* (Cancioneiro de Ajuda, HUBER, Altport. El., § 410), *nacera* (Denis de Portugal, GASSNER, Die Spr. d. K. Denis v. P., § 157), *vivesse* (ibid., ibid., § 158), pl.-q.-pft. 6 *viveram* (Os Lusíades de Camoës, FOTH, 255), *diverão* (CORNU, Die port. Spr., § 323), *crevera* (ibid.), vieux-galicien *estederom* (HUBER, Altport. El., § 404). L'existence d'autres formes faibles est attestée par des formes analogiques qui en ont adopté le thème : 3 *creeu* (*credidi*; HUBER, Altport. El., § 404), *doeu* (*dohui*; Cancioneiro de Ajuda, ibid., § 405), 3 *maldezi* (Cancioneiro d'el Rei D. Denis, ibid., § 402), *recebeu* (DIEZ, II, 179), *scriveu* (ibid.), *tulleu* (ibid.), galicien 3 *kreu* (*credidi*; MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 301), Archipel du Cap-Vert *recebê* (COELHO, Os dial., 141) et *fugî* (ibid.).

Le cas de *troxo*

La formation de doublets des formes fortes semble être plus restreinte en espagnol et en portugais qu'en français ou en italien, car elle n'affecte à notre connaissance qu'un seul verbe. **Tráksi*, qui est à la base de la plupart des langues romanes (cf. italien *trassi*; vieux-français *trais*; vieux-provençal *traiss*; vieil-espagnol *traxe*; engadinois ancien *trass*; megléno-roumain *traş* CAPIDAN, 166), avait pour forme faible **trag'ísti*, sur laquelle l'ibéro-roman semble avoir refait un doublet de la forme forte, **trágwit*, qui a abouti au type espagnol *trogo* et au type portugais *trougue* (trouge chez Gil Vicente, COELHO, Th. da conj., 109). En outre, à côté de **tráksi*, on a un **tráskwi* (vieil-espagnol 3 *trasco*, Berceo, Milagros, 49 c) parallèle à **břskwi* (cf. chapitre III) en face de **břksi*, d'après l'exemple du roman

commun **náskwi* (espagnol 3 *nasco*). Les formes faibles phonétiques qui correspondraient à la forme forte *trasco* seraient du type **trask'iste* (cf. espagnol *nasciestes*, etc.), mais seules les formes faibles analogiques du type *trasquiste* sont attestées. Le portugais connaît un type *trouve*, analogique de *ouve* (HUBER, *Altport. El.*, § 402; LEITE DE VASCONCELLOS, *Dial. port.*, 141). — On explique fréquemment par un croisement de *trogo* et de *traxo* la forme espagnole *troxo*. Il y a peut-être une explication plus simple. On peut se demander s'il ne s'agit pas, dans le cas de *troxo*, d'un autre verbe, qui se rapproche du verbe *traer* par son sens, à savoir *trocir*, du latin *traducere*, dont les formes faibles phonétiques au parfait sont fréquentes (*trociése* 1100, Burgos, MENÉNDEZ PIDAL, *Orig.*, § 75.5; *trociere* MENÉNDEZ PIDAL, *Doc. ling.*, 196, ligne 45; *trocierit* document de 1095, MENÉNDEZ PIDAL, *Cantar*, III, 871; *trocieron* Cid, 1475, 2656), mais pour lequel personne à notre connaissance ne signale de forme forte. Or cette forme forte serait phonétiquement *troxo*, qui se rencontre en maint endroit, mais qu'on donne toujours pour un parfait de *traer* (cf. Buen Amor, 23 c, note, dans l'édition des CC.; RICHARDSON sous *traer*; HANSEN, *Gram. hist.*, § 250). Du point de vue morphologique, on pourrait donc supposer que *troxo* est la forme forte du parfait de *traducere*, c'est-à-dire d'un paradigme *troxo/trociste*, ou tout au moins qu'elle le fut à l'origine et qu'elle s'est peu à peu confondue avec *trogo* et *traxo* à la faveur d'une parenté de sens entre les verbes *trocir* et *traer*. L'aspect sémantique de la question ne confirme cependant nullement cette hypothèse. Rien n'indique en effet (cf. J. Corominas, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, Berna 1954) que le sens de *traer* et celui de *trocir* se soient jamais recouverts, ni que les formes fortes du type *troxo* (p. ex. dans le Libro de Buen Amor, 23 c, 223 d, 779 a) ou les formes faibles refaites sur ce thème (ibid., 117 c, 773 b, 783 b, 900 c) aient eu l'un des sens de *trocir*. A cela s'ajoute que l'étymologie traditionnelle de *trocir*, le latin *traducere*, est actuellement contestée, entre autres par Corominas, dans son dictionnaire, qui fait remonter ce verbe à **truccire*, du gothique **thrukkjan*. — En portugais, où pourtant l'équivalent du type espagnol *traxo* n'est pas signalé, on recourt à la même explication par croisement pour rendre compte de la formation du type *trousse* (LEITE DE VASCONCELLOS, *Fil. port.*, 277) ou *trousse*, dialectalement *troixe*, *truixe* (LEITE DE VASCONCELLOS, *Dial. port.*, 141).

Les dialectes Il semble que le paradigme analogique du type *pude/pudiste* a été avant tout propre au castillan. C'est dans ce dialecte qu'il est apparu en premier lieu et qu'il a pris la plus grande extension. C'est donc là aussi que l'effectif des formes faibles phonétiques était appelé à s'affaiblir le plus. Aussi les formes faibles phonétiques y sont-elles, à certains moments et dans certains textes (p. ex. dans le Cid), plutôt rares, pour ne pas dire exceptionnelles. Elles ont repris une certaine importance par la suite avec l'épanouissement du paradigme *podí/podiste*. En dehors du domaine castillan, dans les dialectes de la périphérie et dans certains parlars d'outre-mer qui en sont

issus, où le paradigme du type *pude/pudiste* ne s'est pas imposé ou bien ne s'est imposé que tardivement, les formes faibles phonétiques se sont naturellement beaucoup mieux maintenues. Ainsi s'explique la survivance en ancien léonais de formes comme *auiesemos* (STAAFF, 312), *avier* (Astronomie d'Alphonse le Sage, *ibid.*, 312), *avieres* (*ibid.*, *ibid.*), *escriuisse* (*ibid.*, § 66), *recebissedes* (*ibid.*), *remanecisse* (*ibid.*), *connu-cieront* (*ibid.*, 298), *acrecíramos* (MENÉNDEZ PIDAL, *Dial. leon.*, 305), *vençires* (*ibid.*), celle d'innombrables formes du vieil-aragonais, *auïesses* (Principado de Morea, 263), *auieron* (*ibid.*, 75), *romaniesse* (*ibid.*, 9), *rigiese* (*ibid.*, 143), *sabiesse* (*ibid.*, 387), *habieron* (Lettres du roi Pedro d'Aragon au roi de Castille, 1343/6, UMPHREY, § 37), *habiesse* (*ibid.*), *habiessen* (*ibid.*), *yaziesse* (Fernandez de Heredia, UMPHREY, § 37), *plaziesse* (*ibid.*), *sabieron* (Yuçuf, 61 b), *aduzieron* (Yuçuf, 30 c), *sabieron* (S. Juan de la Peña, UMPHREY, § 37), *tenieron* (*ibid.*), *tenies* (*ibid.*), *dizieron* (*ibid.*), *dizieron* (Disticha Catonis, PIETSCH), *dizieron* (Yuçuf, 8 a, 25 d), *trayeron* (Poema de José, 19, SCHMITZ), *kreyese* (Poema de José, 19, *ibid.*), *viviese* (Poema de José, 88, *ibid.*), *conoçieses* (Poema de José, 189, *ibid.*), *conozieron* (Poema de José, 295, *ibid.*), *naçieron* (Poema de José, 221, *ibid.*), (cf. aussi E. BOURCIEZ, *El.*, § 362 b). Ainsi s'explique sans doute aussi la place relativement importante que, de tout temps, les formes faibles phonétiques paraissent avoir occupée en portugais; à ce propos, il faut signaler, dans les parlers de Madère et du Brésil, la survivance du pl.-q.-pft. *havéra* (ROHLFS, *Das rom. habeo-Fut.*, 144).

Le paradigme faible du type *podí/podiste* étant basé sur la forme faible du roman commun, nous pouvons poser comme principe que ce paradigme faible a pu se former dans la mesure où la forme faible romane subsistait, c'est-à-dire d'une part à une époque très reculée (cf. ci-dessus le vieux-castillan *cadíot*), voire dans la période pré littéraire, d'autre part dans les régions de la péninsule ibérique où l'assimilation du thème de la forme faible à celui de la forme forte, phénomène donc avant tout castillan, ne s'est pas imposée trop tôt et n'a pas effacé la forme faible phonétique. Nous n'en voulons pas pour preuve la prédilection que marquent aujourd'hui le léonais (*rumpíu, bebíu, vivíu*, GARROTE, § 58; *returciú, movíu*, MENÉNDEZ PIDAL, *Dial. leon.*, 304) ou l'asturien (3 *na-cégo, rompégo, metéu, arrecibíu, rumpíu*, etc., MUNTHE, 46) pour le paradigme du type *podí/podiste*, parce que, dans ces cas, il peut s'agir simplement d'une influence récente du castillan, où ces verbes-là se conjuguent également selon un type faible. En revanche, le principe formulé ci-dessus est illustré et confirmé par des faits anciens en aragonais. Là, donc, les formes faibles du type roman étaient encore nombreuses au moment où le castillan, de son côté, les avait en grande partie remplacées par des formes analogiques du type *pudiste*. Aussi, lorsque se fit sentir le besoin d'uniformiser le paradigme aragonais, avait-on autant de raisons de prendre pour base du nouveau paradigme les formes faibles — très nombreuses — que les formes fortes. Et on fit un parfait du type *podí/podiste*. Etant donné que les formes faibles du roman commun étaient restées plus vivantes en aragonais qu'en d'autres parlers

espagnols, le paradigme faible auquel elles ont donné naissance a aussi pris une extension plus rapide et plus considérable qu'ailleurs. Nous l'y trouvons dans un texte du XIII^e siècle, *tennieu* (cité par MENÉNDEZ PIDAL, Orig., § 75.3), puis très fréquemment (*plazio, romanio, recibio, fuyo, trayo*, etc.) chez Fernandez de Heredia, dans le Principado de Morea, S. Juan de la Peña et le Poema de Yuçuf (cf. UMPHREY, § 37), où le paradigme du type *pudo/pudiste* est pour le moins rare et à une époque où les auteurs castillans écrivent encore couramment *plogo, traxo, fuxo*, etc. Ainsi s'explique sans doute ce que MENÉNDEZ PIDAL constate lorsqu'il dit, à propos des formes faibles qu'il attribue à des confusions de thèmes : « Esta confusión vulgar perdura sobre todo en el dialecto aragonés. » (Orig., 383).

C'est probablement ce même paradigme faible que nous trouvons aujourd'hui généralisé dans les vallées supérieures de l'Aragon : *tenyey tenyes tenyó tenyémos tenyeθ tenyéron* à Anso; *podyé podyés podyé podyémos podyéθ podyéron*, de même *tomé, dyé, bendyé, estyé, abyé, trayé*, etc. à Hecho (KUHN, Hochaarag. Dial., 133 ss.). KUHN (ibid. et Arag. Perf., 73-78) soutient que les terminaisons des 2^e et 3^e personnes du singulier de ces parfaits et en tous cas le thème proviennent de l'imparfait et explique cette transformation par l'aspect semblable des terminaisons des 2^e et 3^e personnes du singulier dans les deux temps et par le point de contact que devait créer le type en *-dédi* à la 1^{re} personne du pluriel, *vendédimus* et *vendíamos* pouvant l'un et l'autre aboutir à *vendíemos*. Nous pensons que cette explication du parfait aragonais moderne par la confusion avec l'imparfait est superflue. Il est clair que les formes en *-yey, -yó, -yeθ, -yéron* viennent du parfait, non de l'imparfait, donc les autres aussi. L'influence du type en *-dédi*, la fusion des types *tomé, bendyé, estyé*, etc., avec des variantes dialectales dans le résultat, rendent suffisamment compte de ces paradigmes. Il ne fait pas de doute que le thème est celui des formes faibles romanes, qui s'étaient retranchées et maintenues dans ces régions reculées des montagnes.

CHAPITRE VIII

LE PARFAIT FORT EN VIEUX-PROVENÇAL, EN GASCON ANCIEN ET EN CATALAN

Le parfait fort phonétique en provençal Le paradigme du roman commun est à peine reconnaissable en vieux-provençal; on ne l'identifie de façon sûre que dans un petit nombre de verbes; encore les formes faibles y sont-elles parfois douteuses (c'est le cas de *trages*; cf. chapitre I) et toujours rares, voire exceptionnelles.

3 *saub* Sainte Foi, 230

3 *saup* Flamenca, 100

sbj. *sabes* Cercalmont (BARTSCH, Chr. pr., 47.29); Biographies des Troubadours (APPEL, 122^a. 18)

sbj. *sabessa* Peire de Vilamur (BARTSCH, Chr. pr., 406.29)

3 *estec* Croisade contre les Albigeois (APPEL, 7.93)

6 *esteron* Sainte Foi, 39

pl.-q.-pft. *estera* Sainte Foi, 51

sbj. *esteisses* Flamenca, 2771 (P. MEYER)

3 *aucis* Sainte Foi, 119; Flamenca, 4609

sbj. *aucizes* Guill. IX, Chansons, V. 72 (éd. Jeanroy)

sbj. *aucies* Le Parnasse occitanien, Rochegude, Toulouse 1819 (DIEZ, II, 201)

3 *teg* Sainte Foi, 115

retenc Boèce, 31 (RABOTINE, 167)

sostenc Boèce, 24 (RABOTINE, 167)

tenc Flamenca, 300

sbj. *tenes* Donat (STENGEL, 26.35-36)

3 *receup* B. de Born (BARTSCH, Chr. pr., 115.31)

3 *receubt* Prière à la Vierge (BARTSCH, Chr. pr., 20.13)

sbj. *recebes* Croisade contre les Albigeois (SCHENKER, 29)

3 *plais* Roman de Jaufre (BARTSCH, Chr. pr., 256.30); Flamenca, 338

sbj. *planges* (K.F.T. MEYER, 12)

- 1 *redems* Boèce, 153 (RABOTINE, 166)
 sbj. 3 *redemes* Sermons du XII^e siècle (APPEL, 116.14)
 3 *feis* Raimbaut III, comte d'Orange (BARTSCH, Chr. pr., 67.18)
 sbj. *feignes* (DIEZ, II, 200)
 3 *traiss* Sainte Foi, 310
 3 *retrais* Flamenca, 688
 1 *trais* Peire Vidal (BARTSCH, Chr. pr., 107.33)
 sbj. *trages* Roman de Jaufre (M. Raynouard, Lexique roman, Paris 1838, p. 67)
tais Flamenca, 467
 sbj. *taignes* (K.F.T. MEYER, 11-13)
 3 *dis* Boèce, 100 (RABOTINE, 166); Flamenca, passim
 3 *diss* Sainte Foi, 54
 pl.-q.-pft. *dizera* Gir. de Roussillon (DIEZ, II, 186/7)
 sbj. *dizessan* Barlaam et Josaphat (BARTSCH, Chr. pr., 358.31; imparfait *dizian*, dans le même texte)
defes (K.F.T. MEYER, 16)
defendes Guill. de la Barre (P. MEYER)

A part celles que nous venons de citer, nous avons trouvé aussi les formes faibles *crees* (Gir. de Roussillon, P. MEYER), *creessen* (Boèce, APPEL, 105.24), qui ne sont d'ailleurs pas typiquement provençales, et d'autre part *coset* (Gir. de Roussillon, WAHLGREN, 183; de **kosisti*) et *vences* (DIEZ, II, 192). Pour ces trois verbes, les formes fortes ne semblent pas être attestées en vieux-provençal, mais elles sont données par le type du parfait en roman commun. Les formes faibles phonétiques de tous les autres parfaits forts — la majorité —, dont les formes fortes sont généralement conservées en vieux-provençal (*ac*, *poc*, *calg*, *volg*, *valg*, *conoc*, *ris*, *ras*, *sis*, etc.), n'apparaissent pas dans les textes et semblent par conséquent avoir évolué très tôt, par voie d'analogie; ce n'est en effet que dans des formes refaites que nous retrouverons leur thème.

Formes analogiques du provençal

Dans les premiers textes provençaux déjà, nous relevons des formes analogiques appartenant aux deux types d'unification que nous avons constatés dans le parfait espagnol, celui qui est basé sur les formes fortes et celui qui est basé sur les formes faibles issues du roman commun; ce dernier, si puissant et déterminant dans le dialecte aragonais en particulier, est à peine esquissé en vieux-provençal : *cusi* (Flamenca, 2217), *coset* (Gir. de Roussillon, WAHLGREN, 183), *credet* (Boèce, K.F.T. MEYER, 29), *cadegren* (Passion, 35, SUCHIER, Leod., 267), *caec* (Gir. de Roussillon, SCHENKER, 38), *escadegro* (BRUNEL, XLV), *cazet* (APPEL, 111.2), 3 *legic* (APPEL, 117.52), 1 *queri* (Jaufre, SCHENKER, 26) en face de 3 *conquis* (B. de Born, *ibid.*), *rezemet* (Ev. de Nicodème, BARTSCH, Chr. pr., 381.3) en face de *redems* déjà cité (cf. aussi CHABANEAU, Gr.

lim., 261), *onhi* (Leys II, 388, CHABANEAU, Gr. lim., 256) en face de *oysshi* (ibid., ibid.), *somonic* (Croisade contre les Albigeois, 1979, SCHENKER, 24-25).

L'autre mouvement d'uniformisation, où s'imposent les formes fortes, prend d'emblée le dessus. Il prend même en provençal un essor exceptionnel, presque unique en son genre dans les parfaits des langues romanes. L'unification se réalise en deux étapes. Dans la première, qui se situe en grande partie dans l'époque pré littéraire, les formes faibles adoptent le phonisme des formes fortes; *sabes* p. ex. est remplacé par *saupes* sur la forme forte *saup*, et selon ce type furent créées, sur une vaste échelle, des formes telles que *aguest* (Flamenca, 5640), sbj. *perceupes* (Flamenca, 5658, P. MEYER), *begues* (Guillaume IX, BARTSCH, Chr. pr.), 2 *pogui* (Flamenca, 4021), sbj. *volgues* (Flamenca), *saupes* (Flamenca, 309), *valgues* (Flamenca, 2164), 4 *tenguem* (Flamenca, 4025), 2 *tolguist* (APPEL, 106.72), sbj. *mogues* (Flamenca, 738, P. MEYER), *plagues* (Flamenca, 1634, P. MEYER), *vengues* (Flamenca, 320, P. MEYER), *jaguessa* (Ev. Joh., K.F.T. MEYER, 20), *conogues* (Flamenca, 2422, P. MEYER), *degues* (Flamenca, 2768, P. MEYER), 5 *dissist* (Flamenca, 4491), 2 *dissist* (Sainte Foi, 199), sbj. *taisses* (K.F.T. MEYER, 11), *plais* (Flamenca, 4899), *estreisses* (de *strinxi*; Flamenca, 284), *sol* (Guill. de Cabestaing, BARTSCH, Ch. pr., 77.2), *remases* (Gir. de Rouss., APPEL, 1.178), *aucisesses* (Flamenca, 6850), 2 *volguist* (Boèce, 87, RABOTINE, 167) sbj. *pogues* (Boèce, 93, RABOTINE, 169), *agues* (Boèce, 92, ibid.), *agges* (Sainte Foi, 80), *pogges* (ibid., 504). — Cette première étape a donc pour résultat un paradigme du type *ac/aguist* comparable au paradigme espagnol *pude/pudiste*; la seconde étape, sensiblement plus récente, complète l'uniformité de ce paradigme en changeant les formes fortes en formes faibles par l'adjonction de désinences, lesquelles prennent l'accent; *ac* devient *agui* d'après la forme faible *aguist*. L'espagnol n'a fait que de timides essais dans ce sens (*tovio* sur *toviste*), mais, en provençal, presque toutes les formes fortes se rattachent finalement à ce type: *vengui*, *volgui*, *conogui* (Ev. Joh., K.F.T. MEYER, 21), *tramesii* (Ev. Joh., ibid., 14), 1 *agui* (Ev. Joh., BARTSCH, Chr. pr., 16.16), 1 *agui* (B. de Ventadour, BARTSCH, Chr. pr., 62.14), *agueron* (K.F.T. MEYER, 22), *disit* (ibid., 10), *conduisseron* (Biogr. des Troubadours, APPEL, 122 a. 6).

Il n'y a rien d'artificiel dans la distinction que nous établissons entre la formation des deux types ci-dessus, soit entre celle du type *ac/aguist* à l'époque pré littéraire et celle du type *agui/aguist*; un laps de temps appréciable les sépare, ainsi que nous pouvons nous en convaincre, dans les textes les plus anciens du provençal (p. ex. dans Sainte Foi), par la rareté des formes faibles phonétiques, éliminées lors de la formation du premier type, comparée à l'abondance de formes fortes phonétiques, lesquelles ne disparaissent qu'avec la formation du second type.

CRESCINI (CXLII-CXLIII) estime qu'il y a eu, entre ces deux types, un type intermédiaire, celui où les formes fortes anciennes reçoivent une désinence tout en gardant encore l'accent sur le radical: *fézi*, *dissi*.

Ce type serait dû, selon lui, à l'influence analogique de la première personne du présent de l'indicatif. Déjà DIEZ (II, 199) cite un *ági* (Leys, III, 136) et un *destrúzi* (Ferabras, éd. Bekker, 848), qu'il attribue à la même influence ou encore à une survivance du *i* final du parfait latin. SCHENKER (8-11) donne *véngui* et *bégui* (Leys, II, 378). L'explication de CRESCINI se heurte à celle des formes du type *agúi*, qui sont attestées à date ancienne. Nous ne chercherons pas à élucider le petit problème que posent ces formes; quelles que soient d'ailleurs leur nature et leur origine, elles ne mettent nullement en cause notre explication historique du parfait fort provençal.

Il faut signaler ici quelques formes fortes isolées, qui ne présentent aucune trace de suffixe dans le thème, qu'on pourrait peut-être considérer comme refaites sur le thème des formes faibles phonétiques selon l'analogie de *ac/aguist* et rapprocher du type espagnol *estido*, pour autant qu'il est refait sur *estidiste*, et surtout de plusieurs formes catalanes que nous citerons plus loin; ce sont *recep* (SCHENKER, 29), 6 *recebro* (Croisade contre les Albigeois, *ibid.*), *decep* (Barlaam et Josaphat, BARTSCH, Chr. pr., 356.40).

Le cas de *cazec* Il reste un cas difficile, celui de *cazec*, à l'éclaircissement duquel nous allons tenter de contribuer par quelques hypothèses.

Le type *cazec* pose en réalité deux problèmes distincts.

1) Dans quels verbes et dans quelles formes le suffixe *c/g* est-il phonétique et dans quels cas faut-il au contraire le considérer comme le résultat d'une action analogique? — Il est frappant que le doublet de *cors* (Biographies des Troubadours, BARTSCH, Chr. pr., 239.3; Guill. de Cabestaing, CRESCINI, 20.33) ne soit jamais **corc*, respectivement **corguist*, mais *correc* (Biographies des Troubadours, BARTSCH, Chr. pr., 238.38), *corregron* (Flamenca, CRESCINI, 30.14), *corregues* (Flamenca, 1724) et le participe passé, influencé par le parfait, *corregut* (Boèce, 72, RABOTINE, 168), qu'on ne rencontre nulle part **parc* mais *parec* (Flamenca, 5755; Raimbaut III, comte d'Orange, BARTSCH, Chr. pr., 68.19; Raimon Vidal, CRESCINI, 29.23), *aparec* (Vie de sainte Douceline, BARTSCH, Chr. pr., 308.31), 6 *paregron* (B. de Ventadour, CRESCINI, 5.40), *aparequest* (Passion, 440, KOSCHWITZ, Les pl. anc. mon.), pl.-q.-pft. *paregra* (Guiraut de Borneil, BARTSCH, Chr. pr., 106.2) et enfin qu'en face de la forme sigmatique 1 *quis* et 3 *ques* on ait le type *querrec* (K.F.T. MEYER) et non **querc*. Il est non moins frappant qu'également dans les autres langues romanes les formes fortes de ces trois parfaits évoluent toujours d'une façon spéciale, jamais comme la majorité des parfaits en *u* (en ce qui concerne *currere* et *parere*) ou en *s* (en ce qui concerne *quaerere*), soit qu'elles adoptent un autre suffixe (vieil-italien *corsi*, *parsi*; sarde *parsit* GUARNERIO, Rel. sarde d. cond. perifr., 218; dacoroumain *curse* DENSUSIANU, I, 153; sarde 3 *querfit* Araolla, XVI^e s., HOFMANN, 38; 6 *kerferunt* GUARNERIO, Rel. sarde d. cond. perifr., 218) soit qu'elles s'alignent très tôt sur les formes faibles et perdent le suffixe

(vieux-français *corut* ou *curut* Wace, Brut, 2277; Myst. d'Adam, BARTSCH, Chr. anc. fr.; Chrétien, Erec, 2630; 1 *curi* Ps. d'Oxford, WAHLGREN, 172; 1 *aparui* Ps. Cambr., WAHLGREN, 174; 3 *parut* Chrétien, Erec, 3972; vieil-espagnol *corrio* Cid, 354; *acorrío* Berceo, Milagros, 159 d; *paresçio* F. González, 696 d; *aparecio* Berceo, Milagros, 59 a; roumain *păruî, ceruî*) soit enfin que le suffixe latin (*u*) ou celui du roman (*w*) subsiste mais en évoluant à part (italien *parve* et le type sarde *querfi* déjà cité). Il semblerait qu'à un moment donné, probablement en roman commun, lorsque le *u* en hiatus passa à *w*, la prononciation du groupe *-rw-* a fait difficulté et que le vieux-provençal, pour sa part, a tourné l'obstacle en introduisant un *e* entre ces deux consonnes. (Cf. à ce sujet FOUCHÉ, Morph. hist. rouss., 154 ss.; W. MEYER, Beitr., 260/1; MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 283; KOSCHWITZ, Gr. hist. Fél., § 72). Si nous admettons cette hypothèse, nous pouvons considérer les formes *correc*, *parec* et *querrec* comme phonétiques, au même titre que *bec*, *poc*, *pogron*, etc., mais nous devons taxer d'adjonction analogique le suffixe *c/g* dans toute forme verbale qui n'a jamais comporté le groupe *-rw-*, c'est-à-dire d'une part dans les formes faibles *corregues*, *aparequest*, etc. et d'autre part dans *cazec* (Flamenca, 698; Chanson de la croisade albigeoise, BARTSCH, Chr. pr.), *caec* (Gir., 1783, SCHENKER, 38), *cadegren* (Passion, 35, SUCHIER, Leod., 267), pl.-q.-pft. 1 *escaegra* (Compilation d'après le code de Justinien, BARTSCH, Chr. pr.) et de nombreuses formes analogues, souvent anciennes, du parfait **kádwī*.

2) Quelle action analogique explique le passage du suffixe *c/g* des types *bec* ou *correc*, où il est phonétique, aux types *correguist* et *cazec*, où il ne l'est pas? — En partant de l'hypothèse émise ci-dessus et en plaçant les faits dans la perspective du roman commun, nous pouvons imaginer un jeu d'actions analogiques qui relierait les formes phonétiques aux formes analogiques et se résumerait dans les deux proportions suivantes :

d'abord
$$\text{correc} : *corrist = x : *cazist$$
$$x = cazec$$

ensuite, d'après l'analogie générale qui refait les formes faibles sur le thème des formes fortes, on a *cazec/cazeguist*, *correc/correguist* comme *bec/beguist*.

C'est en somme le type *correc*, où on a dû sentir le même thème qu'aux formes faibles, qui aurait joué le rôle de trait d'union entre le type *bec*, où le *c* est phonétique et fait partie du thème des formes fortes, et le type *cazec*, où le *c* n'est pas phonétique et fait partie du thème des formes faibles.

D'autres solutions ont été proposées, qui ne nous paraissent cependant pas entièrement satisfaisantes. Celle que SUCHIER (Leod., 267) fonde sur une forme hypothétique **cadewīsti* est difficile à accorder avec les faits du roman commun; de même l'explication de *correc* et *parec* par l'influence directe de *dec*, *crec*, etc. (SCHULZ-GORA, 2^e éd., 98) ou par un croisement de **corc* et **parc* avec l'infinitif (SCHENKER, 37-38)

se heurte aux faits romans et surtout défie le jeu normal des actions analogiques.

On a expliqué le type *chantec* en face de *chantet* et le type *partic* en face de *partit* par une action analogique partant de l'alternance de *estec* et *estet* (SUCHIER, *Die fr. u. pr. Spr.*, § 51) ou de celle de *vic* et *vit* (CRESCINI, CXLI); on ne saurait naturellement recourir à cette explication pour rendre compte de la formation des types *cazec*, *correc*, *parec*, parce que ces trois verbes n'ont pas, du moins anciennement, de formes correspondantes en *-et* et aussi parce que plusieurs formes appartenant à ces types sont très anciennes (cf. *aparequest* et *cadegren* dans la *Passion*).

Le parfait fort en gascon

Le parfait fort gascon, à ses débuts, est comparable au parfait fort provençal. D'une part nous avons les mêmes formes fortes résultant des mêmes lois phonétiques : *uolc* (Gabarret, 1268, LUCHAIRE, 87), *torc* (Cart. de Bigorre, LUCHAIRE), *rechonoc* (Cart. Blanc, 1266, J. BOURCIEZ, 68), *hagro* (Montauban, *ibid.*, 127), *tenc* (Cart. Blanc, 1274, *ibid.*, 68), *dis* (Saint-Sever, 1278, *ibid.*, 172), *promes* (Cart. Blanc, 1261, *ibid.*, 68); d'autre part nous y trouvons encore, comme en vieux-provençal, quelques formes faibles romanes : sbj. 4 *podesem* (MILLARDET, *Rec.*, § 83), sbj. 6 *bolessan* (Charte de Bordères, 1252, LUCHAIRE), *podesen* (Acte de Tarbes, 1285, LUCHAIRE), 6 *arceberen* (Montsaunès, 1179, *ibid.*), *receberen* (J. BOURCIEZ, 26), sbj. 6 *mouessen* (MILLARDET, *Rec.*, § 83). Les formes faibles refaites sur le type fort sont également représentées en vieux-gascon, mais isolément : *poguessan* Arch. hist. de la Gir., J. BOURCIEZ, 70.

Le parfait gascon présente les deux particularités suivantes :

Les formes faibles romanes y subsistent et font souche, formant un paradigme faible qui s'est étendu par la suite et qui se maintient encore aujourd'hui dans certaines régions. Sur ce point, le gascon se rapproche de l'aragonais et s'écarte du provençal, où effectivement les formes faibles romanes sont à peine attestées et disparaissent de bonne heure sans laisser de traces.

L'autre particularité, le gascon ne la partage avec aucun de ses voisins. Il s'agit, comme l'explique J. BOURCIEZ (p. 64 ss.), de l'alignement des désinences du parfait sur celles de *fui*, *fost*, *fo*, *fom*, *fozt*, *foron*. A cette innovation prennent part aussi bien les parfaits en *u* que les parfaits sigmatiques, aussi bien les paradigmes basés sur les formes faibles du roman commun que ceux qui sont basés sur les formes fortes. Il en résulte au moyen âge les deux types de parfait suivants :

le premier type, basé sur les formes faibles,

sbj. *cados* béarnais, ZAUNER, *Konj. Béarn.*, 446

sbj. *escadosse* Liv. Noir, J. BOURCIEZ, 186

3 *escado* J. BOURCIEZ, 186

3 *cado* J. BOURCIEZ, 186

- sbj. *caiosen* Liv. Vert, J. BOURCIEZ, 186
 4 *cozom* (*consui*) J. BOURCIEZ, 160
 3 *cozo* Montréal, 1411, J. BOURCIEZ, 160
 3 *corro* J. BOURCIEZ, 162
 sbj. *socorrossen* Bayonne, J. BOURCIEZ, 162
 3 *concredo* Cart. de Bigorre, LUCHAIRE, 13
 6 *credon* J. BOURCIEZ, 185
 3 *hauo* Livre d'Or, 1256, J. BOURCIEZ, 133
 3 *prometo* Saint-Seurin, 1237, J. BOURCIEZ, 68
 6 *asponon* Soule, 1252, J. BOURCIEZ, 181
 3 *respono* Ladevèze, 1302, J. BOURCIEZ, 181; Navarrenx, 1406, *ibid.*
 4 *podom* Liv. Vert, J. BOURCIEZ, 72
 3 *podo* Récits d'hist. sainte, J. BOURCIEZ, 146
 pl.-q.-pft. *podora* Arch. hist. de la Gir., J. BOURCIEZ, 93
 6 *podon* Récits d'hist. sainte, J. BOURCIEZ, 146
 sbj. *podos* Bagnères, 1260, LUCHAIRE, 32
 sbj. *podos* Tarbes, 1285, LUCHAIRE, 41
 sbj. 3 *podos* 1310, MILLARDET, Rec., § 85
 1 *recebuy* 1396, MILLARDET, Rec., § 75
 6 *rezeboron* Auch, 1256, J. BOURCIEZ, 159
 3 *recebo* Arch. hist. de la Gir., J. BOURCIEZ, 70
 4 *sabom* Liv. Vert, J. BOURCIEZ, 72
 3 *sabo* ZAUNER, Konj. Béarn., 453
 pl.-q.-pft. *sabora* Comptes de Riscle, 1482, J. BOURCIEZ, 93
 1 *escriuuy* 1300, MILLARDET, Rec., § 75
 3 *escrivo* Bordeaux, 1237, J. BOURCIEZ, 172
 sbj. *escrivos* J. BOURCIEZ, 71
 6 *temon* (*timui*) J. BOURCIEZ, 160
 sbj. *toros* (**tq̄llwi*) Bagnères, 1260, LUCHAIRE, 34
 sbj. *balos* Soule, 1252, LUCHAIRE, 50
 sbj. *ualossan* Gabarret, 1268, LUCHAIRE, 88
 3 *bado* (**básit*) Livre Noir, J. BOURCIEZ, 178
 sbj. *bolosen* Bagnères, 1260, LUCHAIRE, 31
 1 *volu* Oloron, 1290, LUCHAIRE, 62
 3 *bolo* Livre d'Or, 1249, J. BOURCIEZ, 68
 pl.-q.-pft. *boloran* Comptes de Riscle, 1473, J. BOURCIEZ, 93
 5 *bolozzetz* béarnais, ZAUNER, Konj. Béarn., 446,

le second type, basé sur les formes fortes,

- 4 *begom* J. BOURCIEZ, 141

- 3 *beguo* J. BOURCIEZ, 141
 sbj. *escaygos* La Réole, 1283, J. BOURCIEZ, 186
 3 *reconogo* Sainte-Eulalie, 1237, LUCHAIRE, 123
 sbj. *degos* Bordeaux, 1243, LUCHAIRE, 127
 3 *disso* Sainte-Croix, 1255, J. BOURCIEZ, 68
 3 *disho* Mimizan, 1300, J. BOURCIEZ, 173
 6 *disoron* Auch, 1259, J. BOURCIEZ, 173
 6 *eligoron* Auch, 1259, J. BOURCIEZ, 169
 3 *ago* Soule, 1252, LUCHAIRE, 48
 sbj. *agossen* Arch. hist. de la Gir., J. BOURCIEZ, 70
 3 *plago* Oloron, 1290, LUCHAIRE, 53
 3 *poguo* J. BOURCIEZ, 146
 sbj. *pogossan* Arch. hist. de la Gir., J. BOURCIEZ, 70
 pl.-q.-pft. *pogora* Bordeaux, 1326, J. BOURCIEZ, 93
 6 *receuboro* Agen, 1336, J. BOURCIEZ, 160
 3 *tengo* Saint-Seurin, 1245, J. BOURCIEZ, 68
 sbj. *tengossen* Arch. hist. de la Gir., J. BOURCIEZ, 70
 sbj. *tragosen* (*traxi*) Bagnères, 1260, LUCHAIRE, 34
 sbj. *valgossen* J. BOURCIEZ, 150
 sbj. *vaugossan* Bordeaux, 1326, J. BOURCIEZ, 150
 3 *bougo* Bordeaux, 1248, J. BOURCIEZ, 149
 6 *bougoren* Bordeaux, 1237, J. BOURCIEZ, 149.

SUCHIER (Leod., 269) explique le gascon *agos* de la même façon que le francien *oüs*, c'est-à-dire en partant de **habüisti*, tandis qu'il fait remonter le provençal *agues* comme le wallon *awis* à un **habuisti*. Pour la critique de cette explication, nous renvoyons au chapitre I.

Le suffixe *u* (*credurent* Disciplines de Clergie, J. BOURCIEZ, 185; *begut* *ibid.*, 141; *cadut* *ibid.*, 186; *balut* *ibid.*, 150; *deburent* *ibid.*, 140), qui semble d'ailleurs se rencontrer surtout dans la région bordelaise, est probablement le résultat d'une action analogique partant de la 1^{re} personne en *-uy* (J. BOURCIEZ, 86/7) et non pas celui d'une évolution phonétique du *o* suffixal gascon, lequel semble se diriger plutôt vers *ou*, à en croire le gascon moderne sbj. *ardoussen* (J. BOURCIEZ, 166), *plazousse* (*ibid.*, 155), *bienou* (*ibid.*, 153) et le béarnais moderne 4 *beboum* (*ibid.*, 141).

J. BOURCIEZ rapproche le type gascon *podos/pogos* du type francien *valus* et des formes en *u* du roumain. Il convient cependant de tenir compte du fait qu'en francien le parfait *valus* a le même thème que le participe *valu*, auquel il est lié historiquement, alors qu'il en va tout autrement du vieux-gascon où la désinence en *o* des parfaits (*nasco*, *temon*, *receubo*, *visco*, *cresco*, etc.) s'oppose régulièrement au *u* des participes passés (*nascut*, *temut*, *receubut*, *biscut*, *crescut*, etc.) ainsi que cela ressort de l'étude de J. BOURCIEZ (pp. 131 ss.).

Notre façon d'envisager le parfait gascon est, sur d'autres points encore, difficile à concilier avec les vues de BOURCIEZ, qui (p. 225 ss.) estime qu'il y a eu d'abord la création du type *ago/agossen* sur *agui/agues* et ensuite seulement l'introduction du thème du présent (*hauo, pudo, podossan*). Or, nous avons relevé et cité une demi-douzaine de formes faibles qui ont le même thème que le présent mais point le suffixe *o* (type *podes*), ce qui n'est pas en soi une preuve certaine contre la théorie de BOURCIEZ, car, sur un point quelconque du domaine, l'expansion du suffixe *o* pourrait avoir été retardée et enfin dépassée par le développement de ce que BOURCIEZ appelle la racine du présent. Cela suffirait à la rigueur à expliquer les formes du type *podes*. Cependant BOURCIEZ constate lui-même non seulement que le type *podos* est très ancien, mais encore que, dans les premiers textes, il partage le domaine avec le type *pogos*. Aucun fait, dans les données fournies par BOURCIEZ, ne permet donc de déterminer de façon certaine dans quel ordre ces deux types sont apparus. Encore moins peut-on, sur cette base, prétendre que *pogos* soit plus ancien que *podos*. Pour nous, qui nous plaçons au point de vue du roman commun, cette « racine du présent » ne fut naturellement pas introduite après coup; elle a son origine dans le paradigme du parfait fort du roman commun. En résumé, il y eut d'une part à l'origine les formes faibles phonétiques du type *podes*, auxquelles viennent ensuite s'ajouter les formes analogiques du type *pogues*, d'autre part l'introduction, dans les deux types, du suffixe gascon *o*, d'où *podos* et *pogos*.

Le suffixe *c* et *g* du parfait fort en *u* a sans doute été interprété en gascon comme la marque du parfait en général, car il y a pris une extension exceptionnelle, inconnue en provençal, s'infiltrant dans les verbes où historiquement il n'avait rien à voir et jusque dans les parfaits sigmatiques : *atenco* (*tinxi*; J. BOURCIEZ, 180), *escrigo* (Bordeaux, 1246, *ibid.*, 171), *argo* (*arsi*; Villeneuve, 1316, *ibid.*, 166), *prencon* (*prehendit*; Livre d'Or, 1249, *ibid.*, 68), *enclaguoren* (*clausi*; Bordeaux, *ibid.*, 165), *aucigos* (*occidi*; Bagnères, 1260, LUCHAIRE, 33), *asolbeg* (*solvi*; Montsaunès, 1179, *ibid.*, 6), 3 *basoc* (*vasit*; Montréal, 1443, J. BOURCIEZ, 178), *destrugo* (*ibid.*, 179), *comparegoron* (*ibid.*, 161). Un phénomène analogue se retrouve en béarnais moderne, par exemple dans *recouneshouc* (J. BOURCIEZ, 143).

Le parfait fort en catalan

Le catalan est particulièrement pauvre en formes phonétiques du parfait fort. Seules les formes fortes (1^{re} et 3^e personnes du singulier, 3^e personne du pluriel) sont couramment attestées : *hac, tenc, jac, volc, dec, mes, dix*, etc., *hagron*, etc. Les formes faibles sont en général refaites avec le thème des formes fortes, comme en provençal : *haguist, mesist*, etc.

Aujourd'hui, tous ces parfaits sont faibles, en majorité du type *hagui/haguist*. Lors de l'unification du paradigme, la 3^e personne du singulier forte s'est maintenue beaucoup plus longtemps que la 1^{re} du singulier et la 3^e du pluriel, de sorte qu'un paradigme comportant

1 <i>agui</i>	3 <i>ach</i>	6 <i>aguéron</i>
<i>dixí</i>	<i>dix</i>	<i>dixéron</i>

a précédé la formation du paradigme entièrement faible, avec 3^e personne du singulier *agué* et *digué* (MOREL-FATIO, § 47; GUITER, 147). Cette uniformisation du paradigme débute dans les parfaits en *u* (1 *ac* > *aguí*) et se poursuit dans les parfaits sigmatiques (1 *dix* > *dixí*). Ceux-ci finissent par adopter le suffixe *g* (1 *dixí* > *diguí*) (cf. MEYER-LÜBKE, Kat., § 74). De là date une uniformité générale des désinences dans les anciens parfaits forts, qui s'est prolongée jusqu'à aujourd'hui : *venguí*, *calguí*, *diguí*, *moguí*, *cloguí*, etc. (cf. HUBER, Kat. Gr., § 211).

Quelques vestiges du parfait du roman commun subsistent cependant. Les curieuses formes anciennes 3 *sap* du parfait *sapui* et 3 *reb* du parfait **recepui*, à côté de 1 *rebi* et 2 *rebist* également anciens, (BADÍA MARGARIT, § 168, II) sont sans doute le résultat d'une influence des formes faibles phonétiques sur les formes fortes selon l'analogie de l'ancien paradigme *hac/hagui*. Cinq parfaits se conjuguent encore couramment selon le type faible basé sur le thème des formes faibles du roman commun : *escriví* *escrivíres* *escriví*..., *sabí*, *naixí*, *creixí*, *podí*, à côté, il est vrai, de *escriguí* (dialectal), *sapiguí* (dialectal), *nasquí*, *cresquí*, *poguí* (selon HUBER, Kat. Gr., § 211). BADÍA MARGARIT cite d'autres formes modernes où nous sommes tenté de voir également des traces du parfait du roman commun : 1 *remetí* (§ 166, II), 3 *estrenyé*, latin *strinxit*, et 3 *empenyé*, latin *impinxit* (§ 167, II); le dialecte catalan d'Alghero, en Sardaigne, connaît, outre les sbj. *aghessi* et *fessi*, les formes *avessi* et *façessi* (GUARNERIO, Dial. cat. d'Alghero, §§ 148 et 150).

CHAPITRE IX

LE PARFAIT FORT EN ROUMAIN

Le roumain n'est attesté que tard, et, comme son parfait fort, contrairement à celui de l'italien, a très tôt évolué vers un type relativement régulier, il n'y subsiste presque plus de traces du parfait fort du roman commun. Il ne semble pas qu'il soit possible, par exemple, de relever à une époque donnée, chez un auteur ou dans un texte donnés, fût-ce même pour un seul verbe, l'opposition régulière de formes fortes et de formes faibles dont les premières supposent à l'origine le suffixe *u* ou *s* et les secondes l'absence de suffixe, comme cela est pourtant le cas, aujourd'hui encore, en italien (*tenni/tenesti*, *dissi/dicesti*) ou comme c'était le cas en vieux-français (*poi/poïs* chez Chrétien de Troyes) et en vieux-léonais (*pude/podiste* dans les textes étudiés par STAAFF). Dans le paradigme du parfait jadis fort, ni le vocalisme ni le consonantisme ne laissent apparaître de traces de l'ancienne alternance thème avec suffixe/thème sans suffixe. Dès les premiers textes, l'uniformité règne quant aux sons, l'accent seul gardant, dans les parfaits sigmatiques et radicaux, des traces de l'accentuation du roman commun. C'est à cause de cela que nous n'avons pas pu faire état du parfait roumain dans la première partie de notre étude. Les quelques formes qui rappellent encore l'état du parfait fort à l'époque du roman commun ne se rencontrent en roumain que çà et là, dans des dialectes dont le parfait a moins évolué ou évolué autrement que celui du roumain écrit, ou encore accidentellement dans d'anciens textes, où elles font alors figure d'anomalies. Ces quelques formes archaïques ainsi que des doublets roumains en *u* et en *s*, que notre théorie du parfait fort en roman commun permet d'expliquer, constituent la principale raison d'être de ce chapitre. Elles doivent prouver que le parfait fort du roumain est issu du même système que celui des autres langues romanes, même si, faute de textes assez anciens, le roumain n'a rien pu fournir pour son élaboration au chapitre I.

Les parfaits en *u* et le type roumain *avui*

Les parfaits en *u* sont représentés en roumain, dès les premiers textes, par un type entièrement faible, *avûi avûși avû avûrâm avûrăși avûră*, où se sont unifiées et la forme du thème et la place de l'accent. — Pour

GARTNER (Darst. d. rum. Spr., §§ 121 et 122), *ținû* représente une forme latine *tenûit*, et *vru* un *volûit*; pour NYROP (Gr. h. d. l. l. fr., §§ 166 et 178), *stătûi* représente **stetui*, tandis que le latin *steti* subsiste dans le

roumain *stetî*; pour DENSUSIANU (I, 152), le daco-roumain *beu, căzu, crezu, stătu* exigent respectivement (et sans doute veut-il dire : par voie phonétique) **bibuit, *caduit, *creduit, *stetuit*. W. MEYER (Beitr., 258), se référant à *Padova, Genova*, estime que le *w* latin a passé à *uw*, lequel serait devenu *û* sous l'influence du participe passé; mais le type **habuwi* n'est attesté nulle part et c'est au contraire un **ăbwi* que supposent les langues romanes. La seule chose qui nous paraisse digne d'être retenue, comme nous le verrons plus loin, est le rôle que W. MEYER attribue au participe passé. Les autres romanistes que nous avons consultés s'accordent en général pour écarter toute explication du type *avûi* par une simple évolution phonétique du *u* suffixal latin, ceci pour la raison déjà mentionnée que ce *u*, réduit au rôle de semi-voyelle en roman commun, ne pouvait plus porter l'accent. F. SCHÜRR le dit expressément et ajoute d'ailleurs que, phonétiquement, *habui* devait aboutir en roumain à **awî, tacui* à **tačî, potui* à **počî, volui* à **volbî* et les formes faibles *tacuiști* et *potuiști* à **taceșî* et **puteșî*, bref, à des formes qui sont bien éloignées de celles que nous offrent les textes roumains, même les plus anciens. MEYER-LÜBKE, SCHÜRR, PROCOPOVICI, ȘIADBEI et LOMBARD ont tenté de résoudre ce problème en recourant aux actions analogiques. Le premier d'entre eux (Gr. d. l. r., II, § 279) imagine au départ le paradigme **ăvui/ *ăvuesti*, puis un second stade *avûi/ *ăvuesti* et enfin *avûi/ avușî* sous l'influence analogique du parfait des deux conjugaisons faibles (*cîntăi/ cîntășî, dormîi/ dormîșî*) et sous celle du participe passé *avût*. ȘIADBEI partage dans l'ensemble cette façon de voir : la forme forte latine *habui* devient en roumain la forme faible *avûi* sous l'influence des deux classes verbales faibles. Tout récemment encore, LOMBARD (pp. 902, 922, 1024) explique le suffixe *u* accentué de divers groupes de parfaits roumains par l'influence du participe passé roman en *-utum*. PROCOPOVICI (p. 4-7) suppose, en plus de l'influence des parfaits faibles, celle d'un type *constitu(v)isti*. SCHÜRR enfin fait appel, pour expliquer la formation du type *avûi*, à un croisement de 4 *fumo* avec 4 **avûem*; dans ce dernier cas, il admet que le *u* subsiste, sans doute parce qu'il est accentué en latin classique; le produit de ce croisement, **avûmo*, par sa généralisation aux autres personnes et aux autres verbes, serait à l'origine du type *avûi*. — Nous ne retiendrons ni l'explication de SCHÜRR, l'existence du type **avûem* qu'il imagine n'étant pas vraisemblable, ni celle de PROCOPOVICI, basée sur un *constitu(v)isti*, qu'aucun fait n'appuie.

Le parfait des deux classes verbales faibles a certes pu, même dû jouer un rôle dans la création du type *avûi*; les terminaisons de personnes par exemple ne peuvent s'expliquer autrement. Mais d'où vient la voyelle *u* sinon du participe passé? On sait qu'en latin vulgaire les verbes à parfait en *u* ont marqué une forte tendance à développer un participe passé en *-utum*. Or ce participe passé semble avoir atteint sa plus grande extension en roumain, où il s'est imposé dans des verbes comme *paște* (*pascere*), *cere* (*quaerere*), *geme* (*gemere*), *naște* (*nascere*), *începe* (*incipere*) et beaucoup d'autres. Il saute aux yeux de quiconque consulte une grammaire roumaine qu'un rapport étroit lie entre eux le participe en *-utum* et le parfait du type *avûi*. Dans aucune langue romane, comme le

relève justement W. MEYER (Beitr., 258), le parfait fort et le participe passé ne sont aussi étroitement liés que dans le couple *avûi* - *avût* du roumain. « Das Partizip, dit TIKTIN (Rum. El., § 258), schliesst sich formell aufs engste an das Perfekt an. » WAHLGREN (p. 247 ss.) et POP (p. 253) arrivent aux mêmes conclusions. — La forme faible **abîsti*, héritée du roman commun mais point attestée en roumain, aura passé à **avûsti* (puis *avûși*) par analogie avec le participe passé *avût* et les verbes faibles 2 **cîntâsti* (puis *cîntâși*), participe passé *cîntât*; après quoi ou pendant quoi les formes fortes (1 **awî*, etc.) auront passé au type faible *avûi* en empruntant le thème des formes faibles selon *cîntâi/cîntâși*. Une évolution analogue s'est produite en vieux-français lorsque 2 *valis* devint *valus* sur le participe passé *valu* et par analogie avec les verbes faibles et que 1 **vail* passa à *valui*. Il n'y a donc en fin de compte rien de bien surprenant ni de bien artificiel dans cette explication du type roumain *avûi* par le participe passé et les verbes faibles.

Le type *avûi*, qui présente donc cette similitude de thèmes au parfait et au participe passé, groupe un nombre important de verbes et, ce qui est significatif, un nombre croissant. Certains parfaits sigmatiques s'y sont joints, du moins passagèrement; les parfaits radicaux tendent en partie vers le même type, quelques parfaits de la première conjugaison également. Cela ne veut pas dire que le participe les suive toujours, mais il n'y a pas nécessité d'une correspondance mathématique entre le parfait et le participe passé; le type *avûi* n'est pas achevé, il se trouve en plein développement, et il n'est pas étonnant que précisément les derniers venus, *făcuî*, *dăduî* et *stătuî*, aient encore aujourd'hui un participe fort, *fapt*, *dat* et *stat*; nous pouvons invoquer un fait analogue en français : *je mourus* - *mort*. Dans l'ensemble, nous avons donc bien le droit de parler, à propos du roumain, d'un développement parallèle du parfait en *u* et du participe en *-utum* latins. Les actions analogiques pouvant résulter des rapports étroits qui liaient ces deux formes et que favorisait sans doute la parenté de fonction du passé simple et du passé composé suffisent, selon nous, à rendre compte du suffixe *u* dans le type *avûi*.

L'explication du type *avûi* par le participe passé n'est nullement infirmée par l'existence du groupe *căzuî*, *șăzuî* (latin *sedi*), *văzuî* (latin *vidi*), qui passe pour tenir son thème du présent *caz*, *șez* (*șăz*), *văz*; un fait de ce genre peut relever de la tendance si répandue dans les langues romanes à assimiler le thème des formes faibles du parfait à celui de l'inflectum ou d'un des temps de l'inflectum; d'ailleurs, dans les trois parfaits en question, le thème du présent peut avoir été emprunté directement au participe passé *căzut*, *șezut* (*șăzut*), *văzut*, qui le tient à son tour du présent.

Dans tous les parfaits du type *avûi* dont le radical se termine par une gutturale, l'explication par le participe passé nous paraît être la seule possible; par exemple **tak'îsti* du roman commun aboutissait probablement à une forme dont le radical, *tăc-*, se terminait par une affriquée, **tăceși* (cf. infinitif *tăceă*); la forme actuelle, *tăcuși*, a pour radical *tăc-* avec une occlusive, laquelle ne peut guère provenir que du thème du participe passé.

Cette mise au point nous a paru nécessaire pour que nous soyons à même de distinguer, dans les formes qui nous ont été transmises, ce qui est propre au roumain de ce qui est dû au roman commun. Que reste-t-il du paradigme du roman commun dans le type *avûi*? Tout ce que la forme faible primitive (**abŭsti*) a en commun avec le participe passé en *-utum* (**abŭtu*), c'est-à-dire le radical **ab-* (en roumain *av-*). Ceci est le cas dans la majorité des parfaits appartenant à ce type (*vr-ŭi*, *put-ŭi*, *incep-ŭi*, *gem-ŭi*, *tem-ŭi*, *vînd-ŭi*, *pierd-ŭi*, etc.), les seules réserves devant être faites évidemment pour les verbes dont le thème est emprunté au présent (le type *căzuî*) et ceux dont la consonne finale thématique se comporte différemment devant le *î* des formes faibles latines et devant le *u* du participe passé (donc tous les parfaits à gutturale du latin et du roman commun, *cunosc-*, *cresc-*, *născ-*, *tăc-*, etc.).

Les parfaits radicaux

Les parfaits radicaux méritent d'être mentionnés ici, parce que leur évolution jette une certaine clarté sur la formation du type *avûi*. — *Steti/stetisti* latin est représenté en ancien roumain tout d'abord par 1 *steti*, 2 *stetesi*, 3 *stete*, 6 *steteră*. Le thème de la forme faible *stetesi* est phonétique. En ce qui concerne les formes fortes, on attend phonétiquement **steti*, *stete*, *steteră*, que l'on parte d'un type avec suffixe, **stetwi*, ou que, ce type ne pouvant pas être posé avec certitude pour l'ensemble de la Romania et n'ayant peut-être pas atteint la Dacie, on parte de la forme latine *steti*. La 1^{re} personne du roumain, *steti*, est par conséquent refaite. Comme point de départ, *steti* est plus plausible que **stetwi* parce que ce parfait n'est pas entré d'emblée dans le type *avûi* comme l'ont fait les parfaits en *u* du roman commun et qu'il s'est comporté, encore par la suite, exactement comme le parfait radical *feci*. — Le fait que, le cas ambigu de *steti* ou **stetwi* mis à part, le type *avûi* embrasse dès les premiers textes tous les parfaits qui appartenaient, en roman commun, au type en *u* peut nous inciter à penser, avec MEYER-LÜBKE (Gr. d. l. r., II, § 279), qu'un **bēnwi* du roman commun serait représenté par un **venûi* roumain et que, par conséquent, en l'absence d'un **venûi* roumain, nous devons supposer à l'origine du roumain un **bēni*. WEIGAND (p. 339) cite en effet le macédo-roumain 1 *vin*, 2 *veniš*, 5 *vinīt*, 6 *vinir* (q correspond à roumain *ă*) et W. MEYER (Beitr., 257/8) l'ancien valaque *vine*; cependant la forme macédo-roumaine à consonne géminée *vinne* (ibid.) nous laisse perplexe. — Tout cela ne veut pas dire que, par la suite, les autres parfaits radicaux n'aient pas été gagnés au type *avûi*. *Vidi* ou **bŭdwi* a passé de bonne heure à *văzuî*, du moins nous n'avons pas connaissance d'une forme forte de ce parfait; mais il n'y aurait d'autre part rien d'étonnant à ce que son passage au type *avûi* fût relativement récent puisque, dans d'autres parfaits radicaux, ce passage s'effectue pour ainsi dire sous nos yeux. Les paradigmes anciens et forts sont encore attestés pour les parfaits *feci*, *dedi* et *steti*, qui tous trois se conjuguent aujourd'hui généralement selon le type *avûi*: *făcuî*, *dăduî*, *stătuî*, le participe passé demeurant fort, *fapt*, *dat*, *stat* (à côté duquel

on a cependant en vieux-roumain *stătut*, ТІКТИН, Rum. El., § 258). *Veni* s'est tenu strictement à l'écart de ce type pour passer finalement dans la 4^e conjugaison, *veniî*, à laquelle il appartenait déjà par les formes de l'inflectum (cf. infinitif *veni*).

Il nous est loisible de supposer, entre le paradigme originaire (**ávīl*/**avéşī*) et celui en *u* (*avúîl*/*avúşī*), une étape intermédiaire se situant dans le roumain prélettré et consistant en un paradigme faible, construit, par analogie avec les conjugaisons faibles, sur les formes faibles du roman commun : **avéî*/**avéşī*. Mais aucune trace ne nous en est parvenue. Cependant cette étape intermédiaire est en partie attestée dans ceux des parfaits radicaux qui ont passé sur le tard au type *avúî*. Le paradigme hypothétique **avéî*/**avéşī* y est représenté par l'ancien roumain *steteîŭ* (ТІКТИН, Die rum. Spr., 456) et *dedeîŭ* (ibid.), deux formes analogiques qui ont remplacé 1 *steti* et *dedi* en s'appuyant sur la forme faible 2 *steteşī* et *dedeşī*. En général, dans ces deux verbes, le radical en *ă* est lié au thème des participes passés en *-ut*, de sorte que, comme cela ressort d'ailleurs très nettement de l'étude de LOMBARD (p. 973), nous rencontrons soit *steteîŭ* et *dedeîŭ* (étape intermédiaire) soit *stătuîŭ* et *dăduîŭ* (étape finale), tandis que la forme *stetui*, mentionnée par MUSSAFIA (Z. rum. F., § 34), est exceptionnelle et qu'un type **stăteîŭ* ne paraît pas exister du tout. Nous pouvons en déduire qu'il ne s'est pas développé en roumain de paradigme avec thème de l'inflectum aux formes faibles, **stétwi* ou *steti*/**statŭsti*, sans quoi nous trouverions à l'étape intermédiaire **stăteî*/**stăteşī*. La voyelle radicale *ă* n'est donc apparue dans le parfait *steti* qu'avec l'introduction du thème du participe passé; elle ne représente pas, comme on serait tenté de le croire, l'évolution phonétique de *e-* telle qu'elle se produit dans *văzuîu*. — Plus frappante et plus instructive est l'histoire de *feci*. La forme faible du megléno-roumain 2 *făseş* en face de 2 *fiseş* (CAPIDAN, 166) et la forme faible refaite 3 *făcé* (Psaltirea publicată românească la 1577 de Diaconolŭ Coresi, reproduşă de B. Petriceicu-Hasdeu, t. I, Bucuresci 1881, RYDBERG, 201) montrent que, à côté de la forme ancienne *feceşī*, le roumain a créé, comme d'autres langues romanes, la forme **fak*/**ŭsti* avec le thème de l'inflectum et puis qu'il a produit, par l'uniformisation des thèmes sur la base des formes faibles, le type **făceî*/**făceşī* et enfin, selon l'analogie des participes passés en *-ut*, le type actuel *făcuîŭ*/*făcuşī*. Ces formes indiqueraient en somme la présence dans le domaine roumain des formes faibles et des tendances innovatrices propres au roman commun bien mieux que ne sauraient le faire *steteîŭ* et *dedeîŭ*, dont le thème reflète encore l'état du latin. Leur situation dans l'histoire du parfait roumain rappelle par exemple celle de *podes* dans l'histoire du parfait gascon. Il convient donc de retenir de tout ceci que, dans le passage des parfaits *steti*, *dedi* et *feci* au type *avúî*, le paradigme faible s'ordonne d'abord sur le thème de la forme faible phonétique et ensuite seulement sur celui du participe passé. Le type **făceî*/**făceşī* correspond donc exactement à l'étape supposée **avéî*/**avéşī* dans l'évolution des parfaits latins en *u*; mais dans quelle mesure sommes-nous en droit de conclure de l'évolution des parfaits radicaux à celle des parfaits en *u*?

Les parfaits sigmatiques

Le parfait sigmatique présente en roumain, dès les premières formes attestées, les deux tendances suivantes, qui nous intéressent du point de vue du roman commun : la tendance à adopter une accentuation uniforme et celle à étendre l'emploi du suffixe à toutes les formes. Dans le paradigme le plus proche du roman commun et le plus archaïque qu'on rencontre, quant à l'accent, *îns unsêși unsê unsêrâm unsêrâți unsêră*, la 2^e personne du pluriel a déjà pris l'accent de la première et de la troisième, ou bien au contraire, comme c'est le cas en Moldavie (4 *ungēm*, 5 *ungēt*, du parfait latin *unxi*; GARTNER, Darst. d. rum. Spr., § 124), l'accent de la 1^{re} personne du pluriel s'est aligné sur celui de la 2^e. La proportion *îns : unsêși = cîntău : cîntăși* a entraîné la formation d'une 1^{re} personne du singulier faible *unsêiū*. LOMBARD (p. 974) signale le fait inverse, l'alignement de la 2^e personne sur la première : *însêi/însêși*; mais c'est le type précédent qui l'a emporté en roumain écrit. — Le suffixe *s* s'est généralement implanté dans les formes faibles, déjà en des temps reculés, concourant ainsi à l'uniformité du paradigme (p. ex. *învisese*, latin *vixi*; MUSSAFIA, Z. rum. F., § 32). En somme, le paradigme sigmatique du roman commun ne s'est guère mieux conservé en roumain que par exemple en espagnol.

Et cependant il laisse des traces dans le radical de certaines formes. **Ung'îstis* nous est conservé dans la Moldavie, où l'on dit *ungēt* (GARTNER, Darst. d. rum. Spr., § 124). DENSUSIANU (II, 224) cite une forme qui nous paraît également phonétique, le sbj. *rodise*. Le thème des formes faibles romanes subsiste peut-être aussi dans 1 *duceai* (Maramureș, PROCOPOVICI, 25-26), *elidăi* et *divizăi* (LOMBARD, 1008-1010) et dans le macédo-roumain 1 *scriai* et 6 *scriiŕo* (*scribere*; WEIGAND, 329). Ces quelques formes, que des recherches patientes pourraient sans doute multiplier, semblent indiquer pour les parfaits sigmatiques ce que plus haut *fășeș* et *făcé* indiquaient pour les parfaits radicaux et ce que nous sommes réduits à supposer pour les parfaits en *u*, à savoir que le parfait roumain est issu du parfait du roman commun.

Les doublets

D'autres indices que le parfait roumain remonte au système du roman commun nous sont fournis par les doublets. Le type roumain primitif *unș/*ungêși*, avant de s'uniformiser en *unș/unsêși*, a donné naissance, si nous en croyons d'anciens textes, à des doublets du type *avûi*, basés sur la forme faible phonétique et sur les participes passés en *-utum*; le lien entre la forme sigmatique et la forme du type *avûi* est constitué par la forme faible issue du roman commun, dont le rôle de plaque tournante, soit en roman commun soit dans les diverses langues romanes, a été exposé au chapitre III. C'est ainsi que sur *intellexit* sont basés 3 *întzelese* (MUSSAFIA, Z. rum. F., § 35) et des formes faibles analogiques telles que sbj *întzelesesem* (ibid.), alors que sur **intelleg'îsti* seul peuvent être basés la forme sans suffixe du sbj. *întzelegusem* (ibid.) et tout le parfait faible *întzelegûi*, qui, au dire de LOMBARD (p. 1068), a existé depuis la langue ancienne jusqu'à nos jours. Même situation dans **bînsksi/*bînk'îsti* : parfait sigmatique megléno-roumain 1 *avînsș*

(CAPIDAN, 166), daco-roumain 6 *învinsere* (MUSSAFIA, Z. rum. F., § 35) et, dans la langue ancienne, parfait du type *avûi* 1 (*in*) *vencuiu* (LOMBARD, 1068), 6 *învunkure* (MUSSAFIA, Z. rum. F., § 35). Situation inverse dans **fêrbwi*/**ferbîsti*, qui, en tant que parfait en *u* du latin, se range naturellement dans les parfaits roumains en *u*, 3 *fierbû* (MUSSAFIA, Z. rum. F., § 35), mais dont la forme faible, **ferbîsti*, aura produit, par analogie avec des parfaits comme *arsi*/**ardîsti*, une forme forte **fêrsi*, d'où est résulté anciennement 3 *fierse* (ibid.), qui est la forme usitée aujourd'hui. A côté de *freadze* (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 286), qui représente probablement encore la forme latine *fregi*, les doublets *fregû* et *frimsu* peuvent s'expliquer si nous partons respectivement de *fregisti* et de **frang'îsti*. — Selon LOMBARD (p. 978), le parfait de *rumpere* présente dans les anciens textes parallèlement deux paradigmes, le paradigme sans suffixe 2 *rupéşî*, 3 *rupe*, qu'il regarde, ainsi que DENSUSIANU (II, 219), comme la continuation du latin *rupi/rupisti*, et le paradigme sigmatique 1 *rupşu*, que d'aucuns expliquent en partant du participe *rupt*. Nous préférons expliquer ces deux paradigmes comme nous avons expliqué les doublets de *intellexi*, **bînkxi* et **fêrbwi*; au lieu de partir de *rupi/rupisti*, nous partons de **rûpsi*/**rupîsti*, plus conforme aux tendances du parfait du roman commun, et supposons la formation de deux paradigmes analogiques, un paradigme sigmatique, qui est usuel actuellement, *rûpşî* ou *rupséi*/*rupséşî*/*rupse*, selon l'analogie de *ûnşî*/*unséşî*, et un paradigme en *i*, qui tend actuellement à disparaître, 1 **rûpî*, 2 *rupéşî* (Psaltirea Hurmuzaki, DENSUSIANU, II, 219), 3 *rupe* (ibid.), 6 *rûpără* (Psaltirea Voroneţeană ibid.), selon l'analogie de *fecî*/*feceşî*.

Ce parfait pose encore un petit problème, que nous avons déjà signalé en première partie (p. 70). Alors que les principales langues de la Romania suggèrent un point de départ comprenant le thème de l'infectum, *rump-*, aux formes faibles du parfait, le roumain semble à l'origine ignorer ce thème au parfait; il apparaît toutefois ça et là (1 *rumpséi* ou *rumséi*, participe passé *rumpt* ou *rumt*, LOMBARD, 978). Nous y voyons naturellement une fois de plus l'effet de l'action analogique de l'infectum sur le parfait, seulement intervenant un peu plus tard que dans le reste de la Romania. Il y a en réalité encore autre chose; la présence d'un infinitif *rupe* et d'un présent *rup* prouve que, dans ce verbe, le thème de l'infectum et celui du perfectum ont été confondus en roumain (cf. LOMBARD, 978, qui signale du reste, p. 990, un fait analogue dans *transmittere* : un infinitif *trimete* avec le thème de l'infectum et l'infinitif *trimité* avec le thème du perfectum).

CHAPITRE X

LE PARFAIT FORT EN RÉTOROMAN

Aujourd'hui, les dialectes rétoromans ne connaissent que des parfaits du type faible. Les textes prouvent cependant que le type fort a subsisté assez tard dans une demi-douzaine de parfaits d'un emploi fréquent; pour les autres parfaits, nous n'avons à vrai dire plus trouvé de traces du type fort, bien que les dépouillements sur lesquels sont basées l'étude de STÜRZINGER et la grammaire de VELLEMAN englobent des textes remontant au XVI^e siècle, tels ceux de Bifrun et de Chiampel.

Les parfaits forts Voici l'essentiel de ce que nous avons trouvé en fait de formes du parfait fort :

ob frioulan, texte de 1355 (AGI. 4.189; cité par MEYER-LÜBKE, Gr. d. 1. r., II, § 280)

2 *tü havist* Bifrun, Math.18.32 (STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 22)

2 *havest* Griti, Math.18.33, XVII^e siècle (ibid., 22)

4 *havischen* Bifrun, Act. 11.17 (ibid., 24)

4 *havesschen* Chiampel (ibid., 24)

sbj. *hauessen* Bifrun, I Cor. 11.31 (VELLEMAN, 510)

sbj. *vessan* livre engadinois de 1833 (VELLEMAN, 483)

sbj. *avess* livre engadinois de 1900 (VELLEMAN, 486)

sbj. *vess* (GAMILLSCHEG, Stud., 202)

sbj. *havessi* Surselva, moderne (GRISCH, 203)

3 *pous* Bifrun, Mc. 6.5 (VELLEMAN, 1076)

6 *pousen* Bifrun, Luc 20.26 (VELLEMAN, 1076)

sbj. *podess* vallées ladines orientales (GAMILLSCHEG, Stud., 201), engadinois, texte de 1744 (VELLEMAN, 1077)

sbj. *pudes* Bifrun, Mc. 8.4; 5.18 (VELLEMAN, 1077)

sbj. *pudessan* sursilvain moderne (GAMILLSCHEG, Stud., 203)

sbj. *podess* Engadine, moderne (GRISCH, 201)

sbj. *pudes* Surselva et Surmeir (GRISCH, 201), Haute-Engadine

3 *uoss* Bifrun, Math. 27.34; Mc. 3.13; Hébr. 12.17; 11.24 (VELLEMAN, 1091)

- 3 *vous* ancien (LL. sous *vulair*)
 6 *uosen* Bifrun, Act. 17.5 (VELLEMAN, 1091)
 sbj. *uules* Bifrun, Math. 5.40; Mc. 3.2 (VELLEMAN, 1092)
 sbj. *uulessen* Bifrun, Act. 13.43 (VELLEMAN, 1092)
 sbj. *vulless*, *less* engadinois moderne (VELLEMAN, 1091)
- 3 *štous* vieil-engadinois (infinitif *štuvair*, verbe construit sur *est opus*;
 MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 287)
 sbj. *stues* Bifrun (VELLEMAN, 1085)
 sbj. *stovess* engadinois moderne (ibid., 1084)
- 3 *dis* Bifrun, Math. 26.1 (VELLEMAN, 1098)
 3 *diss* Anc. Test., Exod. 19.9, version basse-engadinoise de 1815
 (STÜRZINGER, Ŭ. die Conj. im Rät., 51)
 6 *dissen* Bifrun, Math. 26.35; 26.73 (VELLEMAN, 1097-98), Exod. 36.4,
 version basse-engadinoise de 1815 (STÜRZINGER, Ŭ. die Conj. im
 Rät., 51)
- 2 *dschesch* Chiampel (ibid., 22)
trass engadinois ancien (ibid., 51)
- 3 *fet* (MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 299), frioulan ancien (RYDBERG,
 199)
 3 *dischfet* engadinois, livre de Porta, 1831 (VELLEMAN, 1058)
 1 *feis* frioulan ancien (RYDBERG, 199)
 6 *fettan* N.T. de Menni, 1878, Engadine (VELLEMAN, 1058)
 sbj. 1 *fazes*, 3 *fazes*, 6 *fazesin* frioulan du XIV^e siècle (RYDBERG, 222)
 sbj. *fasches* Bifrun, Math. 26.35 (VELLEMAN, 1059)
 sbj. *faschessen* Bifrun, Mc. 3.12; 11.18 (ibid.)
 sbj. *figēs* Surselva, moderne (GRISCH, 212/3)
 sbj. *fažēs* Sursès, moderne (ibid.)
 sbj. *fes* Haute-Engadine, moderne (ibid.)
- 3 *stet* (RYDBERG, 199)
 4 *stischen* Bifrun, Act. 21.8 (VELLEMAN, 511)
 sbj. *stessen* Bifrun, Mc. 3.14 (VELLEMAN, 510)
 sbj. *stešs* Da Sale, XVIII^e siècle (GRISCH, 202)
- 3 *venn el* Lev. 9.22, version basse-engadinoise de 1815 (STÜRZINGER,
 Ŭ. die Conj. im Rät., 51)
 3 *uen* Bifrun, Mc. 10.1 (VELLEMAN, 511)
 6 *uennen* Bifrun, Act. 28.12-15 (ibid.)
 6 *vennen* Exod. 36.3, version basse-engadinoise de 1815 (STÜRZINGER,
 Ŭ. die Conj. im Rät., 51)
 2 *ngisch* Chiampel (ibid., 22)
 4 *gnischen-s* Bifrun, Act. 20.15 (ibid., 24)
 sbj. *gniss* livre engadinois de 1845 (VELLEMAN, 490), engadinois
 moderne (LL. sous *gnir*).

Plusieurs des formes fortes que nous venons de citer ne sont pas entièrement phonétiques. *Pous* et *štous* ont évidemment été influencés par *vous*, lequel doit être un *volui* passé au type sigmatique dans les mêmes conditions que *volsi* italien. *Fet* est considéré par MEYER-LÜBKE (Gr. d. l. r., II, § 299), STÜRZINGER (Ü. die Conj. im Rät., 60) et GRISCH (p. 212/3) comme une imitation de *stet* (de *steti* ou **stétwi*). En fait de formes fortes phonétiques, nous avons *ob*, *diss* (cf. latin *sex* = rétoroman *ses*) et *trass*. Il n'est pas exclu que *ven* représente l'aboutissement phonétique de la forme à suffixe **bénwit* (cf. engadinois *žner* de *jenuarium*, sursilvain *d'eina* de **jenua*, selon REW.; cf. aussi LUTTA, § 271). Quant à la forme *venn*, dans des textes anciens, elle pourrait n'être qu'une variante orthographique de *ven*. Les formes de la 3^e personne du pluriel que nous avons données, *pousen*, *uousen*, *dissen* et *vennen*, ne sont probablement pas non plus tout à fait phonétiques; mais elles nous intéressent ici à cause du thème, qui est celui des formes fortes.

Au sujet des formes faibles, il convient de noter qu'elles sont en partie assez anciennes; le *sbj. fazes* du frioulan remonte au XIV^e siècle et les formes faibles phonétiques des parfaits forts sont toutes solidement attestées au XVI^e siècle, chez Bifrun. Les formes faibles de *potui*, *habui*, *volui* et du parfait de *štuvair* ne font pas difficulté du point de vue phonétique. La mouillure du *n* dans les formes faibles de *veni* n'est pas phonétique. Les formes faibles de *dixi* et de *feci* appellent un commentaire spécial.

La différence de traitement entre *x* et *c* protoniques latins, si nette dans la plupart des langues romanes (*exire* : *tacere* = vieux-français *eissir* : *taisir*, italien *uscire* : *tacere*, frioulan *išî* : *tazé*) n'apparaît guère en engadinois, où *tacere* aboutit à *taschair*, *axilis* à *aschil'*, *acetum* à *aschaid*, *acidula* à *uschievla*, *december* à *dschember*. Il est par conséquent difficile de prouver, avec les moyens que nous fournit le rétoroman, que 2 *dschesch* vient d'un **dik'isti* plutôt que de *dixisti*. De sorte que, du point de vue strictement phonétique, l'origine des formes faibles de *dicere* ne se laisse pas déterminer; aussi n'avons-nous pas fait figurer les formes faibles rétoromanes de ce verbe au chapitre I. Seulement, d'une part l'accord de presque toutes les langues romanes et d'autre part le système du parfait rétoroman dans son ensemble rendent bien peu probable un paradigme *dixi/dixisti* à l'origine du rétoroman.

Nous avons signalé à mainte reprise pour le parfait *feci* des formes faibles du type **fak'isti*, qui s'ajoutent ou se substituent à la forme latine *fecisti*. En rétoroman, à première vue, les deux formes paraissent exister, mais leur interprétation est rendue difficile du fait que l'analogie a passablement unifié les conjugaisons et effacé bien des traces, et surtout du fait que, dans certaines régions, *e'* passe à *a'* et qu'une forme faible avec la voyelle thématique *a*, dans les régions en question, peut donc représenter aussi bien le type *fecisti* que le type **fak'isti*. — Selon les précieux matériaux fournis par ASCOLI (Saggi ladini), *e'* peut passer à *a'* dans les Grisons, plus particulièrement dans la Surselva (*venire* : *vangir*, *taner*, *fanestra*, etc., 42), dans la Haute-Engadine (*parduna*, *danêrs*, etc., 190) et dans la Basse-Engadine (*splandur*, 236), où *vendü* se prononce

actuellement *vandü*; il en est signalé un cas dans le Tridentin oriental (*trafueis* = *trifoglio*, 367), mais aucun dans le Frioul ni dans les régions qu'ASCOLI groupe sous le titre « Ladino e Lombardo ». Le frioulan se trouve donc en dehors de l'aire caractérisée par le passage de *e'* à *a'* (cf. *tenere* = *tiñi*, *benedicere* = *binidi*). Si nous avons en frioulan l'opposition 1 *feis*, 3 *fes*, sbj. *fazes*, c'est qu'elle représente bien l'opposition **fēk'i*/**fak'isti*, qui est conforme aux tendances du roman commun; d'ailleurs RYDBERG (p. 222) considère que ces formes faibles ne sont pas un reflet du latin, par quoi il veut sans doute dire qu'elles ne peuvent pas être issues phonétiquement du latin *fecisti*. — Dans les Grisons, le passage de *e'* à *a'* n'a pas la valeur d'une loi absolue, comme le montre d'ailleurs ASCOLI par les exemples *regina* et *perseverar* (à vrai dire des mots savants!) de la Surselva (p. 42), mais il est quand même très fréquent, particulièrement dans les formes du parfait accentuées sur la désinence : 6 *vandschenn* (*vici*; Chiampel, STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 25), 3 *vaset* (*vidi*; sursilvain, ibid., 52), sbj. *cartess* (*credidi*; sursilvain, ibid., 49), *cra Jess* (*credidi*; engadinois, ibid., 49), *sasess* (*sedi*; sursilvain, ibid., 49), *taness* (*tenui*; sursilvain, ibid., 49). Cependant, fait curieux, dans la même région et semble-t-il dans les mêmes conditions sont apparues les formes 3 *vegnitt* (*veni*; sursilvain moderne, ibid., 8) et 3 *figet* (*feci*; sursilvain moderne, ibid. 52), où cette loi ne se manifeste pas. Dans ces conjonctures, il est difficile — et nous n'avons pas la prétention — d'analyser et de déterminer quant à leur origine les formes du type **fak'isti*. Il y aurait là évidemment tout un écheveau d'actions analogiques à débrouiller, tâche que nous confions aux spécialistes du rétoroman. Nous nous bornons à remarquer que, dans les Grisons (Engadine et Surselva), les anciens textes ne semblent connaître que le type à voyelle radicale *a*, le type à voyelle radicale *e* étant dans l'ensemble récent, mais lui aussi répandu sur tout le domaine à peu près.

Des formes faibles phonétiques qui nous manquent, celles de *traxi*, nous avons le reflet dans les formes faibles analogiques que nous examinerons plus loin : *target* (sursilvain, STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 51).

Le rétoroman *stet* (qui se perpétue actuellement dans la terminaison du type faible du parfait) ne nous permet pas mieux que le roumain *stete* de prouver une origine **stétwit*. Quant à la forme faible, elle s'est, comme en Italie, réduite par haplogogie : 4 *stischen*, sbj. *stess*, etc.

Dans tous les autres parfaits, les formes fortes font défaut à l'époque littéraire, mais les textes nous ont conservé une série de formes faibles bien caractérisées : au XVI^e siècle, chez Bifrun, 4 *arumagnischen-s* Act. 21.4 (STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 24), sbj. 3 *baues* (*bibi*) Math. 27.48 (VELLEMAN, 602), sbj. 6 *cra iessen* Joh. 1.7 (ibid., 603), 1 *curris* Gal. 2.2 (ibid.), sbj. *liüschis* 2 Cor. 4.3 (ibid.), 4 *manischen-s* Act. 28.12 (STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 24), 5 *prandijsches* Mc. 8.19 (ibid.), 4 *pusisthen* (ibid., 23), sbj. *saues* 1 Cor. 13.2 (VELLEMAN, 1070), chez Bonifaci, au XVII^e s., sbj. *cognuschess* (GRISCH, 203), *viviss* (ibid.), chez Gabriel, 5 *parneschas* (*prehendi*) Mc. 8.20 (STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 24), dans un texte frioulan, sbj. *saves* (ROHLFS, Das rom. habeo-Fut., 143); GAMILLSCHEG (Stud., 203) cite *duess*, *duessi*, *duvessi*.

— Actuellement, à la suite de la généralisation de terminaisons analogiques au parfait de l'indicatif, il ne reste de phonétique plus que les formes du subjonctif, par exemple l'engadinois *crajess* (*credidi*), *dovess*, *savess*, *szess* (*sedi*), *igness* et le sursilvain *duvess*, *sasess*, *vañes*, etc. (STÜRZINGER, Ŭ. die Conj. im Rät., 49; GRISCH, 201).

Formations analogiques

D'une région à l'autre, le thème d'un verbe diffère souvent sensiblement, au point qu'on doit se demander si cette différence correspond bien à des différences locales dans le traitement d'un même groupe de phonèmes initial, à défaut de quoi il faudrait considérer cette différence de thèmes comme le résultat d'actions analogiques récentes, ces actions analogiques pouvant consister soit en une unification du thème à l'intérieur du verbe, soit en une action analogique entre plusieurs verbes. — Le problème se pose pour le verbe *facere*; selon GRISCH (p. 212/3), le thème *faž-* est employé aux principaux temps (1^{re} et 2^e personnes du pluriel du présent de l'indicatif, 2^e personne du pluriel de l'impératif, futur, imparfait de l'indicatif et du subjonctif, participe présent) dans le Sursès, le thème *fiğ-* aux principaux temps (les mêmes que dans le Sursès, moins le futur et le participe présent) dans la Surselva. Au cas où les lois de l'évolution phonétique à elles seules n'expliquent pas une pareille différence, on pourrait voir dans le premier type la généralisation du thème de **fak'ēbat*, **fak'įsti*, **fak'įsset*, etc., dans le second celle du thème de *feci* ou de *fecisti*. Peut-être une explication semblable conviendrait-elle au couple *tan-* (à Breil) — *tiñ-* (à Vaz). Il y a en effet en romanche, dans le verbe *tenere*, lutte entre les formes issues d'un thème *ten+ġ/ġ* (> *tan-*) et celles issues d'un thème *ten+y'* (> *tañ-*) ; à Breil (Survelva), les formes appartenant au premier type sont encore intactes (imparfait *tanēva*, sbj. *tanés*, infinitif *tané*, etc.), tandis qu'à Domat, près de Coire, le thème d'une partie de ces formes a déjà été supplanté par celui du second type (p. ex. sbj. *tañés*). A Surmeir et dans l'Engadine, au contraire de ce qui se passe à Breil, les formes remontant à un thème *ten+y'* (> *tiñ-*) l'emportent nettement; elles marquent la conjugaison entière de ce verbe (*tiñes* à Vaz). C'est du moins ce qui ressort de l'étude de GRISCH (p. 205). Dans cet exemple, il est assez évident que la différence entre les deux thèmes, dans les deux dialectes, ne remonte pas ou pas uniquement à une différence d'évolution phonétique, mais bien à des actions analogiques différentes ou, tout au moins, à une action analogique dans un cas et à l'absence d'action analogique dans l'autre.

Le parfait faible qui a remplacé peu à peu, depuis des siècles, le parfait fort est basé sans exceptions sur le thème des formes faibles. — Le frioulan ancien, qui a encore des formes fortes 1 *feis*, 3 *fes*, connaît aussi des formes faibles analogiques, 6 *fazirin*, *fazerin*, que RYDBERG (p. 199), en dépit de l'orthographe, fait remonter au type latin, mais que nous n'hésitons pas à considérer comme des formes refaites sur les formes faibles du type **fak'įsti* (le sbj. *fazes* est attesté dans le même parler). Il en va probablement de même pour l'ancien frioulan 1 *fasei*

et 3 *fazé* (ibid., 200), pour l'ancien engadinois 1 *wleck* (Chiampel, STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 22), 1 *tascheg* (Chiampel, ibid., 22), *arcunguscheck* (Chiampel, ibid., 22), 6 *hawenn* (Chiampel, ibid., 25), 6 *vandschenn* (*vici*; Chiampel, ibid., 25), et pour l'ancien sursilvain 1 *fagé* (RYDBERG, 199), 1 *pudí* (STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 21), 1 *volví* (ibid.), 6 *fagénan* (RYDBERG, 199), 6 *parnenan* (Gabriel, Mc. 8.8, STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 24), 6 *rumanenan* (Gabriel, Act. 17.14, ibid., 24).

Dans les anciens textes engadinois déjà apparaît la terminaison du type 3 *-et*, *-ett*, 6 *-etten*, *-ettan*, qui semble avoir été empruntée au parfait *stet*, comme en italien. RYDBERG (p. 199) va jusqu'à prétendre que 3 *faget* de l'ancienne littérature sursilvine appartient à un parfait d'origine italienne. Mais il n'en est rien, car les terminaisons du parfait *stet* se sont généralisées d'une façon tout autre en rétoroman qu'en italien. Alors qu'en italien l'action analogique se fait directement de chaque forme de *stetti* sur la forme correspondante des autres verbes (*stetti* : *vendetti*, *stette* : *vendette*), STÜRZINGER (Ü. die Conj. im Rät., 21-25) démontre qu'en rétoroman l'analogie de *steti* ne se fait directement qu'à la 3^e personne du singulier, d'où elle s'étend ensuite aux autres personnes. Le fait est que les terminaisons empruntées à *steti* ne se rencontrent d'abord qu'à la 3^e personne du singulier, chez Chiampel (*increschett* STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 23; *naschett* ibid., 23; *scriwett* ibid., 23; *undschett* ibid., 23) et chez Bifrun (*ardüschet* Act. 7.26, ibid., 38; *arumpet* Mc. 6.41, VELLEMAN, 599; *dschet* Math. 17.5, ibid., 1098; *faschet* Mc. 2.25, ibid., 1059; *hauet* Math. 27.34, ibid., 1091; *mattet* Mc. 3.16, ibid., 599; *uezet* Mc. 2.14, ibid., 853; *uulet* Mc. 7.24, ibid., 1091), et à la 3^e personne du pluriel, pas encore chez Chiampel, qui conserve à cette personne la terminaison *-enn*, en revanche chez Bifrun (*hauetten* Math. 27.30, VELLEMAN, 511; *fatschetten* Math. 26.3, ibid., 1059; *sauetten* Math. 6.38, ibid., 1070; *dschettē* Math. 26.60, ibid., 1098; *trametetten* Mc. 3.31, ibid., 599). C'est par analogie avec **stest/stet* et sur le thème des formes faibles, type 2 *havest*, qu'a été formé le type 3 *havet*. La 3^e personne du pluriel de *steti* était sans doute déjà à date ancienne *stenan* (Gabriel, Mc. 3.31, STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 25) et un *stetten* ne paraît pas être attesté; ainsi la terminaison *-etten* ou *-ettan* ne peut venir que de la 3^e personne du singulier en *-et*; d'ailleurs, étant donné que la 3^e personne du pluriel suit généralement en rétoroman de façon automatique la 3^e personne du singulier, par l'adjonction à cette dernière d'une terminaison appropriée (p. ex. *diss-dissen*, *pous-pousen*, etc. en ancien engadinois, et le présent *è-en*, *stat-statten*, *vult-vulten*), il est bien naturel qu'en face du type 3 *havet* on ait créé le type 6 *havetten*.

A cette formation se rattachent déjà anciennement *liüscht* (Bifrun, Act. 26.13, VELLEMAN, 599), *ngitt* (Chiampel, STÜRZINGER, Ü. die Conj. im Rät., 23) et d'autres formes du même type, avec le *i* de la 4^e conjugaison.

Récemment, enfin, les terminaisons empruntées à *steti* se sont étendues aux 1^{re} et 2^e personnes du singulier et du pluriel. Le subjonctif

avess avessas-t avess... en face de l'indicatif **aví* ou **aveck avest avett...* a vraisemblablement fait sentir le groupe *-ess* comme étant la marque du subjonctif et contribué à donner à *-ett* l'aspect d'une marque spéciale du parfait de l'indicatif. Le sujet parlant a complété la symétrie qui existait à la 3^e personne du singulier et du pluriel entre le subjonctif et l'indicatif, *avess - avessen* et *avett - avetten*, en créant 1 *avett*, 2 *avettas-t*, etc. comme pendant à 1 *avess*, 2 *avessas-t*, etc. Ainsi est né le paradigme moderne, où *-ett* se trouve à toutes les personnes et qui s'est complètement implanté dans les anciens parfaits forts. STÜRZINGER en donne, à titre d'exemple, le paradigme suivant : *avett (avettas) avett avettan (avettas) avettan*. GARTNER (Die räät. M., 485) ne nous dit pas si les parfaits faibles du patois de Schleins (*-ét -éteš -ét -éten -étet -éten*) et celui, très semblable, de la Haute-Engadine ont la même origine, mais cela nous paraît certain.

CHAPITRE XI

LE PARFAIT FORT EN SARDE

Le sarde est probablement de tous les parlars romans celui où le parfait fort du roman commun a le plus de peine à être repéré et suivi, où notre explication se heurte aux plus grands obstacles. Cela ne tient pas tellement, comme on serait tenté de le croire, à des facteurs historiques ou géographiques; nous avons d'ailleurs la conviction que le parfait fort du sarde est issu du parfait fort du roman commun au même titre que celui de n'importe quelle autre langue romane. Cela tient plutôt à l'absence quasi totale, dans les textes anciens, de formes faibles phonétiques du parfait fort, lesquelles (la 1^{re} et la 3^e personnes du pluriel étant à l'origine régulièrement fortes et le subjonctif n'étant pour ainsi dire pas attesté) se réduisent aux deux dont l'emploi est de loin le plus rare, la 2^e du singulier et du pluriel.

Formes phonétiques du parfait fort

Le meilleur connaisseur actuel du sarde, M. L. WAGNER, donne pour *habui* en vieux-logoudorien le paradigme *appi appit appimus apperunt* (Fl., 15, 16); la 2^e personne du singulier et la 2^e personne du pluriel, les seules formes du parfait qui fussent faibles, ne sont pas attestées. Le même auteur cite en revanche (ibid., 22/23) *auissi* et *auesse*, les très rares et précieux vestiges de l'ancien subjonctif, qui, sous sa forme primitive, a disparu de bonne heure, du moins dans les textes, pour reparaître beaucoup plus tard avec un thème refait. Des formes faibles du parfait, apparemment phonétiques, mais plus récentes sans doute, sont signalées au siècle passé par Spano (selon SUBAK, 661/2), qui donne *haisti*, *haimus*, *haizis* en face de 6 *hapisurunt* à thème fort. Si nous rapprochons ces formes de l'infinitif *aere* (HOFMANN, 138), nous avons tout lieu de les croire phonétiques, c'est-à-dire issues de **abîsti*, etc. Le logoudorien *faghesti* (HOFMANN, 132/3), en face des nombreuses formes comme 3 *feghit* (XI^e s., FOTH, 295/6) et 1 *feci* (XI^e s., HOFMANN, 135-7), semble bien être le reflet de **fak'îsti*, de même que le logoudorien *mulghesti* (HOFMANN, 132/3), pour lequel nous n'avons malheureusement pas trouvé de formes fortes, doit être celui d'un **mulg'îsti* du roman commun.

Pour les autres verbes, nous disposons de nombreuses formes fortes phonétiques, toutes du même type que celles de l'italien : *benni*, *jaquet*,

kerui (latin *crevi*), *piaqui*, *potti*, *stetti*, *tenni*, *vidi*; — *aiunsi*, *apersi*, *battussi* (= *adduxi*), *gollessi* (= **collexi*), *intesit*, *iskrissi*, *misi*, *ockisi*, *posit*, *presit*, *ramasit*, *rosi*, *vinsi*, *vissi*; *arserat*, *jusserat*; — *bolsi* et *bolvi*, *parsi* et *parui*, etc. (cf. FOTH, 295/6; WAGNER, FL., 15, 15-16, 21; MEYER-LÜBKE, Z. K. d. Altlog., §§ 57 et 58; HOFMANN, 135-7; GUARNERIO, Rel. sarde d. cond. perifr., 218). Mais nous ne disposons pour ces verbes-là d'aucune forme faible phonétique, c'est-à-dire remontant directement au roman commun. Il existe toutefois d'autres traces du parfait du roman commun en sarde : la fusion formelle du parfait et de l'imparfait en campidanien et surtout les nombreuses constructions analogiques.

La fusion du parfait fort et de l'imparfait

On trouve souvent en logoudorien des terminaisons du parfait à l'imparfait, mais, fait significatif, seulement à la 2^e personne du singulier et aux 1^{re} et 2^e personnes du pluriel de la 2^e et de la 3^e conjugaison, plus rarement de la première (WAGNER, FL., 15, 5 ss.). HOFMANN (132/3, 147) signale un fait analogue, un « Mischtempus », en campidanien, dont il oppose l'imparfait à celui du logoudorien :

logoudorien	<i>timía</i>	campidanien	<i>timemu</i>
	<i>timías</i>		<i>timiasta</i>
	<i>timíat</i>		<i>timiat</i>
	<i>timíamus</i>		<i>timemus</i>
	<i>timíazis</i>		<i>timestis</i>
	<i>timíant</i>		<i>timíanta</i>

Pour nous, il est évident que, dans le cas du campidanien, les formes fortes du parfait primitif ont pu être remplacées par des formes empruntées à l'imparfait (3 *timiat*, 6 *timíanta*) grâce à l'identité de thèmes qui existait entre les formes faibles du parfait (**timesti*, etc.) et les formes correspondantes de l'imparfait (*timías*, etc.), et que ce n'est pas l'imparfait (présentant un type simple et cohérent) qui s'est transformé en empruntant des formes faibles au parfait, mais bien au contraire le parfait fort qui, conformément à la tendance générale, s'est simplifié en remplaçant les formes fortes par des formes faibles, qu'il a empruntées non pas à un parfait faible, comme c'est l'habitude dans les langues romanes, mais à l'imparfait. — Cette fusion formelle du parfait et de l'imparfait n'est peut-être pas sans rapport avec le fait qu'en Sardaigne les anciennes formes du parfait ont été remplacées à partir du XVI^e siècle par un type analogique (p. ex. 4 *mulgesimus*, SUBAK, 661/2); elle semble correspondre, sur le plan sémantique, au fait que le campidanien a abandonné le parfait comme temps, sa fonction étant assumée, dans la langue courante, par un temps composé (WAGNER, La l. sarda, 335-7; FL., 15, 13-14). Quoi qu'il en soit, il y a bien là l'indice d'un parfait sarde ancien issu de celui du roman commun, avec les formes faibles caractéristiques.

**Formations
analogiques
diverses**

Voyons à présent ce que nous pouvons dégager des nombreuses formes analogiques que nous fournissent les textes anciens et la langue parlée moderne.

L'italien *vinzi/vincesti* (à défaut des autres langues romanes, où ce parfait semble être faible dès les premiers textes) indique en roman commun **bʲnksi/*bink'ʲsti*. Or le sarde, à part un *vinzi* attesté au XVII^e siècle (HOFMANN, 135-7), présente des formes fortes dont le thème est *vink-* : 1 *vinki* (WAGNER, Fl., 15,15), 3 *binckit* (MEYER-LÜBKE, Z. K. d. Altlog., § 56), pl.-q.-pft. 6 *vinkeran* (WAGNER, Fl., 15, 21). Nous voyons deux explications de ce type. — 1) La forme forte primitive, roman commun **bʲnksi*, a emprunté en sarde le thème de la forme faible **bink'ʲsti*, tout en conservant, à ce qu'il semble (cf. WAGNER, La l. sarda, 336 ss.), l'accent sur le radical. Il s'agirait donc d'une unification partielle de ce parfait, en sarde même et propre au sarde, peut-être selon l'analogie de *fecit/fecisti*. — 2) Etant donné l'époque reculée à laquelle le sarde se détache des autres langues romanes, on serait quelque peu fondé, ainsi que nous l'avons déjà indiqué au chapitre II, à faire remonter le type *vinki* à l'époque du roman commun où s'épanouissaient les parfaits radicaux du type **kádi*.

Peut-être que cette seconde explication s'applique aussi au parfait de *eligere*; nous trouvons en effet en Sardaigne *elegirunt* au XI^e siècle (logoudorien, FOTH, 295/6) et au XVII^e siècle (HOFMANN, 135-7); le parfait de *eligo* ne se rencontre à notre connaissance qu'avec ce thème en *g*, tandis que *colligo* et *lego* ont le parfait sigmatique, et cela à plusieurs reprises (*gollessi* WAGNER, Fl., 15, 16; *golleserunt* HOFMANN, 135-7; *lessirunt* WAGNER, Fl., 15, 16). On dirait donc que, alors que *legi* et *collegi* prenaient en roman commun, à l'instar de la majorité des parfaits forts, un suffixe à la forme forte, *elegi* s'en est provisoirement abstenu, restant de ce fait dans le type **kádi*; que c'est sous cette forme qu'il a passé au sarde, après quoi seulement il aurait pris le suffixe qu'attestent les autres langues romanes.

La première explication que nous avons donnée du type sarde *vinki*, si elle devait ne pas être applicable à ce verbe, vaut cependant pour d'autres et représente bien une tendance précise du vieux-sarde. Nous avons le cas très frappant de 3 *faguít*, *faguít* et 6 *fagirunt* au XIII^e siècle (Tola X, RYDBERG, 173), qui ne peuvent avoir été refaits que sur des formes faibles du type **fak'ʲsti*, dont nous avons déjà mentionné un représentant, *faghesti*. 3 *statuít* au XV^e siècle (HOFMANN, 135-7) en serait un autre exemple, pour lequel la forme faible **statisti* ne semble pas être attestée.

Tout cet aspect du parfait sarde serait plus clair et plus facile à interpréter si nous pouvions connaître la place de l'accent dans chaque forme. En roman commun, nous pouvions plus ou moins nous fonder pour cela sur la présence ou l'absence de suffixes, et dans la plupart des langues romanes nous disposons de points de repère, qui font cependant défaut en sarde. On ne saurait par exemple prétendre que 4 *fecimus* du sarde soit accentué sur le radical en se basant sur le fait que cette forme présente le même thème que *feci* (du XI^e s.), lequel est probablement accentué

comme le latin *feci*. De même, pour les formes *potirunt* et *stetirunt* du XVII^e siècle (HOFMANN, 135-7), le fait que *t* intervocalique était devenu *d* au XV^e siècle déjà (cf. *ibid.*, 101), que par conséquent ces formes ne remontent pas à des formes faibles en **pot-*, ne garantit pas l'accent sur la première syllabe. — Il n'en demeure pas moins que les formes sardes en *fagh-*, *stat-*, éventuellement *eleg-* et *vink-*, ne sauraient refléter autre chose que les thèmes propres aux formes faibles issues du roman commun.

Nous constatons, également à date ancienne, une influence inverse, des formes fortes sur les formes faibles, qui s'explique aussi par l'analogie du parfait sarde de *facere*. Nous avons noté trois formes en tout. Les plus intéressantes sont 2 *okisisti* dans un document ancien (WAGNER, Fl., 15, 16) et 2 *keruisti* (MEYER-LÜBKE, Z. K. d. Altlog., § 57), qui supposent évidemment l'influence des formes fortes *ockisi* et *kerui* (= *crevi*) sur la forme faible primitive (s'il ne s'agit pas toutefois de la persistance de *crevi/crevisti* du latin). La troisième forme, 5 *querfistis* (de **quaerwi* pour *quaesivi*) d'un texte du XVI^e siècle (HOFMANN, 135-7), se rattache à un autre phénomène : l'*f* des formes fortes de ce parfait et de plusieurs autres (**dolfi*, **parfi*, etc.) s'est introduit dans presque tous les temps et modes de l'infectum et du perfectum (cf. DIEZ, II, 158). Cet exemple est donc sans intérêt pour nous.

En résumé, à côté des formes phonétiques, nous trouvons très tôt déjà les traces de deux actions analogiques, celle qui entraîne l'alignement du paradigme sur les formes faibles (type *faguit*) et celle qui entraîne l'alignement sur les formes fortes (type *ockisisti*). Evidemment, les formes sont rares et nous ne pouvons guère en tirer de conclusions définitives.

Comme l'*f*, parti du parfait de certains verbes, s'est répandu dans presque toute la conjugaison de ces verbes, un phonème rendu par *z*, résultant du développement d'une consonne mouillée du roman commun à la 1^{re} personne du présent à l'indicatif (cf. sarde *balzo*, *dolzo*, *venzo*, etc.) et au subjonctif (cf. sarde *balza*, *dolza*, *venza*, etc.) de plusieurs verbes, s'est étendu à tous les temps et modes, excepté à l'imparfait de l'indicatif et à l'infinitif (cf. DIEZ, II, 157/8), d'où par exemple le parfait 4 *benzemus* (SUBAK, 661/2). MEYER-LÜBKE (Gr. d. l. r., II, § 285) fait remarquer que *h* et *t* aboutissent en sarde respectivement à *p* et *t* (en effet, *puteus* devient *putu*); ainsi nous serions fondé à voir le thème du présent *apo* (< *habeo*) dans les formes fortes du parfait ne présentant pas la consonne géminée (*apit*, *apemus*) et le thème authentique du parfait dans les formes à consonnes géminées (*appit*) exclusivement et à distinguer selon le même critère les formes en *pot-* et celles en *pott-* dans le parfait *potui*, celles en *dep-* et celles en *depp-* dans le parfait *debui*. — Le parfait fort du sarde s'est donc trouvé contenir, dans plusieurs verbes, un thème emprunté à des formes de l'infectum.

**La formation des
parfaits en
-isi/-esi**

Ceci dit, nous pouvons aborder le problème crucial du parfait sarde, celui qui continue de préoccuper tous les spécialistes et qui, en dépit de bien des découvertes, reste encore obscur à plusieurs

égards : la genèse, au XVI^e siècle, du parfait analogique en *-isi* et *-esi*.

Son origine a été cherchée dans le plus-que-parfait du subjonctif latin (DIEZ, II, 157), dans un paradigme **desi/desti* formé selon l'analogie de *evasi/evasti* (SUBAK, 661/2) et, le plus souvent, dans les parfaits sigmatiques (FOTH, 295/6; MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 277; WAGNER, Fl., 15, 19-20; WAGNER, La 1. sarda, 335-337; E. BOURCIEZ, El., § 423 d; HOFMANN, 135-137; D'OVIDIO et W. MEYER, § 112).

Ce qui nous intéresse du point de vue des incidences du parfait du roman commun sur le développement du parfait sarde, ce sont, dans le nouveau type de parfait, les formes que revêt le thème. Pour WAGNER (La 1. sarda, 335-7), la désinence *-isi* ou *-esi* s'ajoute tantôt au thème du parfait (sur *fegi* on fait *fegisi*) tantôt au thème du présent (à côté de *presi* on fait *prendesi*). MEYER-LÜBKE (Gr. d. l. r., II, § 291) explique l'introduction du thème du présent au parfait par la faible différence phonétique qui existait entre le présent *baldo* (*valeo*) et le parfait **balsi*, *bendzo* (*venio*) et **bensi*, *abberdzo* (*aperio*) et **abbersi*. — Le parfait sigmatique de *aperio* est attesté (*apersit* XI^e s., FOTH, 295/6), de même d'ailleurs que ceux de *teneo*, *pareo* et *voleo* (*tensit* XVI^e s., HOFMANN, 135-7; *parsit* document ancien, WAGNER, Fl., 15, 16; *bolsi* XI^e s., FOTH, 295/6). En revanche **balsi* et **bensi* ne semblent pas être attestés, bien plus c'est *bennit* qui l'est. Toutefois, cette hypothèse suffit sans doute à expliquer le thème en *z* du présent dans le parfait des verbes en question (*benzesi* SUBAK 661/2; *tendzesi* MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 277; etc.) comme la faible différence entre la 1^{re} personne du présent, *apo*, et la 1^{re} personne du parfait, *appi*, peut peut-être expliquer *api*, *apisi*. Mais que cela suffise à entraîner l'introduction presque générale du thème du présent, sans aucun suffixe, au parfait, nous en doutons. D'ailleurs, une forme reste complètement énigmatique, malgré l'hypothèse de MEYER-LÜBKE; c'est 3 *venisit* (FOTH, 295/6), dont le thème diffère à la fois de celui du présent *venzo* et de celui des formes fortes du parfait *bennit*. — Nous reprendrons cette question plus loin (p. 166).

Nous voyons tout ce problème sous un autre angle. Le nouveau parfait est faible, accentué sur les terminaisons *-esi* *-esti* *-esit* *-emus* *-edzis* *-esint* (selon MEYER-LÜBKE, Gr. d. l. r., II, § 266). La terminaison *-esi* (ou *-isi*) s'est donc ajoutée seulement aux anciennes formes fortes (comme *-etti* *-ette* *-ettero* en italien moderne), les terminaisons des formes faibles restant provisoirement inchangées. — A part quelques cas spéciaux (les types *tenzisi* et *apisi* déjà mentionnés et les types *pongesi*, *fatesi*, *fetisi*, *krettesi*, *kerfisi* et *querfisit* relevant d'actions analogiques sans intérêt ici), les formes du parfait en *-esi/-isi* se divisent en deux groupes essentiels :

1) ceux dont la terminaison a été ajoutée au thème du parfait, selon l'expression de WAGNER : *appesi*, *deppeşi* (moderne), *feg(h)isit*,

2) ceux dont la terminaison a été ajoutée au « thème du présent », pour reprendre l'expression de HOFMANN et de FOTH; exemples : *intendisit*, *conoscisit*, *regisit*, *currisit*, *abberisit*, *venisit*, *rumpisit*, *morisit*.

Nous soutenons qu'en réalité et historiquement, dans les deux catégories, le thème est basé sur le parfait, dans la première catégorie sur les formes fortes phonétiques, ce que sans doute personne ne songe à nier, dans la seconde sur les formes faibles phonétiques. Voici comment les choses ont dû se dérouler : Les verbes les plus fréquents (*habui, debui*, etc.) avaient tendance à garder un parfait fort (*appi/*avisti*). Lors des premières unifications des parfaits forts, selon l'analogie de *feci/fecisti*, ces verbes choisirent des deux systèmes d'unification celui qui partait des formes fortes (type *okisi/okisisti*) d'où *appi/*appisti*. De là à *appisi/*appisti* il n'y avait qu'un pas, l'unification de l'accent, que peut expliquer l'analogie des parfaits faibles issus des 1^{re} et 4^e conjugaisons latines, jointe à l'adoption des terminaisons dont l'origine est si controversée. Ainsi se sont formés les parfaits analogiques de la première catégorie. Les autres parfaits, probablement de moindre importance, donc plus exposés à l'action nivelante de l'analogie (*intesi/*intendisti*), se sont moins rigoureusement tenus au paradigme fort, ont conservé la forme faible phonétique, proche des formes faibles de l'infectum, et ont basé sur elle l'unification du paradigme (type **fagui/faghesti*) d'où **intendi/*intendisti*. A partir de ce point, la même analogie que tout à l'heure explique le passage au type régulier nouveau de la 2^e catégorie, *intendisi/*intendisti*, c'est-à-dire à un parfait faible avec — apparemment ! — le thème du présent.

Reconsidérons maintenant, avec du recul, la seule explication qui ait été donnée de ce fameux thème du présent, celle de MEYER-LÜBKE. Elle ne paraît pas être confirmée par les faits, en ce sens que les « thèmes du présent » sont nombreux, mais rares en comparaison les parfaits sigmatiques qui sont censés avoir servi de tertium comparationis à cette action analogique. Cependant là, une fois de plus, les lacunes de notre documentation empêchent de tirer des conclusions définitives. Nous n'écartons donc pas la thèse de MEYER-LÜBKE mais nous faisons remarquer ceci : En supposant, comme font plusieurs commentateurs, les parfaits analogiques de la 2^e catégorie basés sur le thème de l'infectum, on est forcé sous peine d'arbitraire de supposer un point de contact entre le thème de l'infectum et le parfait, une amorce. Les parfaits sigmatiques proposés par MEYER-LÜBKE peuvent avoir été cette amorce, les verbes des 1^{re} et 4^e conjugaisons latines aussi ; mais il paraît bien plus vraisemblable et naturel de considérer que l'amorce du thème de l'infectum était représentée au sein du parfait par les formes faibles phonétiques. Nous irons plus loin, notre manière de voir peut seule expliquer la création de formes qui, comme *venisit*, ne contiennent pas le thème du présent. Le type *intendisi/*intendisti*, pour autant qu'on admette notre parfait fort du roman commun, s'explique donc par des analogies à l'intérieur du système du perfectum et sans qu'il soit jamais fait appel au thème de l'infectum.

Les deux catégories de parfaits faibles en *-esi/-isi* se partagent les verbes d'une façon fort instructive. Nous avons déjà signalé le rôle que

peut avoir joué dans leur répartition la fréquence et l'importance des parfaits. Notons ensuite qu'aucun parfait dans les textes n'a, à notre connaissance, appartenu aux deux catégories, ce qui signifie que nous avons affaire à deux types différents dès l'origine et non pas à un type succédant à l'autre.

On s'étonnera de ne pas trouver un **faghisi* construit sur **fagui/faghesti* cité plus haut. La forme analogique moderne est *fegisit*. Le thème *fagh-* a été remplacé par *fat-* (*fatisi*) tiré de *fato*, selon MEYER-LÜBKE (Gr. d. l. r., II, § 299). Les autres parfaits qui avaient, en vieux-sarde, généralisé le thème des formes faibles (*elegi, vici, steti*) et ceux résultant de l'opération inverse (*occidi, crevi*) ne nous sont pas connus dans le type en *-esi/-isi*. D'ailleurs la correspondance entre d'une part les deux types analogiques anciens (**fagui/faghesti* et *okisi/okisisti*) et d'autre part les deux catégories du parfait faible en *-esi/-isi* qui en dérivent n'est pas nécessairement rigoureuse; il s'agit de simples tendances et non pas de l'appartenance définitive et immuable de tel verbe à tel type de parfaits analogiques.

Les terminaisons *-esi/-isi* n'ont pas tardé à s'étendre aux anciennes formes faibles du parfait, mais sous forme de suffixes, entre le radical et la terminaison ancienne : 4 *mulgesimus, balzesimus* (SUBAK, 661/2).

Actuellement, les parfaits en *-esi/-isi* semblent s'être généralisés en logoudorien; on cite aussi un type en *-éi* avec même fonction (WAGNER, La 1. sarda, 335-7). Selon FOTH, le thème est maintenant régulièrement celui du « présent » et, dans les paradigmes donnés par GUARNERIO (I dial. od. di Sass., § 232) pour le parler moderne de Sassari, nous trouvons des formes comme *vulisi, murisi, pudisi* (contre l'ancien *potisi*), *vibisi* (contre l'ancien *vissi*). VON REINSBERG-DÜRINGSFELD donne, pour le même dialecte, *vinisi, andesi* et *dizisi*. WAGNER (La 1. sarda, 335-7) cite une forme de Campidanie : 1 *podéi*. — Malgré l'absence de témoignages écrits nous permettant de suivre dans chacune de ses phases l'évolution du parfait sarde, il ne fait pas de doute que les formes modernes ci-dessus découlent des formes anciennes; l'ancien type en *-esi/-isi* basé sur les formes faibles du parfait l'aura emporté sur l'autre type, qui est basé sur les formes fortes, suivant en cela la tendance si marquée des langues romanes à créer une identité de thèmes entre l'infectum et les formes faibles du perfectum; et c'est en effet vers cette conformité de thèmes que tendent généralement les verbes sardes dont le parfait était anciennement fort. Selon la documentation fournie par GUARNERIO (I dial. od. di Sass., § 232) pour le parler de Sassari, le thème du parfait *pudisi* et du sbj. *pudissi* est aujourd'hui aussi celui de l'imparfait, *pudia*, de la 1^{re} personne du pluriel du présent indicatif, *pudemmu*, du participe passé, *pududdu*, et du gérondif, *pudendi*; et la situation est semblable dans plusieurs autres verbes dont GUARNERIO donne le paradigme.

CONCLUSION

Un coup d'œil sur l'ensemble de l'évolution du parfait fort s'impose à présent.

A partir du roman commun, où il est caractérisé par un paradigme propre (type **ábwi*/**abísti* et **díksi*/**dik'ísti*), différent de celui du latin, le parfait fort évolue en éventail, c'est-à-dire qu'il évolue dans chacun des parlers romans d'une façon particulière, aussi bien en ce qui concerne le développement phonétique qu'en ce qui concerne la formation de types faibles par analogie. Qu'on songe par exemple aux divers aboutissements, dans les langues romanes modernes, du roman commun **ténwi*/**tenísti*: l'espagnol *tuve/tuviste*, le français *tins/tins*, l'italien *tenni/tenesti*, l'engadinois *tgnet/tgnettast*, le roumain *ținui/ținuși*.

Cependant, dans tous ces parlers, l'évolution du parfait fort se signale par un trait commun, à savoir la tendance à simplifier le paradigme par voie d'analogie, à supprimer les oppositions formelles qui sont superflues pour ne garder que celles qui sont utiles. C'est ainsi qu'en vieux-castillan par exemple on rencontre, à côté de *pude/podiste* et *pude/pudiste*, le paradigme *podí/podiste*, plus simple parce que modelé sur le parfait faible *partí/partiste*.

Cette évolution tendant vers le type le plus simple, le plus économique, est manifeste partout; mais, comme elle ne progresse pas partout avec une égale rapidité, elle accuse dans certaines langues un retard par rapport aux autres langues. Le parfait fort est encore bien vivant en italien, en espagnol, en portugais et en roumain (dans les parfaits sigmatiques de la troisième conjugaison latine), alors qu'il est complètement éteint en français, en provençal, en rétoroman et en sarde.

La tendance à la simplification peut atteindre des degrés fort différents. Le degré maximum est évidemment atteint par le parfait fort qui devient faible en uniformisant le thème sur le modèle de l'infectum et en adoptant les désinences d'un parfait faible existant (des types en *-avi*, *-ivi*, *-dedi*). C'est le cas dans certains parfaits en espagnol (*rei/reíste*), en portugais (*aduzi/aduziste*) et en italien littéraire (*potei/potesti*). L'uniformisation du thème des verbes atteint un degré moindre lorsque le thème du parfait diffère de celui de l'infectum (vieux-provençal *agui/agues*, catalan *hagui/haguist*) ou quand il diffère de celui des parfaits faibles plus anciens et constitue de ce fait un nouveau type faible (français *valu-*, gascon *podo-*, roumain *ținu-*). Enfin, dans les paradigmes du parfait dont l'accent s'est fixé uniformément sur le radical, comme cela

s'est produit en français dans les types *tins/tins*, *eus/eus*, *dis/dis* et *fis/fis*, le thème ne se rapproche ni de celui de l'infectum correspondant ni de ceux de la majorité des parfaits faibles, tout au plus, dans quelques cas, du participe passé, et l'uniformisation se limite pratiquement au perfectum.

Dans les cas où la simplicité vers laquelle tend l'évolution n'a pas atteint son maximum (exception faite naturellement des « retards »), on peut généralement invoquer un accident qui est venu à la traverse: action analogique concurrente ou phénomène phonétique.

Les types *valui/valus* du francien, *poduy/podos* du gascon ancien, *ținui/ținuși* du roumain sont dus à des actions analogiques du participe passé ou de *fui* qui ont été plus fortes que l'action analogique des parfaits faibles en *-avi*, *-ivi* et *-dedi*. En provençal et en catalan, c'est le suffixe *g* qui l'emporte, empêchant par là l'unité de thèmes entre perfectum et infectum au profit de l'unité de thèmes entre tous les parfaits. L'analogie du type français *dis/dis* fut assez puissante pour faire passer *tins/tenis* et *vins/venis* à *tins/tins* et *vins/vins*, c'est-à-dire pour les détourner du type faible **tenis/tenis* et **venis/venis* ou du type francien, qui eussent pourtant été plus conformes à la tendance générale.

Les types français *eus/eus*, *dis/dis* et *fis/fis* sont dus en partie à des facteurs phonétiques, chute de consonnes intervocaliques dans les formes faibles et contraction. D'origine phonétique semble être également le type *correc*, anomal dans le système verbal du vieux-provençal.

Sans doute est-il faux de n'expliquer ces cas d'évolution déviée que par l'analogie et la phonétique; derrière ces deux termes peut se cacher une nécessité impérieuse, telle que le danger d'homonymie; ceci apparaît dans l'italien *vollì*, que la présence d'un *volsi* (de *volvere*) a peut-être empêché de rejoindre le groupe formé par les parfaits *dolsi*, *calsi*, etc.

Si évidente que soit la tendance à unifier le parfait fort, non seulement dans son propre cadre mais encore par rapport aux autres temps, modes et conjugaisons, le résultat reste compliqué, à cause des perturbations dues à ces divers accidents.

Même en français, où l'évolution du parfait fort vers des types faibles semble avoir abouti puisqu'il n'y a plus de parfaits forts, nous trouvons, à la place de l'ancienne, une nouvelle multiplicité de types. L'évolution, en supprimant un luxe d'oppositions, en crée un autre. Nulle part dans les langues romanes le résultat n'est parfaitement simple, nulle part le but n'a été complètement atteint. Et ce fait n'est pas imputable uniquement aux retards de l'évolution, c'est-à-dire qu'il n'est pas nécessairement destiné à s'effacer avec le temps. Il est imputable aux facteurs variés qui sans cesse viennent contrecarrer l'unification.

Il se dégage de tout ceci une leçon qu'il n'est pas inutile de rappeler. Dans l'évolution de la langue, les facteurs sont nombreux qui agissent simultanément sur le fait linguistique; diverses chaînes causales peuvent, à leur point d'interférence, conditionner un changement, et, comme ces chaînes causales sont imprévisibles, les changements ont un caractère

fortuit (cf. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, 4^e édition, Paris 1949, 121 ss.) et la marche de la langue, dans son ensemble, apparaît comme dénuée de finalité.

Nous avons tenté de montrer dans notre étude comment s'est constitué en roman commun, à travers sans doute bien des tâtonnements mais non sans acquérir finalement des lignes générales tout à fait nettes, un nouveau paradigme du parfait fort, différent de celui du latin, et comment les langues romanes en ont hérité et l'ont diversement modifié. On peut se demander à ce propos en quoi notre étude intéresse le système linguistique du roman commun et celui de chaque langue romane.

Notre étude ne traite en somme que d'un seul objet, de la présence ou de l'absence des suffixes *u* et *s* en roman commun et des conséquences que cet état de choses en roman commun a eues, par la voie des développements phonétiques et analogiques, dans les langues romanes. Or la présence ou l'absence de ces suffixes n'entraîne, à l'intérieur du perfectum, aucune opposition pertinente; elle n'entraîne que des oppositions purement formelles, des oppositions de signifiants; et c'est à ce titre seulement qu'elle intéresse le système.

En effet, la seule opposition pertinente dans laquelle le suffixe *u* ou *s* ait un rôle à jouer, en latin et en roman commun, est celle qui distingue certaines formes du parfait des formes correspondantes du présent, **bĭbwit* de *bibit*, **bĭbwimus* de *bibimus*, *dixit* de *dicit*, *diximus* de *dicimus*. Nous avons d'ailleurs vu comment, dans le type *bibit* du latin et dans le type **kădit* du roman commun, l'absence de cette opposition pertinente crée des homonymies. En dehors de cette opposition et de sa prolongation, à travers l'évolution phonétique, dans les langues romanes (**bôlet*/**bôlwit* > vieux-français *vuel*/*volt*, **pôtet*/**pôtwit* > vieux-portugais *pode*/*poude*), le rôle du suffixe *u* ou *s* est nul et l'opposition des thèmes ne s'impose pas.

Le suffixe n'est pas pertinent par exemple dans la différence qui oppose la 1^{re} personne du singulier du parfait (**bĭbwi*) et la 3^e du pluriel (**bĭbwerunt*) aux formes correspondantes du présent (*bibo*, *bibunt*); ce sont les terminaisons qui assument ce rôle. Entre les différents suffixes du parfait en latin et en roman commun (**bĭbwi*, **dĭksi*) ou dans une langue romane (*je valus*, *je finis*, *j'aimai*), il n'y a pas non plus d'opposition pertinente; la différence de signifiant correspond à un même signifié : l'idée de parfait; cette différence n'est donc que morphologique. De même, la différence pertinente entre les diverses formes du paradigme du parfait fort en latin (*pôtui*, *potuisti*, *potuerat*) ne réside pas dans le suffixe, ni, en roman commun (**pôtwi*, **potĭsti*, **pôterat*/**pôtwerat*/**potêrat*), dans la présence ou l'absence du suffixe *u* ou *s*; et c'est bien parce qu'il n'était pas pertinent que le suffixe des formes médianes et des formes faibles a pu tomber. Là encore, ce sont les terminaisons, -i, -isti, -erat, etc., qui constituent l'élément pertinent pour la différenciation non seulement des personnes entre elles mais aussi des temps et des modes du perfectum entre eux. En ce qui concerne la différenciation du

perfectum et de l'infectum, l'opposition des thèmes, encore importante en latin, a cédé la place de plus en plus, en roman commun et dans les langues romanes, à l'opposition des désinences. De ce fait, le suffixe du parfait tend à perdre le rôle d'élément distinctif qu'il assumait dans cette opposition-là. — La place de l'accent, étroitement liée au sort du suffixe, n'est pas pertinente non plus.

Dans les langues romanes, la constitution du paradigme du parfait fort du roman commun a eu des conséquences multiples, mais sans changer essentiellement ni jamais entamer le système linguistique. Il y a eu des évolutions phonétiques (**pōtwi* > vieil-italien *potti*, vieux-français *poi*, vieil-espagnol *pude*, etc.) et des évolutions dues à l'analogie (vieux-français *poīs/poüs*, vieil-italien *potti/potei*); le système formel des signifiants a cherché sa voie, guidé par le besoin de symétrie et de simplicité. Or c'est parce que le système des valeurs n'était pas touché qu'il a pu y avoir tous ces changements et c'est parce que les différences produites par ces changements n'étaient pas pertinentes qu'elles se sont peu à peu perdues pour être remplacées par des types plus simples et réguliers, cela dans toutes les langues romanes.

Il convient de voir sous cet angle aussi la réfection du thème du perfectum sur celui de l'infectum. Déjà en roman commun, avec la formation du type **kádit*, puis dans les langues romanes lorsque les parfaits forts passent progressivement à des types faibles (vieil-italien *potti*>*potei*, vieux-français *voil*>*volui*, vieil-espagnol *pude*>*podí*, roumain *fecî*>*făcuiŭ*, rétoroman *vous*>*vulet*, etc.), il s'opère une fusion du thème du perfectum avec celui de l'infectum, qui étaient encore bien distincts en latin. Etant donné qu'en latin ces deux thèmes correspondaient à deux aspects du verbe, on peut se demander si la suppression de l'opposition de ces deux thèmes est liée à une suppression des deux aspects, c'est-à-dire si elle a influencé le signifié ou si elle est fonction du signifié. Mais il n'en est rien. L'évolution morphologique ne correspond pas à une évolution des signifiés. La pertinence qui s'attachait à l'opposition des deux thèmes verbaux n'a fait que passer dans les désinences. L'opposition perfectum - infectum n'a pas disparu pour autant. Certes, les valeurs ont été déplacées; la cause n'en est cependant pas dans l'évolution formelle du parfait mais bien dans l'apparition et le développement d'autres temps, particulièrement du parfait composé qui reléguait l'ancien parfait au rang d'un simple temps narratif.

Exception faite de l'introduction du suffixe à la 3^e personne du singulier et à la 1^{re} personne du pluriel du parfait, qui a rendu explicite une opposition « latente », tous les changements intervenus dans la forme du parfait fort depuis le latin ne modifient donc en rien le signifié, c'est-à-dire la place qu'occupe la forme verbale, en tant que valeur, à l'intérieur du parfait ou celle qu'occupe le parfait dans les systèmes verbal et linguistique. Si la valeur du parfait a changé, cela est en rapport avec la disparition de certains temps du latin ou l'apparition de temps composés, non avec l'évolution des formes. Toute l'évolution du parfait fort que nous avons retracée porte uniquement sur le signifiant, point

sur le signifié, c'est pourquoi nous n'avons pas eu recours à la valeur des suffixes ni aux aspects des temps.

Cette étude n'est pas autre chose à nos yeux qu'une rapide esquisse des faits les plus marquants que nous avons rencontrés lors de nos recherches. Nous sommes conscient d'avoir laissé de côté maint détail dont la mention, tout en n'étant pas indispensable, n'eût pourtant pas été superflue. Mais, en cela, nous avons agi conformément au plan que nous nous étions fixé et à la tâche limitée dont nous avions voulu nous charger. Si nous avons insisté sur les faits du roman commun, qui constituent évidemment la partie essentielle et originale de cette thèse, nous n'avons en revanche qu'amorcé le développement dans les différentes langues romanes et c'est surtout aux spécialistes de chacune des langues romanes que nous laissons le soin de tirer de notre étude ce qu'ils jugeront utilisable et d'en faire profiter les grammaires historiques particulières.

TABLE DES MATIÈRES

	<i>Pages</i>
Liste des abréviations	8
Table de renvoi des auteurs aux différentes parties de la bibliographie	9
Bibliographie des ouvrages consultés	11
Introduction méthodologique	19
 PREMIÈRE PARTIE : <i>Le parfait fort en roman commun</i>	 35
Chap. I. Le parfait fort en roman commun	36
Chap. II. Le parfait fort dans les textes du bas-latin	55
Chap. III. Le rôle de l'infectum, les doublets	69
Chap. IV. Les formes médianes	82
 SECONDE PARTIE : <i>Le parfait fort dans les langues romanes</i>	 99
Chap. V. Le parfait fort en vieil-italien	100
Chap. VI. Le parfait fort en vieux-français	108
Chap. VII. Le parfait fort en vieil-espagnol et en vieux-portugais	128
Chap. VIII. Le parfait fort en vieux-provençal, en gascon ancien et en catalan	137
Chap. IX. Le parfait fort en roumain	147
Chap. X. Le parfait fort en rétoroman	154
Chap. XI. Le parfait fort en sarde	161
 Conclusion	 168

Prix : 16.— fr. s.